

6e Année - No 8

Aout 1913

NOTRE ROMAN COMPLET: *K-77-5v*

DOCTORESSE

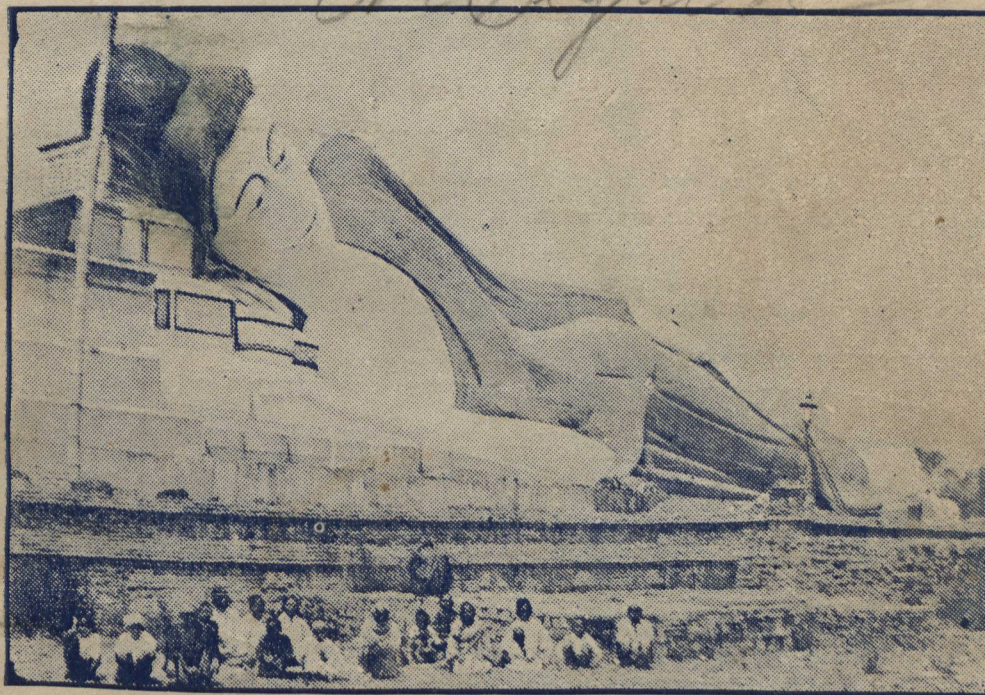
Par ROGER DOMBRE

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Séguin



Le Boudha Couche de Pegou. (Voir intérieur)

Sommaire. Le mois d'Auguste. Les Grandes Cathédrales françaises: Notre-Dame de Paris. Les chefs d'Etat et leurs doubles. Le Boudha de Pégou. Le Tombeau d'Eve. Les Fabricants de Huttes. La lunette magique. Oiseaux mécaniques et dragons volants. Jouets royaux. Les insectes curieux. Les Echecs humains. Les ombres chinoises. Lulu. Aye! mes pieds. Les grémons mortels. Le Houblon. Un violon qui ne coûte rien. Un peu de tourisme. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

UN BUSTE IDEAL !

à la portée de toutes jeunes filles et jeunes femmes dépourvues de ce charme



Augmentation de 5 pouces obtenue en 34 jours seulement au moyen du Transformateur de Mme Henri Rivod.

Le moyen reconnu comme le **PLUS EFFICACE** pour développer et raffermir la poitrine, c'est de faire usage du **TRANSFORMATEUR** de Mme Henri Rivod.

Des milliers de personnes peu favorisées par la nature ont obtenu, grâce au Transformateur de Mme Henri Rivod une superbe poitrine alors que tous les autres traitements avaient échoué.

Parmi ces nombreux exemples voyez celui que représente la gravure ci-jointe et qui vous montre le développement d'un buste obtenu en 37 jours (augmentation de 5 pouces).

Le **TRANSFORMATEUR** est un procédé **INFAILLIBLE** parce que c'est le plus **SERIEUX** et que son efficacité, prouvée par des milliers de preuves, l'est encore chaque jour par de nouveaux résultats merveilleux.

Ecrivez sans retard en envoyant le coupon ci-contre à l'adresse indiquée si vous voulez bénéficier du prix de faveur de 1 dollar.

\$1.00	Ce coupon et \$1.00 vous donne droit à mon	\$1.00
"TRANSFORMATEUR"		
SPECIALISTE HENRI RIVOD, Boîte Postale 2105, MONTREAL.		
Sous pli veuillez trouver la somme de \$1.00 pour envoi de votre TRANSFORMATEUR JAPONAIS complet		
NOM	Rue	
\$1.00	VILLE	\$1.00

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyez 10c pour tous frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD,
Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.
Toute correspondance absolument confidentielle.

THE CANADIAN ADVERTISING Limited

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

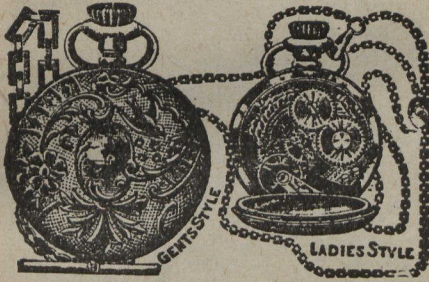
Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

**GRAND
TRUNK
RAILWAY
SYSTEM**

Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'Internationale Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a. m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a. m., 9.40 a. m., 7.39 p. m., 0.30 p. m.
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—a.8.45 a. m., b.3.00 p. m., a.7.25 p. m., a.8.10 p. m.

MONTREAL—BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a.3.81 a. m., a.8.30 p. m.

MONTREAL — OTTAWA — a.8.00 a. m., 9.10 a. m., b.4.00 p. m., a.8.05 p. m.

MONTREAL—SHERBROOKE—LENNOXVILLE—a.8.00 a. m., b.4.16 p. m., a.8.15 p. m. a Tous les jours. b Tous les jours excepté le dimanche.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

Richelieu & Ontario Nav. Co.

Du Niagara a la Mer.

Excursions de Vacances

En établissant le projet de vos promenades cette année, comprenez-y un voyage sur un de nos magnifiques vapeurs modernes.

Visitez les chutes du Niagara, Toronto, les Mille-Iles, Québec, et la merveilleuse rivière Saguenay qui coule au coeur des Laurentides.



Vue du Cap Trinity prise à bord d'un vapeur sur la rivière Saguenay

HOTELS

'Manoir Richelieu' Murray Bay, Qué.

'Hôtel Tadousac' Tadousac, Qué.

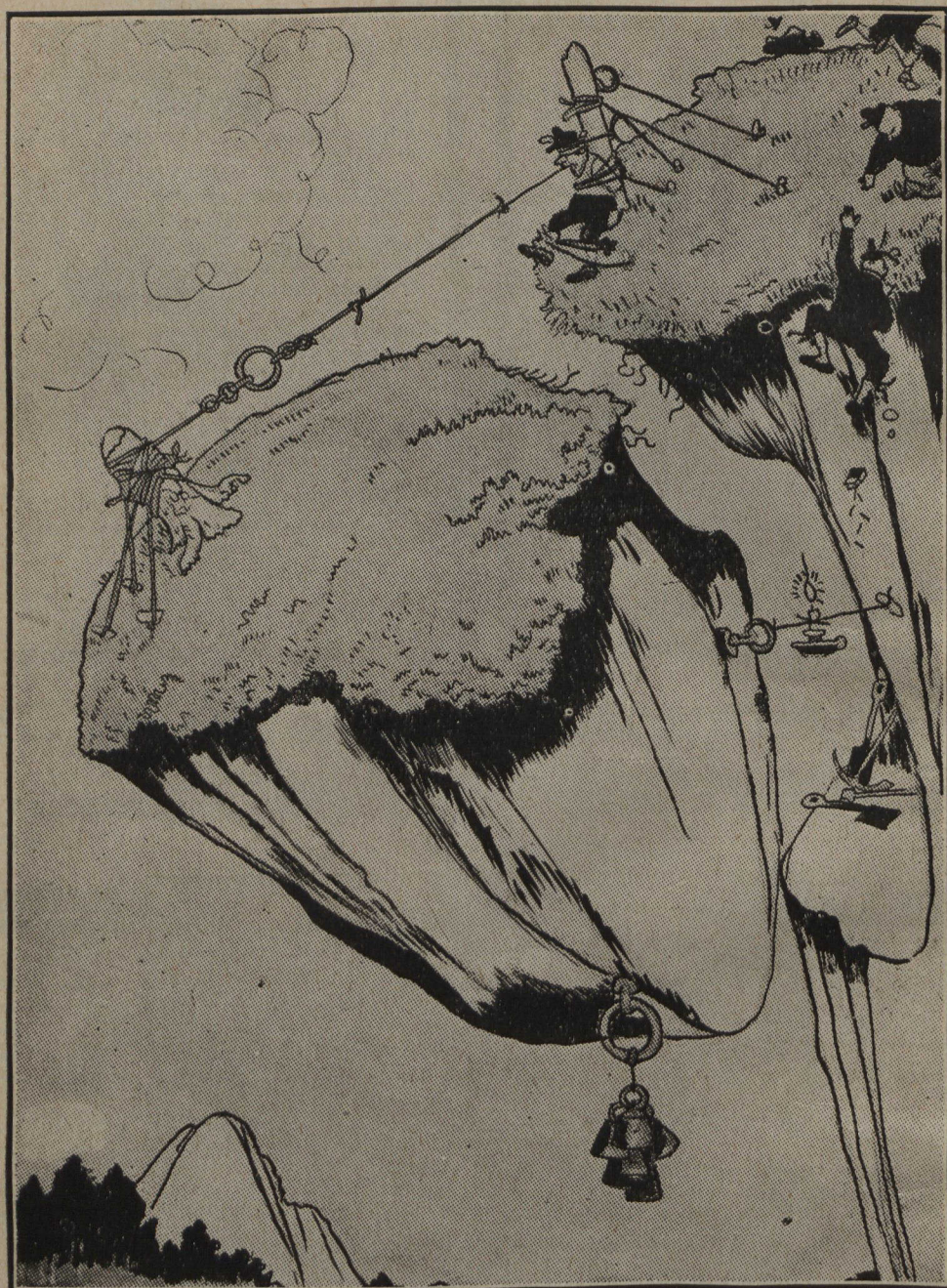
Plages populaires comme lieux de rendez-vous.

Aucune crainte de fièvre des foies ou de malaria.

Pour brochures et plus amples détails, s'adresser à M. Foster Chaffe Passenger Traffic Manager

Montréal.

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMEDES



Un infallible procédé pour arracher les dents les plus rebelles. C'est un peu compliqué mais, qui veut la fin veut les moyens.

La Revue Populaire

ABONNEMENT:	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.
Canada et Etats-Unis:		AVIS AUX ABONNES
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts		La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Montréal et Etranger:		
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts		
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

Le Mois d'Auguste

LE mois d'août ne s'est pas toujours dénommé ainsi; chez les Latins, à l'origine on l'appelait "sextilis" parce qu'il était le sixième mois de l'année comme septembre signifiait le septième mois. Constatons, en passant que la logique et le calendrier ne sont pas toujours d'accord ensemble puisque nous appelons toujours du nom de septembre un mois qui vient aujourd'hui au 9^e rang...

Mais, revenons à nos moutons. Sextilis se transforma en "Augustus" — d'où vient directement août—par pure et banale flatterie et pour complaire à l'empereur romain Auguste.

C'est le mois pendant lequel cet empereur avait été élevé à la dignité de consul, c'est également ce mois qui les vit entrer trois fois dans Rome en triomphateur et au cours duquel il subjuguait l'Egypte et mit fin à la guerre civile.

Ceci valait bien une consécration quelconque et ce fut sextilis qui en fit les frais; dorénavant il se nomma Augustus et n'en fut pas plus fier pour ça...

Ce mois d'août était probablement des-

tiné tout spécialement à l'usage des grands de ce monde: après avoir perpétué la mémoire d'un des plus grands empereurs de jadis, il devait encore fournir la date d'une fête pour un des plus grands empereurs des temps modernes: Napoléon I^{er}.

Ceci me rappelle une anecdote dont mes lecteurs apprécieront toute la saveur en même temps qu'elle leur prouvera que le "Petit Caporal" ne se laissait jamais embarrasser par quelque question.

Alors qu'il était encore élève officier à l'Ecole de Brienne, l'aumônier lui fit remarquer que son prénom—Napoléon—ne se trouvait pas dans le calendrier.

—C'est un oubli, répondit le futur grand homme, car Napoléon a été un saint "corse" et s'il n'y a pas de jour dans le calendrier où l'on célèbre sa fête, je lui en trouverai un: celui de ma naissance.

Et voilà pourquoi pendant toute la durée de son règne et pendant celle de son neveu on célébra, le 15 août, sinon la Saint-Napoléon, du moins la fête du moderne César.

Le mois d'août ne fut pas seulement le mois d'Auguste, il fut également celui des "augustes" dates.

Roger Francoeur.

LE SOUVENIR

Tu m'écrivis un jour: "Le souvenir vois-tu,
C'est comme ce clocher qui comble la portière
Du train, de son profil renflé, lourd et pointu,
Et dont croit toucher l'ardoise de la gouttière:

"C'est le paratonnerre avec son fil de fer.
Les nids bien cimentés lourds de leurs hirondel-
[les,
Et la cloche qu'on voit en noir sur un fond d'air,
Les martinets aigus et leur couronne d'ailes.

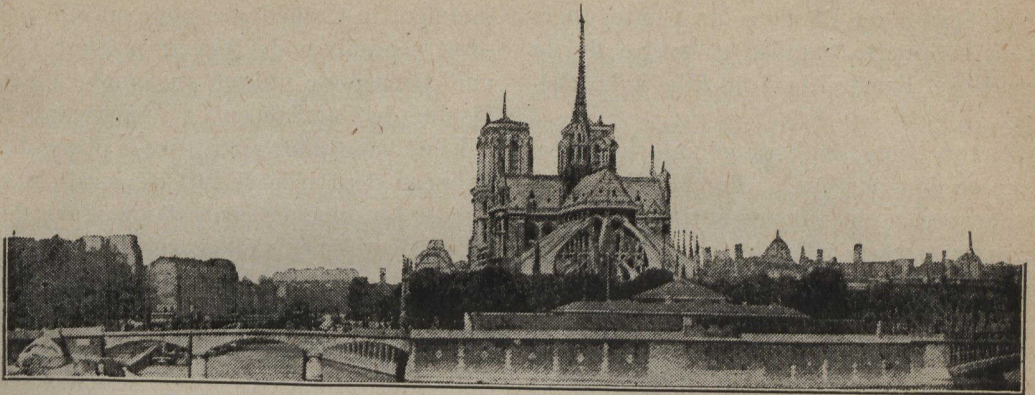
"Puis, brusquement là-bas au détour du remblai,
S'estompe la lointaine et vague silhouette
Et l'on voit, du carreau que le clocher comblait,
S'éloigner abat-sons, toiture et girouette..."

Ainsi le souvenir s'efface, peu à peu,
L'image aimée est là, sa robe, son visage,
On souffre et puis tout cède avec l'horizon bleu,
Et le clocher perdu quitte le paysage.

Tu souffres, je le sais, des mots que je t'écris,
Je t'ai déjà coûté tant de pleurs, tant d'alarmes,
Je sais que ce seront des sanglots et des cris;
Pardonne, ô mon ami, pardonne-moi tes larmes!

Un jour tu penseras: "Comme elle avait raison!"
Baisers, serments, douleurs, il n'est rien qu'on
[n'oublie,
Et, comme le clocher qui fond à l'horizon,
Le souvenir s'efface au tournant de la vie...

Edmond GOJON.



LES GRANDES CATHEDRALES FRANCAISES.

— o —

NOTRE-DAME DE PARIS

— o —

Par A. Riou

P ARMI les merveilleux monuments qui frappent les regards de l'étranger en arrivant dans la grande Capitale Française, au milieu du fourmillement de merveilles qui éblouissent ses yeux. Notre-Dame, la cathédrale immense de la Ville Lumière, s'impose tout d'abord par sa structure gigantesque, la pureté de son architecture gothique, et surtout par le souvenir vivace de son histoire au milieu des siècles.

Il faudrait des volumes entiers pour suivre les évolutions de ses constructions successives, et pour relater même en style extrêmement concis, les événements historiques dont ses murs ont été les témoins.

Des plumes autorisées se sont complues à en détailler les beautés et à en faire revivre le passé. Des génies au cours d'oeuvres impérissables l'ont prise pour thème de leurs inoubliables descriptions, et pour nos contemporains le nom de Victor Hugo flamboie en lettres d'or à côté de celui de Notre-Dame de Paris.

Sous la plume du maître, la vieille cathédrale s'anime, ses gargouilles, ses chimères, ses flèches, revivent leurs fastes et leur passé, son bourdon colossal s'ébranle sous les efforts du bras difforme de Quasimodo, et au travers des fenêtres ogivales de ses tours, on voit se profiler la figure spectrale de Claude Frollo, la moustache

conquérante de Phoebus de Chateaupers et la silhouette exquise et svelte de la gracieuse Esmeralda "la fille à la chèvre".

Victor Hugo, avec sa géniale maîtrise, avec ce don particulier de coloris qui lui est propre, a su, par ses antithèses colossales, mettre en relief les parties les plus minimes de l'énorme monument.

"Son oeuvre, ou plutôt son chef-d'oeuvre, a fait connaître dans le monde entier les splendeurs architecturales de ce "joyau splendide", enchâssé dans Paris comme dans un incomparable écrin, et la fiction qui s'y rattache ne contribuera pas peu à captiver l'attention, sur un sujet dont les à côtés sont parfois arides, parce que nécessitant des connaissances spéciales et surtout techniques.

Notre désir, dans cet article, forcément un peu court, n'est pas d'entrer dans une série de descriptions qui nous entraîneraient beaucoup trop loin. Notre but consiste simplement à présenter à nos lecteurs l'historique d'une des plus vieilles et plus belles cathédrales du monde, sous une forme aussi condensée que possible, et de tâcher de les intéresser aux évolutions successives par elle subies, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.



Sise au centre de l'île de la Cité, emplacement initial du vieux Paris, de l'ancienne Lutèce, Notre-Dame offre aux touristes, le spectacle grandiose de ses trois portiques immenses, des fines ciselures de sa rosace médiane, de ses tours colossales, et couvre la plus grande partie de la place, ou parvis, qui porte son nom.

La ville de Paris, et la société des monuments historiques, a su dégager suffi-

samment la Cathédrale, pour qu'elle puisse être admirée de loin et présente une vue d'ensemble unique au monde à l'oeil fasciné de l'artiste ou de l'amateur.

Elle forme pour ainsi dire la proue d'un vaisseau dont l'île de la Cité serait la coque et son clocher central aux fines dentelles de pierre, s'élève rigide, et svelte comme le mât immuable du navire qui a bravé tant de périls, qui a été secoué par de si rudes tempêtes.

La Seine qui l'entoure lui fait une ceinture d'émeraude, et rien n'est plus beau que l'aspect de Notre-Dame sous les premiers rayons d'un soleil de printemps. La lumière fait éclater les ombres, fait saillir les têtes monstrueuses des cariatides et des gargouilles, colore les milliers de personnages sculptés sur ses panneaux, se joue à travers les rosaces, et irrise les vieux vitraux, en faisant éclater tout un feu d'artifice de couleurs, dont les tonalités représentent toute la gamme des gemmes les plus précieuses.

Au 1er siècle de l'ère chrétienne, les bateliers avaient élevé à l'emplacement même de Notre-Dame, un temple dédié à Jupiter, dont la pierre votive ne fut retrouvée qu'en 1711, ce qui permit de reconstituer sa première origine.

Plus tard au IVe siècle, les Chrétiens construisirent sur l'emplacement du temple païen, une première basilique, laquelle détruite au cours de révolutions successives, fut reconstruite environ 200 ans après par le roi Childébert. Celle-ci n'eut guère plus de chance que ses devancières, et brûlée par les barbares, elle laissa place à l'érection de deux églises dont l'une fut dédiée à Notre-Dame et l'autre à St-Marcel.

Ce fut Maurice de Sully, évêque de Paris, qui conçut le projet grandiose de dé-

molir ces deux églises et de les remplacer par l'immense cathédrale, qui devait être une des premières églises du monde.

L'histoire ne nous a malheureusement pas laissé le nom de l'architecte qui dessina les premiers plans. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était originaire de Picardie, et que la première pierre du monument fut posée en 1163 par le pape Alexandre III, alors réfugié en France. En 1182, le légat du Pape, Henri de Chateau



Notre-Dame de Paris.

Marcey, consacrait le maître autel, et trois ans après le patriarche de Jérusalem Héraclius, prêchait du haut de la chaire, la troisième croisade et officiait dans le chœur.

Maurice de Sully, en mourant, légua une somme assez considérable pour achever son oeuvre, et ses successeurs firent continuer les travaux. En 1223, c'est-à-dire à la mort de Philippe Auguste, le grand portail était achevé et bientôt les

deux vantaux du transept étaient ajoutés.

On retrouve sur le croisillon sud, une inscription attestant qu'en 1257, le maître d'oeuvres Jean de Chelles en posa la première pierre dédiée à la Vierge.

Ses successeurs dans cette oeuvre magnifique, furent, croit-on, son fils Pierre, et quelques-uns de ses proches et, comme le dit Stein, dans son ouvrage sur les cathédrales gothiques: "Il continua à appliquer la même méthode aux mêmes constructions et on lui doit certainement les chapelles du tour du chœur, la partie tournante des tribunes, et la magnifique abside, l'une des gloires de Paris."

Le plan forme une croix latine de 120 verges de long, sur 40 de large; le chœur se compose de sept travées et d'un rond point remarquable, et les voûtes de 45 verges de hauteur sont soutenues par 75 piliers isolés. L'église est éclairée par 113 fenêtres garnies de somptueux vitraux qui la font resplendir de l'éclat de leurs mille couleurs.

Les chapelles latérales furent construites en 1275 et celles de l'abside achevées au XIV^e siècle.

Au XVI^e siècle, Notre-Dame s'étaie dans toute la splendeur de ses sculptures et de ses richesses.

Malheureusement, les siècles se suivent et ne se ressemblent pas et ce qui paraît merveilleux à l'un semble médiocre à l'autre.

Louis XIII, commença le vandalisme du joyau gothique, en faisant supprimer certaines sculptures qui n'étaient pas de son goût, et Louis XIV continua en 1699, en faisant remanier par l'architecte de Cotte tout un décor qui ne lui semblait pas artistique. Ce fut le commencement des mutilations qui ne cessèrent de s'accroître, jusqu'aux jours sanglants de la Révolu-

tion. L'art y perdit l'ancien maître autel moyen âge, le magnifique jubé construit en 1215, les tombeaux du choeur, les dalles funéraires, les stalles gothiques du XVe siècle, et surtout les splendides verrières du XIIIe siècle, qui furent remplacées par des vitraux blancs à bordure fleurdelysée!

Enfin en 1771, Soufflot, exhaussa la porte d'entrée et supprima le pilier qui la divisait en deux parts, enlevant du coup une partie du cachet de la façade.

Celle-ci s'élève à 68 mètres de hauteur et présente sur une première rangée, les statues de 28 Rois de Judée, Viollet le Duc lui a restitué avec talent sa physionomie d'autrefois.

Les trois portes à voûtures sont surmontées de compositions inspirées par les visions de l'Apocalypse ou la vie des Saints.

Au milieu, s'étale la prestigieuse figuration du "jugement dernier".

La Révolution menaça de détruire la cathédrale de Paris qui ne fut sauvée que par le citoyen Chaumette, lequel usa de ruse pour sauvegarder cette merveille gothique. Malgré tout, elle fut pillée, mutilée, et devint le temple décadaira, utilisée pour les fêtes révolutionnaires.

Les murs de Notre-Dame ont vu se réunir 67 conciles, dont le dernier eut lieu en 1811 par ordre de Napoléon et fût présidé par le cardinal Fesh. Ils furent les témoins du couronnement comme roi de France, du Roi d'Angleterre Henri VI, en 1431, et du service solennel consacrant la reprise de Paris par les troupes de Charles VII ainsi que du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, le 7 novembre 1455, sur l'ordre du pape Calixte III.

Les voûtes conservent le souvenir du mariage d'Henri IV et de Marguerite de

Valois, des troubles de la Ligue, et de cette cérémonie éclatante entre toutes, par son "parterre de rois"; le sacre de Napoléon Ier par le pape Pie VII, au milieu des acclamations d'un peuple en délire, le 2 décembre 1804.

Restaurée au XIXe siècle par Viollet le Duc, Notre-Dame a repris son aspect grandiose d'autrefois, la flèche détruite en 1801, a été réédifiée en 1859, et de magnifiques vitraux ont remplacé le verre blanc fleurdelysé.

A l'intérieur, on pourra admirer une magnifique statue de la Vierge, dite voeu de Louis XIII, la statue de ce roi par Coustou et celle de Louis XIV par Coyseux, ainsi que les tombeaux des archevêques Affre, tué en 1848; Sibour assassiné en 1857; Darbois fusillé comme ôtage en 1871; ceux du duc d'Harcourt par Pigalle, des cardinaux de Noailles et de Beaumont et du maréchal de Guebriant.

Une nouvelle chaire, oeuvre de Viollet le Duc, a remplacé celle du XIIIe siècle, ruinée par la vétusté dans laquelle se succédèrent les maîtres de l'éloquence sacrée, comme St-Dominique, Saint François de Sales, Saint Vincent de Paul et Bossuet qui dans une de ses plus brillantes oraisons funèbres, eut le courage de mettre sous les yeux du "Roi Soleil", l'image frappante de la vanité des grandeurs.

Un pèlerinage s'impose au "Trésor", dans lequel sont pieusement conservés des ornements sacerdotaux, des collections de reliquaires, de croix, de bustes. On peut y voir le manteau du sacre de Napoléon Ier, les vêtements ensanglantés des archevêques Affre, Sibour et Darbois, ainsi que nombre de reliques autrefois déposées à la Sainte Chapelle.

Avant 1793, le clocher de Notre-Dame possédait un carillon remarquable, dont

seul subsiste aujourd'hui le plus gros et le plus harmonieux de ses deux bourdons. Son poids est de 16.000 kilogrammes et son battant pèse à lui seul 488 kilogs.

Offert en 1400 par Jean de Montaigu, conseiller du roi, lequel fut décapité en 1409, ce bourdon fut refondu en 1686 et eut comme parrain Louis XIV.

Telle est dans ses grandes lignes, et

très brièvement donnée, l'histoire de Notre-Dame, dont les tours ont proclamé bien haut déjà et proclameront encore au coeur même de Paris, la foi immuable de la France, pour son Dieu et sa Religion. C'est surtout à elle que peut s'appliquer la fameuse devise gravée sur les armes de la Ville-Lumière "Fluctuat nec Mergitur!"

— o —

Les Chefs d'Etat et Leurs Doubles

— o —

B IEN que le fait se présente peu fréquemment, il arrive parfois que l'on voit deux personnes se ressembler au point qu'il est difficile de les distinguer l'une de l'autre, bien qu'aucun lien de parenté ne les unisse.

Pour le "commun des mortels" cette ressemblance n'a rien que d'amusant mais on comprend qu'il n'en est plus ainsi lorsque c'est un roi qui voit ainsi son "double" se promener en chair et en os.

Le défunt roi des Belges avait comme "double" un éditeur parisien qui eut un jour l'occasion de faire un voyage en Belgique.

Partout la population s'ameutait sur son passage pour l'acclamer tandis que la troupe lui présentait les armes tellement la ressemblance était frappante.

De même l'empereur d'Allemagne croirait se voir dans une glace s'il se trouvait un jour en présence de Herr Adolphe Hirschfeld. Mêmes sourcils froncés, même moustache en crocs, même allure, même taille...

Il n'y a absolument que la taille sociale qui diffère.

D'ailleurs M. Hirschfeld n'est pas plus satisfait qu'il ne convient de cette ressemblance, et se montre très inquiet chaque fois qu'on lui adresse un salut destiné au Kaiser, car il craint que celui-ci ne prenne ombrage un jour ou l'autre de l'existence de son double et ne le force à quitter l'Allemagne.

M. Bartolani, photographe à Salerne, était au contraire enchanté de sa parfaite ressemblance avec le feu roi Humbert d'Italie, et il passait de longues heures à étudier les attitudes et les gestes du souverain.

Il se trouvait bien payé de sa peine quand, parfois, un diplomate, de sa voiture, le saluait avec respect.

Deux sosies, et deux sosies princiers, voilà de quoi s'enorgueillit le tsar Nicolas II. L'un est le roi George V d'Angleterre, l'autre le prince Henri de Prusse.

Les photographes y perdent leur latin et, sans le vouloir, donnent fréquemment

leurs portraits l'un pour l'autre. Lorsque, à Windsor, les trois princes se rencontraient, ils se faisaient un malin plaisir d'affoler leur personnel en portant des vêtements semblables et en paraissant se trouver, à la même seconde, en trois endroits différents.

Un jeune journaliste, qu'on promena il y a quelques mois toute une journée dans



Le tsar Nicolas II et son cousin George V

Paris en le faisant passer pour Alphonse XIII, ressemble d'une manière saisissante au roi d'Espagne. Celui-ci fut si frappé par les photographies que donna de son double un journal illustré, qu'il demanda à faire sa connaissance.

De même l'ex-roi Manuel de Portugal ne se doute peut-être pas qu'il joue aux cartes, presque tous les soirs, dans une brasserie de la rue des Ecoles, à Paris...

sous la forme d'un jeune étudiant qui lui ressemble comme un frère.

Un coiffeur du boulevard Saint-Michel semble l'exact reflet de Mutsu-Hito, empereur récemment décédé du Japon.

Quant à Edouard VII, il possédait, dans son pays même, quatre sosies.

Le plus âgé était un marchand, du nom de Ralph Hunter. Il a précédé de peu son souverain dans la tombe.

Le deuxième était Percy Marsten, un boursier; il vient de prendre sa retraite. Sa ressemblance avec le roi était si surprenante qu'elle lui valait, dans les milieux de la Bourse, le surnom de "Majesté".

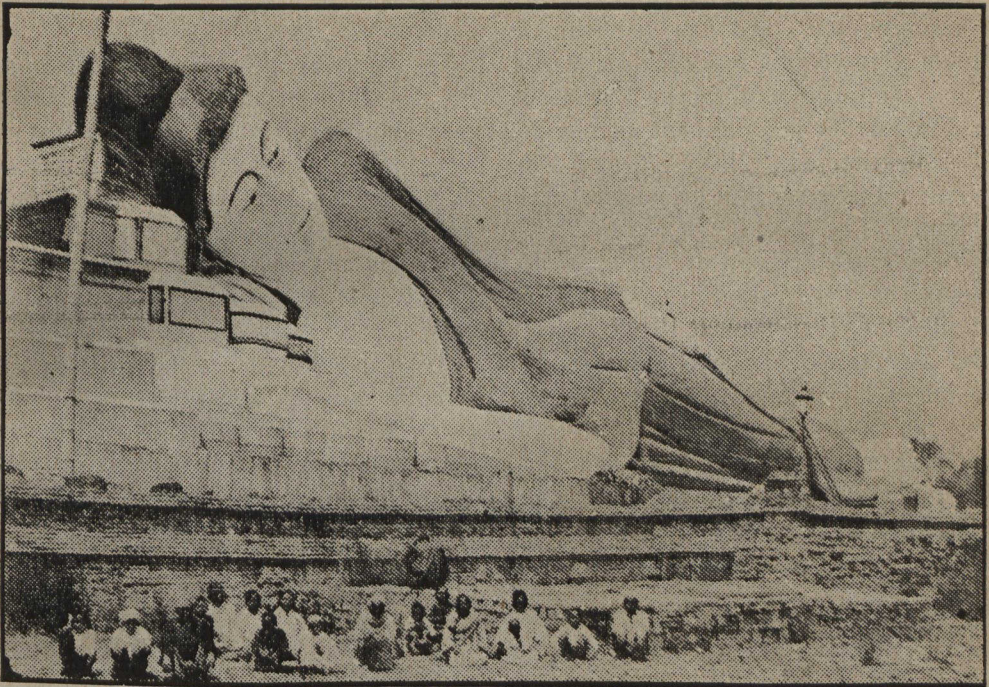
Il eut le malheur de pénétrer un jour avec sa femme, séjournant à Paris, dans un café des boulevards: l'orchestre entonna l'hymne royal.

Le troisième sosie est devenu fou. Alfred Stern était son nom: il était le frère de lord Michelham. Sa faiblesse d'esprit fut cause de bien des aventures désagréables; il se croyait le prince de Galles et voulait sans cesse rendre visite à la "reine sa mère".

Le dernier des doubles d'Edouard VII est un simple commissionnaire du port de Portsmouth. Il est "sosie" avec discrétion...

Gageons qu'il y a bien des jours où les chefs d'Etat, ennuyés d'être le point de mire de tous les regards, voudraient bien ressembler à "un autre".

—§—



LE BOUDHA COUCHE DE PEGOU

— o —

CETTE femme aux proportions colossales qui, à première vue, offre l'aspect d'une "géante" nonchalamment couchée, jetant un regard dédaigneux sur les pygmées qui fourmillent autour d'elle, n'est autre que l'image de Boudha, le grand fondateur de la religion Indienne.

C'est en contruisant la voie ferrée de Rangoon à Mandalay, que des ouvriers découvrirent enfouie sous terre cette gigantesque statue. Elle est en brique et fort bien conservée. Sa longueur totale est de 54 mètres; elle mesure 14 mètres des épaules au sommet de la tête.

Son histoire est absolument inconnue.

A en juger par la sévérité du profil, cette figure ne peut être postérieure à 1400; mais aucun document, aucune tradition, aucune légende n'ont été recueillies pour nous éclairer sur la date ou sur l'auteur de cette étrange sculpture.

Sa découverte a produit un effet extraordinaire sur l'imagination des Birmans et déjà la statue a pris rang parmi les monuments dont l'entretien est un gage de salut éternel.

On sait en effet que Boudha ou Cakya-Mouri, fondateur de la religion, était prince de naissance, mais que, à 19 ans, abandonnant les honneurs et la fortune il se retira dans la solitude de façon à étudier

les moyens de sauver l'humanité.

Il enseigna plus tard que le bonheur ineffable d'un éternel repos devait être le prix de la science acquise par l'étude et la méditation, du renoncement au monde, de l'abnégation du "Moi", et que tous les hommes étaient égaux au point de vue religieux.

A ses disciples il imposa la chasteté, l'humilité, la vie errante, la mendicité, et pendant 45 ans il parcourut l'Inde entière suivi d'une troupe sans cesse grossissante, prêchant sa loi et faisant du bien sur sa route.

Après sa mort, il s'établit en son honneur, une sorte de culte de vénération consistant en hymnes de louanges et bientôt suivi d'un culte extérieur rendu à ses

reliques.

Des temples s'élevèrent, se peuplèrent de statues du Dieu, les prêtres déployèrent une pompe infinie au cours des exercices de leur culte, les étoffes précieuses, l'or, l'argent, les pierreries furent prodigués pour les ornements sacerdotaux, afin de donner aux cérémonies en l'honneur de l'apôtre de la pauvreté une splendeur merveilleuse.

Telle est dans ses grandes lignes l'histoire de ce Dieu mystérieux et troublant, auquel l'Inde, la Chine et le Japon ont élevé des pagodes ruisselantes de richesses et des monuments dont les proportions colossales voulaient démontrer la formidable puissance.

COULEUR DU TEMPS

Si tu veux savoir
De quel désespoir
Est fait mon amour qui se décourage,
Evoque la mer
Sous un ciel de fer
Un soir de tumulte et de grand orage.

Si tu veux savoir
De quel tendre espoir
Est fait mon amour quand naît ton sourire,
Evoque la mer
Sous un azur clair,
Quand la vague lente en rêvant soupire.

Bleu pâle ou bleu noir,
Je suis le miroir
Où le soir plaintif appelle l'aurore,
Et tous mes instants
Sont couleur du temps...
Mon âme est la mer que le ciel colore!

JEAN AICARD.

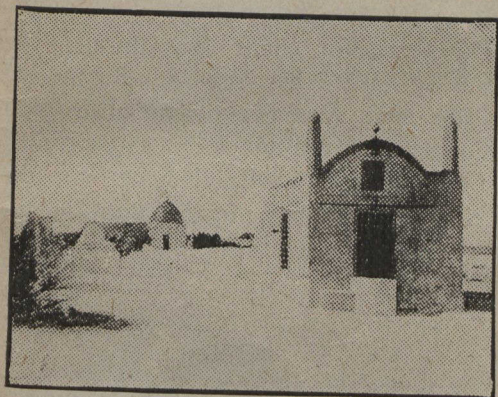
LE TOMBEAU D'ÈVE A DJEDDAH



À Syrie proprement dite et les provinces qu'elle comprend, comme la Palestine, ou qui la confinent comme le Hedjaz, offrent un admirable ensemble de ruines monumentales.

Visions d'orient, souvenirs exquis, tout se trouve dans ces seuls mots Jérusalem, Petra, Baalbeck, Palmyre!

Le touriste en quête d'impressions, se



trouve dans cette région au centre même du passé et à chaque pas se heurte aux curiosités naturelles, champ perpétuel d'expériences, mine inépuisable de documents pour les savants de tous les pays.

La curieuse photographie que nous publions aujourd'hui, représente le tombeau d'Ève à Djeddah. La tradition musulmane place en effet à 2 kilomètres de cette ville le lieu de repos de la mère de l'humanité. Les dimensions de cette nécropole sont étranges; 160 mètres sur 3 et demi.

Djeddah n'est autre que le port de la Mecque sur la rive orientale de la mer

Rouge. Mauvais port d'ailleurs, sans profondeur, mais d'une importance capitale en tant que lieu d'arrivée ou de départ du plus grand nombre des pèlerins.

La ville compte environ 30,000 habitants, et donne l'impression d'un véritable cloaque à cause des saletés qu'entassent les pèlerins musulmans. On y coudoie la population la plus hétéroclite Egyptien, Nubien, Berbères, Soudanais, Hindous, Malais, Chinois, etc., et naturellement des Arabes.

Rien de curieux à part le tombeau d'Ève, mais la vue seule de ce monument et les souvenirs qui s'y rattachent dédommagent amplement le voyageur en quête de souvenirs et de légendes anciennes. "On lui racontera, par exemple, la curieuse légende orientale qui veut qu'une discussion se soit élevée entre nos premiers parents peu avant leur mort, et tandis que les restes d'Adam sont enterrés près du pic qui porte son nom la dépouille mortelle d'Ève se trouve près de Djebbah.

"Il est naturellement bien difficile de contrôler ces dires, et d'affirmer d'une façon péremptoire que le site en question est bien celui qui abrite la poussière de la mère de l'humanité. Il n'en est pas moins vrai que par elle-même la légende qui se rattache à ce marabout est curieuse et nous ramène à ces premiers jours de la formation du monde, dont le mystère malgré la science, a été, et demeure encore impénétrable.



LES FABRICANTS DE HUTTE

— 0 —

Le Rat Musque du Canada.--L'Orycteropus du Cap.

Par A. Riou.

ON s'est bien souvent complu à remarquer avec quelle ingéniosité, j'allais dire quelle "science de la construction", certains animaux construisaient leurs domiciles. Au cours d'articles antérieurs, la "Revue Populaire" a fait défiler devant ses lecteurs toute une catégorie d'animaux fouisseurs et terrassiers, décrivant avec soin leurs habitations, leurs moeurs, leurs coutumes, et leurs habitudes ordinaires.

Nous nous permettrons aujourd'hui d'ajouter à cette collection déjà nombreuses, deux petits mammifères fort intéressants qui sont eux aussi des architectes de mérite. Je veux parler du Rat Musqué, connu par les savants sous l'appellation de Ondatras musqués et de l'Orycteropus du Cap.

Le premier de ces petits animaux nous est fort connu car il habite de préférence nos contrées, et d'ailleurs le nom de son pays de prédilection accompagne généralement son appellation générique. En effet on les nomme familièrement les "Rats Musqués du Canada".

Ces terrassiers dont nous donnons ici même le dessin, bâtissent des huttes qui parfois sont aussi bien construites que celles de quelques peuplades sauvages.

Ils établissent habituellement leurs domiciles sur les bords en pente douce d'une



Rat musqué.

rivière au cours lent. Ces habitations ne sont pas placées tout à fait sur le bord de l'eau, mais à une certaine distance que l'on a reconnu être le point extrême qu'atteignent les plus grandes crues. De cette façon les huttes ne sont jamais noyées. Elles sont construites avec des joncs en-

fouis en terre et enchevêtrés étroitement quoique sans grande régularité les uns dans les autres. Ce feutrage est recouvert d'une épaisse couche de terre glaise que l'animal apporte et applique avec ses pattes de devant; on assure qu'il aplanit cette couche avec sa queue faisant office de truelle. La couche de terre est elle-même recouverte d'une couverture de joncs.

Chaque hutte qui, extérieurement à la forme d'un dôme sert de demeure à plusieurs individus, en nombre variable. Quand ceux-ci sont sept ou huit le diamètre intérieur est de 15 pouces environ.

Fait curieux et incompréhensible au premier abord, ces huttes n'ont pas de portes; c'est qu'en effet du fond de chacune d'elles part un long couloir allant déboucher en plein dans l'eau. C'est par ce chemin que les Rats musqués sortent pour aller chasser. En outre, de chaque couloir de sortie partent d'autres canaux terminés en culs de sac; les uns représentent les chemins parcourus par les Rats pour chercher des racines; les autres remplis d'ordures, semblent leur servir de water-closets.

Ces habitations servent surtout aux animaux pendant la saison froide. A ce moment ils les tapissent de nénuphars, de feuilles et d'herbes aquatiques.

L'Orycteropus du Cap.

Ces petits mammifères au museau allongé, aux pattes ornées d'ongles puissants et acérés sont également des fousseurs émérites. Ils vivent par bandes as-

sez nombreuses et semblent apprécier beaucoup la compagnie.

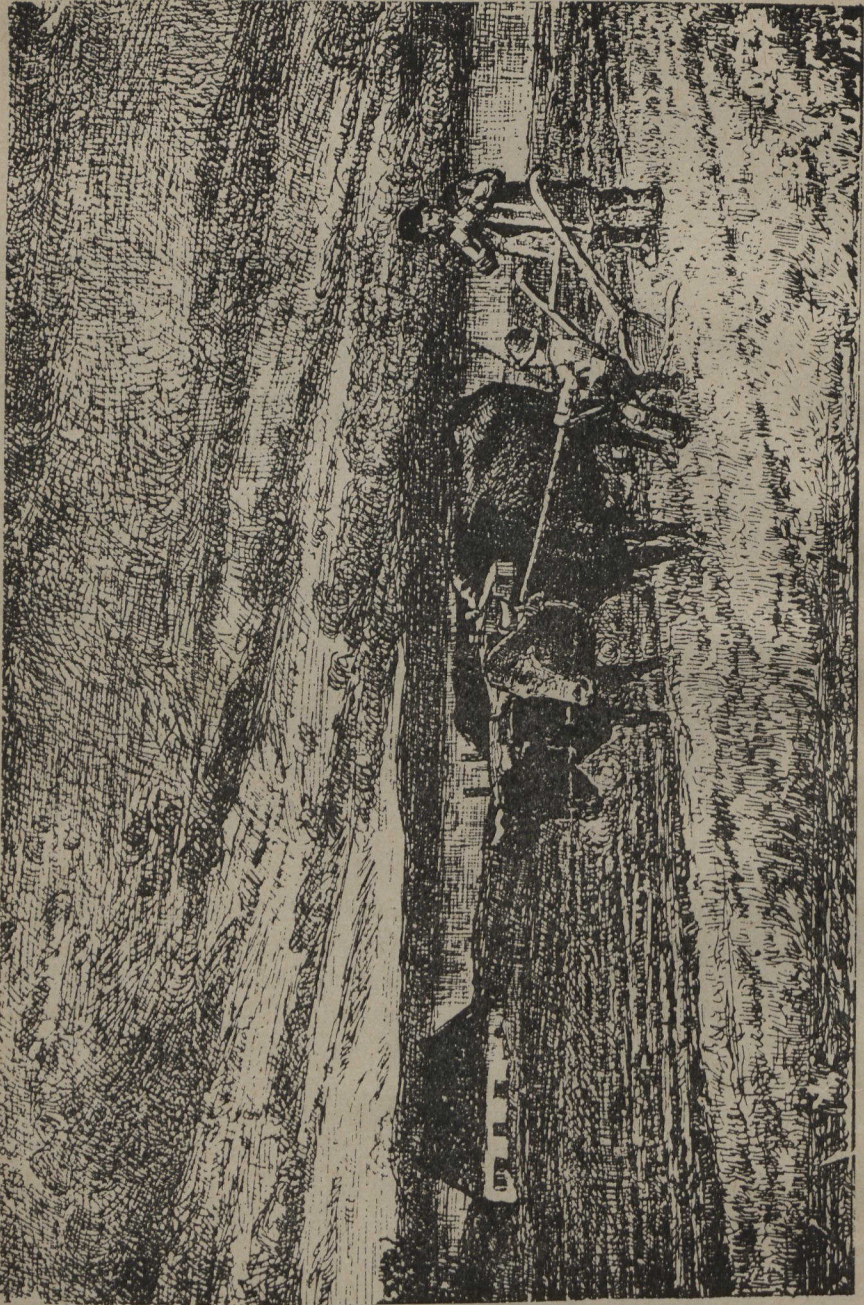
Ils creusent dans le sol de vastes galeries, mais au lieu de rejeter au loin la terre enlevée ils la déposent en un dôme au-dessus de l'orifice d'entrée de leur terrier. Ces sortes de huttes paraissent destinées à



Orycteropus du Cap.

empêcher la pluie de pénétrer dans les cavités souterraines. C'est du moins l'explication que l'on fournissait autrefois. Aujourd'hui, après étude, il semble avéré que ces huttes ne sont en réalité que la partie externe de fourmilières et de termitières débarrassées de leur contenu par les Orycteropus, grands amateurs d'insectes.





La vie au grand air.



DOCTORESSE

Par Mme Roger Dombre

— o —

I

“C’est une fille! une belle petite fille !
cria la garde en élevant dans ses bras un
mignon bébé rose qui venait d’arriver au
monde; Monsieur Sinave, vous n’êtes pas
content? Embrassez-la donc!”

Mais Sinave se détourna avec humeur
et s’approcha du docteur R..., son col-
lègue, qui encourageait la jeune mère.

Celle-ci, étendue toute blanche sur son
lit, rouvrit languissamment de grands
yeux noirs et jeta un regard douloureux
à son mari.

—J’en suis bien fâchée, Sigisbert, dit-
elle d’une voix faible; ce n’est pas ma
faute si c’est une fille... Vous l’aimerez
quand même, dites, mon ami?

—Oh! certainement, fit Sinave avec im-
patience.

Mais il n’embrassa pas non plus sa
femme et se contenta de s’approcher du
lit pour dire, de sa voix rude et brève:

—Il faut vous reposer, maintenant,
Jeanne, afin de reprendre promptement
vos forces et de vous occuper de cette en-
fant.

La nourrice, pendant ce temps, prit le
bébé des bras de la garde et passa dans

la chambre voisine, un gentil nid bleu et
blanc que l’on devinait préparé avec
amour par la jeune mère.

—C’est égal, grommela-t-elle, la petite
n’a pas crié en venant au monde, ça n’est
pas bon signe.

Pauvre ange! ce qui était de plus mau-
vais augure encore, c’est que son père lui
avait refusé la première caresse. Hélas!
ce père devait faire le malheur de sa vie!

La mère, au contraire, douce et sainte
martyre, l’avait prise dans ses bras, et
avait couvert de baisers passionnés la
toute petite bouche rose, les grands yeux
couleur noisette, déjà ouverts, et le front
encore vide de pensées.

La petite fille s’endormit, bercée par sa
nounou, et la mère demeura paisible, tou-
te pâle dans le grand lit sombre.

Au bout d’un quart d’heure, elle appe-
la doucement:

—Josille!

Une masse noire se dégagait de l’ombre
des rideaux, et Josille, la vieille bonne
qui surveillait la malade pendant que la
garde prenait du repos, s’empressa de
répondre:

—Ne parlez pas, Madame, je sais ce que
vous désirez: Monsieur Guadia?

—Oui, je voudrais voir mon père... pen-

dant que mon mari n'est pas là.

—Je vas le chercher. Y ne doit pas être loin d'ailleurs, le pauvre cher homme, y doit rôder par là pour avoir des nouvelles.

Josille sotit, et entra peu après, traînant à la remorque un vieillard à la démarche incertaine, aux mouvements hésitants qu'a seule la cécité. Il était droit et vert malgré ses cheveux blancs et son incurable infirmité. Et en tâtonnant il s'approcha du lit de la jeune mère dont il rencontra le visage encore glacé.

—J'ignorais que ce fût fait, Jeanne, dit-il avec une tendresse empreinte de mélancolie; personne ne me disait rien; je me dévorais d'inquiétude là-bas, je n'osais interroger les domestiques... si j'avais su, je serais venu plus tôt.

—Mais, père chéri, vous savez que je préfère vous voir seul à seul pendant que Sigisbert n'est pas là.

—Je sais, je sais, répondit l'aveugle en embrassant sa fille.

Puis, après l'avoir interrogée sur sa santé, il murmura très bas, comme un écolier qui n'ose implorer une grâce:

—Et l'enfant?

—Allons, venez la voir, dit avec un peu de brusquerie Josille en reprenant le bras de l'infirmes.

—Après ça vous vous en irez; il faut que Madame dorme et que l'enfant soit tranquille. Là, vous voilà près du berceau, c'est là-dedans qu'est la mignonne.

Josille dirigea les mains débiles de l'aveugle vers la figure du bébé:

—Allez, continua-t-elle, vous pouvez lui caresser la joue si le coeur vous en dit. Là, vous y êtes! Est-y heureux ce pauvre homme! "Hein! qu'elle est belle notre fille, ajouta la brave femme, oubliant que M. Guadia ne voyait plus.

—Elle ne peut qu'être belle, répondit

celui-ci qui avait une envie folle de baiser ce petit être fragile couché sous les couvertures moëlleuses. Mais, Josille, dites-moi, elle ressemble à sa mère, n'est-ce pas? et non à... enfin, vous comprenez, non à son père?

—Pour vous dire vrai, Monsieur, je sais pas encore bien à qui elle va ressembler; vous concevez, c'est si petit! Espérons que ce sera à Madame. Mais, faudrait vous retirer, M'sieur Guadia, car d'un moment à l'autre Monsieur peut revenir, et...

—Vous avez raison, Josille, répondit l'aveugle en reprenant précipitamment le bras protecteur de la vieille bonne; si mon gendre me surprenait ici!...

Et c'était pitié, vraiment, de voir ce pauvre vieux trembler et fuir aussi vite qu'il le pouvait, parce que le mari de sa fille allait survenir.

—Mais je reviendrai la voir, Josille, n'est-ce pas? promettez-moi de m'appeler quand il sera absent. Ma petite-fille me tient si fort au coeur! Si vous saviez quelle joie j'éprouve à l'idée que je suis grand-père! Il faudra qu'elle m'aime, cette enfant, n'est-ce pas, Josille? il faudra qu'elle aime son vieil aïeul qui est malheureux.

—Bien, bien, Monsieur, elle vous aimera, c'est sûr, elle vous aimera gros, comme Madame, quoi! et son papa n'aura rien à y voir ni à y redire.

—Vous êtes bonne, Josille, que Dieu vous bénisse pour les pensées que vous avez à mon égard et pour les soins que vous donnez à ma fille.

—Je ne fais que mon devoir, Monsieur, et puis, ça me tortille quèque chose dans le coeur quand je vois ce qui se passe... A propos, est-ce que vous avez eu votre café aujourd'hui, Monsieur?"

Le vieillard parut embarrassé.

—Josille, vous savez bien qu'on a beaucoup à faire aujourd'hui. La maison est encore sens-dessus-dessous.

—Mais Félisque n'a rien à y voir.

—Félix est négligent, vous le savez, ma bonne Josille. soigner un aveugle ce n'est pas récréatif.

—Y doit faire son service, M'sieu; nous faisons bien le nôtre, et il est payé pour ça; mais Félisque est un ivrogne et un paresseux.

—Et mon gendre tient à lui.

—Justement pour être en contradiction avec vous, mon pauvre M'sieu. Comme si y ne pouvait pas le renvoyer et vous donner en place un garçon dévoué qui n'aïlle pas boire et se promener au lieu de vous servir! Madame lui a assez demandé ça; mais M'sieu n'écoute que son bon plaisir à lui.

—Je le sais, Josille; je ne me plains pas, il faut bien supporter quelque chose en ce monde!

—Pardi! que vous ne vous plaignez pas, on le sait, allez! et tout ça pour ne pas amener de discussion entre M'sieu et Madame. A votre place, je...

—Qu'importe, ma bonne Josille! dans quelques jours, je l'espère, ma fille pourra de nouveau s'occuper de moi et tout ira pour le mieux.

—“Dans quelques jours? pensa Josille, la pauvre petite dame est bien faible... enfin, espérons qu'elle reprendra... Mais, en attendant, cet excellent homme va pâtir et avoir mal à la tête parce que Félisque boit son café au lieu de le lui donner, et puis parce que Monsieur Sinave lui fera des scènes, en mauvais gendre qu'il est.”

—Josille, reprit le vieillard, vous ne vous figurez pas combien je suis heureux d'avoir une petite-fille. Quand j'y pense, je crois que c'est un rêve. Josille, je lui apprendrai la musique.

—Attendez au moins qu'elle ait fait ses dents, grommela la vieille femme qui reprit plus bas:

“Et puis si son père vous le permet!”

M. Guadia regagna l'appartement où il vivait, relégué, dans la villa de son gendre, tandis que Josille murmurait en le regardant s'installer au milieu des objets qui lui étaient familiers:

“Oh! saint homme de Dieu, va! tu as trop de malheur et tu ne le mérites pas”.

Une fois seul, le vieillard s'assit devant un piano aux sons grêles et usés, et y promena longtemps ses doigts habiles. Il en tira un chant plus classique que mélodieux, mais en l'entendant on comprenait que cet infirme sexagénaire possédait à fond l'art musical.

“Voilà l'hymne de naissance de ma petite-fille, dit-il lorsqu'il abandonna le clavier; à présent, il s'agit de le bien graver dans ma mémoire en attendant que je le puisse dicter à Jeanne; dans quelques jours elle sera en état de le transcrire pendant une absence de Sigisbert”.

Depuis l'heure où sa fille mit sa main dans celle du docteur Sinave, M. Guadia n'avait pas eu un jour heureux.

Il fallut peu de temps à ces deux êtres qui s'aimaient tendrement, lui et Jeanne, pour reconnaître qu'ils avaient fait une faute: elle, en s'aveuglant sur le caractère de ce philosophe égoïste, de cet homme sans cœur qui l'avait demandée en mariage; lui, en donnant son consentement à cette union.

Sinave n'avait jamais eu de passion que pour la science et la gloire. Orgueilleux et ambitieux, il ne désirait que monter, s'élever au-dessus de tout ses confrères, illustrer son nom. Dieu l'avait doué d'un visage froid et correct, d'une vaste intelligence, mais il avait oublié de lui donner une âme.

Il s'était marié sans amour, beaucoup pour faire comme les autres, surtout dans l'espoir d'avoir un descendant mâle qui continuerait le chaîne de médecins jamais interrompue chez les Sinave depuis nombre d'années.

Il avait choisi Jeanne Guadia, à cause de sa nature douce et soumise, à cause de son père; il est si agréable d'être le gendre d'un homme rêveur et placide qu'on peut mener à sa guise!

Mais ni la beauté fine, ni les qualités exquises de Jeanne ne touchaient ce coeur de pierre.

Sinave l'avait fait souffrir beaucoup sans peut-être s'en douter, car Jeanne ne se plaignait pas; mais le vieux Guadia avait deviné sa peine et ressenti le contre-coup de chaque piqûre journalière qui froissait le coeur délicat de son enfant.

Il en éprouva même un si violent chagrin que sa vue s'affaiblit par degré, puis se voila tout à fait sans qu'il fût possible d'y remédier.

Le malheureux était d'autant plus désolé de ne plus pouvoir gagner sa vie, qu'il ne possédait rien au monde, ayant été ruiné par un notaire infidèle.

Jeanne, elle, avait apporté en dot au docteur Sinave la petite fortune que lui avait léguée une tante qui était aussi sa marraine.

Les Sinave recueillirent l'aveugle chez eux: Jeanne avec une joie passionnée, son mari avec regret; et tandis que la triste jeune femme reportait sur le vieillard tout son amour et tout son dévouement, le tyran qui était son époux faisait endurer chaque jour à celui-ci mille humiliations, lui reprochant amèrement sa pauvreté et sa nullité.

L'aveugle encourait sans cesse la colère de son terrible gendre et pour une cause qui devait durer toujours: Guadia était

artiste et Sinave abhorrait les artistes, les musiciens surtout. Lorsque son beau-père, avec l'enthousiasme qui caractérise les belles âmes demeurées naïves en dépit de l'âge, se mettait à parler de l'art et des grands maîtres pour lesquels il professait une vénération qui touchait au culte, Sinave le faisait taire brutalement, railant avec une ironie de sceptique toutes les chères tendresses du vieillard.

Si Jeanne, que son père avait formée à la musique, se mettait au piano pour jouer ou chanter comme au temps de sa jeunesse, Sinave se bouchait les oreilles ou fermait le clavier en jetant une phrase moqueuse à la musicienne. D'ailleurs il railait bien autre chose: l'amour qui unissait Jeanne au vieillard, leurs caresses quotidiennes, enfin leurs saintes croyances; le vieux Guadia était un fervent chrétien et avait fait de sa fille une femme pieuse et forte selon l'Écriture; Sinave, qui était matérialiste et athée, riait de leur foi simple et solide.

Sous prétexte que les manies mélodiques du vieux fou (c'est ainsi qu'il appelait son beau-père), le gênaient dans ses travaux, Sinave l'avait relégué dans l'aile inoccupée de la ville, exposée au mistral et à l'humidité, et dépourvue de confort.

Depuis que Jeanne avait dû s'aliter, M. Guadia se passait de feu le soir, ce bon feu qui réchauffait ses membres engourdis; de café, ce cher café, nectar des vieillards et excitant des artistes, qui réveillait sa verve musicale; de tabac pour sa pipe, sa chère pipe, la compagne de sa solitude. Sinave avait bien autre chose à faire qu'à songer à garnir la bourse du vieillard; et celui-ci demeurait livré aux soins brusques et maladroits d'un domestique sans conscience, qui se moquait de l'infirme et s'abaissait platement devant son maître le docteur.

Aussi Josille avait-elle raison de dire :
 "Ah, saint homme du bon Dieu! c'est trop de malheur pour lui qui ne le mérite pas!"

La nuit descendait sur la terre, pure et lactée comme ces nuits méridionales toutes pleines d'étoiles, le brises et de parfums.

La petite villa sembla s'endormir aussi dans son nid de verdure, et là-bas, la mer battait la grève de sa vague mouvante.

Le docteur R... accompagné de son collègue Sinave, s'appêtait à partir.

—La mère et l'enfant sont dans de bonnes conditions, dit-il, je reviendrai demain matin. Allons, Sinave, vous voilà père d'une jolie petite fille. Ah! ah! vous auriez préféré un garçon? mais nous ne choisissons pas.

—Parbleu! s'écria Sinave en laissant éclater toute sa colère, que voulez-vous que je fasse d'une fille? Je vous le demande, à quoi cela me servira-t-il? Une fille! une fille! Je vous confesse, mon cher collègue, que je n'aime pas les enfants. Ces petits êtres informes, sans pensée, sans expression, ne me disent rien du tout; leurs cris me fatiguent, leurs caprices m'exaspèrent...

—Mais, vous en avez eu autant vous-même.

—Eh! qui vous dit le contraire? Voyez-vous, cette petite va m'assommer. D'abord des pleurs pendant trois ans au moins; ensuite des jeux bruyants, puis des leçons bêtement récitées, des poupées dans tous les coins, et à la fin, des gammes endormantes et d'insipides morceaux de musique rabâchés sur le piano, car son vieux fou de grand-père voudra lui inculquer son amour pour le tapage; sans compter les toilettes à renouveler quatre fois l'an,

les scènes de coquetterie naissante, les caprices de jeune fille, ouf!

—Très bien, répliqua le docteur R... qui écoutait son confrère, stupéfait de cette diatribe: voilà le tableau de la fille; faisons à présent celui du fils si le Ciel vous en avait accordé un: d'abord mettons en première ligne au moins autant de cris et de larmes que la fillette, plus le tambour, la trompette, les exigences d'un gamin qui n'a pas froid aux yeux; puis, les paresseuses du collégien, les carottes et les fredaines du lycéen, et, pour finir, les sottises plus graves du jeune homme.

—Soit, mais ce serait un fils. Oh! un fils! s'écria Sinave avec un geste désespéré, je l'aurais dressé, façonné à mon image. J'en aurais fait un enfant studieux, puis un homme fort, un médecin, comme moi. Nous sommes tous médecins dans la famille. or, voyez-vous la chaîne arrêtée là, sottement? Un fils eût continué mes travaux, conçu mon idée, participé à mon travail, vous savez, mon grand travail sur le microbe cholérique; si je n'ai pas le temps de mener mon oeuvre à bonne fin, un fils l'eût continuée, m'eût succédé, eût perpétué mon nom.

Sinave laissa retomber ses bras, découragé.

—Tandis qu'une fille!... Ah! quelle disgrâce! Mon cher collègue, je suis bien malheureux.

—Tout n'est pas perdu, répondit froidement le docteur R...; vous pouvez devenir père une seconde fois, et alors...

Sinave fit un geste de dénégation.

—Merci, pour être déçu encore! Me voyez-vous avec deux filles sur les bras? il ne me manquerait plus que cela!

Le docteur R... leva les yeux vers une fenêtre où s'entrevoyaient les rideaux

bleus soigneusement abaissés derrière les vitres.

“Pauvre jeune femme! pensa-t-il, que je la plains! Par bonheur elle ne fera pas de vieux os. Avec un mari égoïste et brutal comme celui-ci on peut, sans regret, s’en aller de ce monde”.

Les deux hommes se promenaient de long en large sur la petite terrasse de la villa. Enfin, lassé des confidences écoeurantes de son confrère, M. R... prit congé.

—Adieu, dit Sinave d’une voix douloureuse en ouvrant la grille devant laquelle attendait un coupé; adieu, plaignez-moi, je n’ai pas de chance.

—Bonsoir, fit sèchement R..., sans prendre la main que l’autre lui tendait, je vous plains, en effet, mais pas pour les raisons que vous croyez: ah! Sinave vous pouvez être un grand savant, un habile médecin, mais vous n’êtes pas un bon père.

Et il referma brusquement la portière de sa voiture qui l’emporta sur la route de Cannes, au trot de son fin cheval noir.

“Quel original! murmura Sinave en remontant le perron de sa maison; il est célibataire et ignore la déception qu’éprouve un père en recevant une fille quand il attendait un garçon”.

II

Une toute petite voix se fit entendre en même temps qu’un piétinement de souris à la porte de M. Guadia.

—Grand-père, je peux entrer?

—Oh! oui, ma chérie.

Et une fillette de huit à neuf ans, vêtue de demi-deuil, fit irruption dans la chambre tandis que, de son fauteuil, l’aïeul lui tendait les bras.

Marthe ne fit qu’un bond jusque sur ses genoux et se blottit, comme un oiseau frileux, contre le vieillard charmé.

Cette petite fille était plus étrange que jolie avec ses cheveux d’or roux très épais et très soyeux, ses sourcils trop clairs, son profil maigre, ses yeux noisette au regard craintif et triste, ses lèvres pâles et surtout sa peau uniformément blanche, si blanche qu’on n’y voyait presque jamais poindre la nuance rose et que le soleil le plus ardent n’y pouvait mordre. Aussi son père l’avait-il surnommée: Crème fouettée (ce qui offusquait beaucoup l’enfant), et non seulement à cause de ce teint d’une blancheur immuable, mais parce que M. Sinave lui trouvait le caractère mou et indécis, ce qui était faux.

Mais il y avait, répandue sur ce petit visage une expression de mélancolie qui faisait dire aux étrangers:

“Cette enfant n’est pas gaie, ou pas intelligente”. Certes oui, la gaieté lui manquait, à la pauvre petite, mais non l’intelligence.

Son grand-père, qui ne pouvait juger, lui, de sa physionomie, connaissait mieux que personne cet esprit vif et profond à la fois, cette âme où il lisait à livre ouvert, et qu’il avait, pour ainsi dire, façonnée de ses mains.

—Grand-père je viens vous lire le journal.

—Tu sais bien, mignonne, que je ne suis plus abonné à aucun journal, répondit le vieillard avec un soupir de regret.

Il entendit aussitôt un bruit de papier froissé.

—Grand-père, j’ai pris celui de papa, murmura l’enfant... papa est parti pour trois heures au moins, je le remettrai sur le bureau de son cabinet avant qu’il revienne.

—Merci, enfant, dit M. Guadia après une seconde de silence, mais, outre qu'il ne faut rien distraire de ce qui appartient à ton papa, ses idées et les miennes sont si différentes en politique et en religion, que je ne te laisserai pas avec plaisir me faire cette lecture; néanmoins ton intention était bonne, merci.

Tu rapporteras cette gazette chez lui tout à l'heure, et je te recommande une fois encore de ne jamais rien lire sans m'en avertir.

—Oui grand-père. Mais, ajouta la petite fille en tâtant avec inquiétude les mains gelées de son aïeul, vous avez très froid ici; pourquoi ne vous allume-t-on pas du feu?

—Le feu coûte cher, répondit l'aveugle.

—Cependant, le cabinet de papa est chauffé.

—Ton papa est riche, ce n'est plus la même chose. Moi je puis me chauffer au soleil.

—Il n'y en a pas toujours, l'hiver. Et le soir il n'y en a jamais. Pourquoi papa qui a de l'argent n'achète-t-il pas du bois pour vous?

—Ma mignonne, assez de questions comme cela, répliqua Guadia trop embarrassé pour lui répondre; veux-tu que nous fassions un peu de musique? Auparavant, dis-moi; es-tu sage?

—Je le suis toujours, dit l'enfant en abaissant d'un air sérieux ses longs cils d'or sur ses prunelles sombres.

—Toujours, c'est bien beau. Alors ton papa est content de toi?

—Je ne sais pas, il ne me le dit jamais. Seulement Josille me répète souvent que je suis une petite fille très commode et pas du tout bruyante. Papa lui, il m'appelle constamment: "Crème fouettée" ce-

la m'ennuie beaucoup parce que tout le monde l'imité et moi j'aime mieux qu'on m'appelle: "Marthe". Papa dit que c'est parce que ma figure est fade et trop blanche: est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de la noircir ou de la rougir un peu?

—De la rougir, oui, en te portant bien. Manges-tu, à table?

—Pas comme quand petite maman vivait. Je dîne ou déjeune avec papa tout seul et quand il me regarde ça m'intimide, je ne sais plus comment me tenir, alors, ça m'ôte l'appétit. J'aimerais bien mieux manger avec vous, grand-père.

—Cela ne se peut, ma petite-fille; moi, vois-tu, j'eprends mes repas seul ici; un aveugle, c'est maladroît, et il faut me servir à part; toi, tu dois rester aux côtés de ton père.

L'enfant soupira.

—Papa, il ne m'aime pas, je le sens bien: quand il me parle, à part les leçons, c'est toujours pour me reprocher de n'être pas un garçon. Ce n'est pas ma faute, je vous assure. J'aimerais bien mieux ne pas être une fille.

—Non, ma chérie, l'homme ne peut changer ce que Dieu a fait; tu seras toujours une petite fille ou une femme, mais je ne m'en plains pas, moi, mon trésor; oh! que je te garde toujours ainsi!

—Vraiment. Ça vous fait plaisir à vous? Oh! alors tant mieux, car je vous aime beaucoup plus que mon papa... Au fond, lui, je ne l'aime pas très...

—Aime-le, mignonne, c'est une obligation pour toi, et puis, lui-même finira peut-être par s'adoucir à ton égard, à la longue.

—Grand-père, reprit Marthe anxieuse tout à coup, je suis sûre que vous n'avez pas fumé votre pipe ce matin?

—Ni ce matin, ni hier, ni jamais plus,

soupira l'aveugle; le tabac se paie aussi et je suis pauvre.

—Tout est donc cher, qu'il faut de l'argent pour tout? murmura la fillette attristée. Ah! si j'en avais, moi, de l'argent! Pauvre grand-père, vous n'avez ni bois, ni café, ni tabac, ni journal que je pourrais vous lire, ni rien, rien, rien!...

—Il y a plus malheureux que moi encore, mignonne; il y en a qui n'ont ni pain ni abri; il y en a surtout qui n'ont pas, comme moi, une petite Marthe pour les faire sourire de temps en temps.

Puis, voulant secouer la triste préoccupation de l'enfant, il poursuivit en la faisant descendre de ses genoux:

—Si nous faisons un peu de musique?

—Oh! oui, oh! oui! donnez-moi une leçon, grand-père!"

Alors, quoiqu'il fût bien froid dans cette pièce dépourvue de tout confort, Marthe s'assit au piano après avoir installé M. Guadia à côté d'elle, et elle se mit à jouer successivement plusieurs morceaux, les uns de mémoire, les autres en lisant la musique ouverte sur le pupitre; et l'aïeul, malgré sa cécité, était si bon professeur, qu'à l'oreille seulement, il devinait un mauvais doigté, et disait sans se tromper jamais:

"Petite, tu as mis le quatrième sur ce "ré" au lieu du troisième".

Puis, après la leçon de piano, venait la leçon de solfège et d'harmonie, peu compliquée encore, vu la jeunesse de l'élève; mais celle-ci comprenait facilement les règles les plus abstraites tant elle était bien douée sous le rapport musical.

Ce jour-là la séance fut interrompue d'une façon tragique: M. Sinave, que l'on croyait absent pour plus longtemps, était rentré, vexé d'avoir manqué un rendez-vous, et, entendant le son du piano, il se

dirigea tout droit vers la chambre de son beau-père.

A sa vue, Marthe se leva toute tremblante, et l'aïeul, qui reconnut ce pas redouté, fut pris de crainte à son tour.

—Ah! c'est comme ça qu'on m'obéit? cria Sinave furieux en se croisant les bras. J'avais dit formellement: "Pas de musique, pas d'inutilités, pas de ces sottises inventions!" C'était déjà bien assez d'un vieux maniaque pour me déchirer les oreilles toute la journée.

—Je ne dois pas vous gêner beaucoup maintenant, Sigisbert, répondit le vieillard, indigné de cette sortie malhonnête. Quant à l'enfant, elle a tant de dispositions...

—Qu'est-ce que ça me fait, répliqua brutalement le docteur, si je veux qu'elle n'ait de penchant que pour la science.

—Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, Sigisbert, Dieu lui-même l'a dit. Ce serait une faute que de laisser s'éteindre les dons remarquables de cette petite.

—A-t-il bientôt fini avec son bon Dieu qui n'a que faire avec la musique et avec ses dons exceptionnels? Le vieil illuminé va me rendre ma fille idiote; elle va se croire bientôt un Mozart en herbe. Encore une fois je ne veux pas de musique pour Marthe, je la destine à une vie plus sérieuse.

—Mais pendant mes récréations je suis bien libre de jouer à quoi je veux, dit l'enfant qui osait pour la première fois tenir tête à son père.

Pour toute réponse Sinave allongea la main et Marthe reçut sur sa joue toute blanche l'empreinte de cinq doigts de fer.

—Oh! Sigisbert, s'écria l'aïeul outré, qui avait entendu le bruit du soufflet, frapper une petite fille si douce!

Marthe regarda son père bien en face:

—J'aime mieux grand-père que vous, dit-elle à voix haute, croyant ainsi se venger elle-même et venger l'aïeul outragé.

Mais Sinave haussa les épaules. L'enfant se glissa vers l'aveugle, et, tout bas :

—N'ayez pas peur, grand-père, je reviendrai demain. Papa s'absente assez souvent pour que nous reprenions nos leçons de musique.

Sinave lui montrait la porte d'un air menaçant, et, domptée, elle obéit.

Le lendemain, comme Marthe faisait avec sa vieille bonne Josille une promenade à Vallauris, elle lui demanda tout à coup :

—Josille, est-ce que c'est beaucoup, soixante francs ?

—Ça dépend, ma mignonne, répondit la vieille femme qui n'était pourtant pas Normande ; c'est selon, ça peut être beaucoup ou pas beaucoup.

—Mais, pour moi ?

—Pour vous c'est une petite fortune, car à votre âge on n'a rien à dépenser.

—Si, Josille, j'ai à dépenser aujourd'hui, c'est pourquoi j'ai emporté avec moi la bourse contenant les trois pièces d'or que m'a données ma pauvre maman le jour où j'ai su complètement l'orthographe. Sais-tu ce que j'en veux faire ?

—Ma foi, non.

—Ecoute, tu sais que mon pauvre bon papa a employé les derniers francs qui lui restaient à l'achat d'une poupée pour le jour de mon anniversaire ?

—Ça lui ressemble à ce gâteau ?

—Et tu sais qu'il ne peut s'acheter ni café, ni tabac, ni rien ?

—Ne me parlez de ça, ma chérie ; quand j'y pense, ça me tourne les sangs.

—Tu ne devines pas alors ?

—Ah ! oui, vous voulez lui passer votre bourse, je comprends, et ça me m'étonne

pas non plus de vous. Mais vous auriez tort de faire ça ; le pauvre cher homme est aveugle, son gredin de Félix lui subtilisera tout, car ce garçon a tous les défauts.

—Alors, comment faire ? murmura l'enfant déconcertée.

—Ecoutez, au lieu de Vallauris, allons plutôt à la ville : vous y ferez une ample provision de café que je me charge, moi, de moudre, et que vous confectiionnerez vous-même comme je vous l'apprendrai avec un réchaud à esprit de vin, toutes les après-midi, pendant l'heure de votre récréation qui est aussi celle du repas de Félix.

—Oh ! oui, Josille, que tu es bonne d'avoir tant d'idées ! Mais il faut un réchaud et de l'alcool.

—Pour ça ne vous en inquiétez pas, c'est moi qui le fournirai ; quant au sucre, je le porterai sur les comptes de votre papa, car enfin il doit nourrir votre grand-père. Pour le café c'est impossible puisque M'sieu le docteur ne peut le souffrir, ce qui m'étonne d'un homme sensé comme lui ; et pour le tabac, c'est la même chose."

Marthe, certes, en rentrant de la promenade, sa blague à tabac bien pleine et son petit paquet de café serrés contre sa poitrine, ne méritait plus son surnom de Crème-fouettée : ses joues avaient une nuance rose pâle, ses yeux brillaient, toute expression morne avait disparu de son visage.

Elle courut à la chambre de l'aveugle, et avec une joie inénarrable, bourra elle-même la pipe, de ses petits doigts blancs.

Puis, selon que le lui avait enseigné Josille, elle prépara et suça une savoureuse tasse de café qui fit sourire l'infirme.

Ces deux légères douceurs, pour les-

quelles il bénit son enfant chérie, excitèrent sa verve, et il se mit au travail, inscrivant comme il le pouvait sur une ardoise en relief, les mélodies qui lui venaient dans la tête; Marthe devait les recopier ensuite, comme le faisait auparavant sa pauvre mère.

La nuit où mourut Jeanne Sinave, son mari était en voyage; on ne put le rappeler assez vite, car M. Sinave ne rendait compte de ses actions à personne et on ne savait à quel hôtel il fallait télégraphier.

Au fond, la mourante était presque heureuse de passer ses dernières heures entre son vieux père et sa fille, son mari l'eût gênée avec sa froideur et sa philosophie d'égoïste.

La joue pressée contre celle de Marthe et la main dans celle de l'aveugle, Jeanne, d'une voix éteinte, mais plus douce que jamais, leur fit ses dernières recommandations.

—Ma bien-aimée, dit-elle à l'une, il faut nous séparer, Dieu le veut; soumettons-nous, quoique j'eusse tant voulu vivre encore un peu pour être ton guide et te fortifier contre l'avenir que je prévois difficile pour toi. Souviens-toi de mes paroles, ma chérie; n'oublie jamais mes enseignements, et promets-moi, quoi qu'il t'arrive, de ne jamais négliger tes devoirs de chrétienne, de ne jamais désespérer non plus. Ton père, je le devine, te vouera à une tâche aride, phénoménale pour une femme surtout; ne pense jamais mal de lui; plus tard il aura besoin d'amour et de soins, besoin surtout qu'on le ramène à Dieu. Je te dis tout cela pendant qu'il ne peut nous voir ni nous entendre, car mon pauvre Sigisbert n'aime pas... ce qu'il appelle: les scènes sentimentales. Tu es bien jeune encore pour

comprendre tout cela, Marthe, mais tu es au-dessus de ton âge par le cœur et la raison. Et à présent que je sais que tu demeureras toute ta vie fidèle à Dieu, je te recommande ton aïeul, ton pauvre grand-père qui n'a pas une existence heureuse, et que je sens en butte à une sourde antipathie, un injuste dédain parce qu'il est artiste. Je n'ai pas besoin de te dire de l'aimer, car tu le chéris, mais veille à son bien-être, à son bonheur.

—Vous, père, ajouta-t-elle en se tournant vers l'aveugle dont les yeux sans lumière avaient de grosses larmes, je n'ai qu'à vous remercier et à vous bénir; vous serez là pour protéger mon enfant contre les principes anti-religieux de son père; vos paroles et vos conseils la dirigeront comme je voudrais le faire.

Puis, entendant les sanglots de la fillette:

—Ne pleure pas, ma bien-aimée, reprit-elle, je pars en paix; j'ai reçu les sacrements qui fortifient à l'heure dernière; je ne tremble plus que pour toi, car ton père aura la main un peu rude pour achever de t'élever. Je ne sais ce qu'il compte faire de toi plus tard; je tremble, j'ai peur de le deviner. Or, ma chérie, reçois toutes ses leçons, étudie tout ce qu'il te donnera à étudier, mais garde la pureté de ton âme et les croyances divines que je t'ai inculquées.

—Oui, mère, oui, répétait Marthe en couvrant la mourante de baisers éperdus; je le ferai, je te le jure, quand ce ne serait que par amour pour toi.

—Marthe, il ne faut pas seulement que ce soit par respect pour la mémoire de ta mère; il faut que ce soit par conviction, parce que c'est vrai.

—Je sais que tout ce que tu m'as en-

seigné est vrai, dit l'enfant à travers ses sanglots.

—Et puis, vois-tu, Marthe, la vie est bien triste. J'espère que la tienne sera meilleure que la mienne, ma chérie; d'ailleurs, je te garderai de là-haut; mais tu souffriras, tu as une nature délicate et affectueuse qui se referme comme une sensitive au moindre contact qui la froisse. Tu pleureras ma bien-aimée, mais Dieu te consolera, et ce n'est pas ailleurs que tu trouveras à sécher tes larmes.

Et la pauvre femme s'endormit doucement, sans agonie, sans souffrance, la main dans la main de sa fille, la tête appuyée sur la poitrine de son père, entre les deux êtres qu'elle avait le plus chéris. Josille priait, agenouillée sur le tapis, écoutant avec anxiété si, par un retour inopiné, son maître n'allait pas venir troubler cette agonie paisible.

Le jour s'éteignit avec la jeune femme; on ouvrit toutes grandes les fenêtres, et un rayon de la première étoile frappa le front de la morte qu'on avait ensevelie, tandis que la brise parfumée de l'odeur des magnolias et des tubéreuses, entraît dans la chambre funèbre, comme pour escorter l'âme pure remontée au ciel.

A son retour, le docteur trouva le corps de sa femme inerte et froid, sa fille plongée dans une prostration inquiétante et son beau-père à demi-fou de douleur.

Mais tous les deux surmontèrent leur épouvantable chagrin: l'aïeul pour l'amour de l'enfant, l'enfant pour l'amour de l'aïeul.

Et pourtant, Marthe ressentait plus encore le vide que faisait dans son existence cette mère adorée; elle avait au moins, au milieu des piqûres journalières que lui infligeait Sinave, la consolation d'aller pleurer vers elle, elle sentait peu ces chagrins tant qu'elle avait des caresses, des bai-

sers.

Sa mère, chère sainte créature qui l'avait élevée, choyée, couvée pendant quelques années, lui donnait tout son coeur comme elle lui avait donné tout le sang de son pauvre corps qui s'éteignait, épuisé.

Ah! c'était bien par un miracle d'amour maternel que la pauvre femme avait prolongé ses jours condamnés depuis si longtemps.

Elle voulait vivre, il fallait qu'elle vécût pour inculquer à sa fille les principes solides et chrétiens d'une éducation que devait compléter le père.

Il fallait vivre pour défendre cette jeune âme contre le scepticisme de cet homme dont la science faisait toute la vie, et qui, gonflé du sentiment de sa propre valeur, était tombé au plus profond du matérialisme. Il fallait donner à cette enfant les caresses et les soins que son père lui refusait.

Aussi, quelle angoisse pour la pauvre Jeanne quand elle se sentit arrivée au bout de sa course! Et cependant son existence avait été si peu rose! Sans la mignonne aux yeux bruns qui lui rendait si bien son amour, elle aurait depuis longtemps demandé à Dieu de la reprendre.

Désormais, sans autre appui moral dans la vie qu'un vieillard aveugle, Marthe eut une étrange enfance.

A cinq heures du matin, au moment où le sommeil de cet âge est si bon, les rêves si doux, Sinave réveillait sa fille; elle s'habillait à la hâte et rejoignait son père dans son cabinet où il la faisait travailler. A huit heures, ils prenaient ensemble une petite tasse de chocolat presque sans arrêter les explications; puis, l'étude recommençait jusqu'à midi; on en changeait seulement le sujet. c'était tour à tour

l'histoire, l'anatomie, le grec, le latin, la physique, les mathématiques.

Quand Marthe eut quinze ans, on y ajouta la chimie et bien d'autres choses, et les leçons commencèrent une heure plus tôt.

Oui, tout cela dans cette petite tête pâle en laquelle chantait la rêverie mélancolique, aux oreilles de laquelle résonnaient les cris joyeux des oiseaux, aux yeux de laquelle là-bas, derrière la grille verte, le soleil faisait miroiter les fleurs et les galets, tandis que la mignonne se répétait entre deux problèmes :

“Bon papa est tout seul qui s'ennuie dans sa chambre froide!”

A midi, on déjeunait, mais l'aveugle était servi chez lui, hélas! par le fameux Félix.

M. Sinave mangeait, presque toujours, un livre ou un journal à la main, sans lever les yeux sur sa fille, sans lui adresser la parole, sinon pour lui faire une remarque sur tel ou tel passage scientifique de sa lecture se rapportant à la leçon du matin.

Puis, Marthe avait une heure de repos pendant laquelle elle courait faire le café de l'aveugle, et elle l'emmenait à la promenade ou lui lisait son journal; mais malheur à eux si, à deux heures sonnantes, elle n'était pas au travail qu'elle reprenait jusqu'au dîner.

Alors seulement elle pouvait rejoindre le cher aïeul et faire avec lui un peu de musique, autant du moins que le lui permettait l'éloignement du docteur.

Sinave habitait un peu en dehors de Cannes, et n'avait point de cabinet de consultation; trois fois par semaine seulement il se rendait à la ville pour visiter les malades qui le forçaient pour ainsi dire à se déranger, ou ceux dont le cas

était un curieux sujet d'étude.

Il exerçait peu; possesseur d'une modeste fortune, il s'en contentait et refusait les clients, réservant ses loisirs à l'éducation de sa fille et aux travaux scientifiques, aux recherches sur le microbe cholérique, et à la composition d'ouvrages médicaux fort savants par lesquels il comptait illustrer son nom.

Telle était donc la vie de cette jeune fille livrée comme une machine aux exigences d'un père dur et bizarre.

Sinave ne pouvait lui pardonner d'être venue au monde à la place du fils tant attendu; mais, à mesure que l'enfant, grave et silencieuse, grandit et se développa, il remarqua son intelligence exceptionnelle.

Elle avait appris à lire pour ainsi dire toute seule, et une fois en possession de ce savoir élémentaire, elle dévora tous les livres à sa portée.

Sa mère lui donna les premières notions de musique et d'instruction religieuse, ce que l'aïeul continua en cachette de son gendre.

Lorsque Sinave prit la direction des études de sa fille, il ne s'émerveilla point de ses progrès étonnants, et en profita pour pousser de plus en plus ce travail formidable qui eût tué toute autre enfant.

Mais le cerveau de Marthe était, paraît-il, à toute épreuve, car les sciences s'y engloutissaient sans qu'elle en parût fatiguée.

C'était une fille bizarre: avec sa mère seule, puis avec son aïeul, elle se montrait tendre et expansive, épanchant dans leur sein le trop plein de son âme affectueuse; aussitôt qu'apparaissait son père, elle redevenait froide comme le marbre, passive, en un mot: “Crème fouettée”.

Bah! M. Sinave ne demandait ni expansion ni caresses; il haïssait la sensibilité;

sa fille semblait donc l'incarnation de ses désirs.

Ah! si seulement elle eût été un garçon!...

Il y avait encore Josille qui aimait Marthe avec sa manière un peu brusque, mais Josille craignait aussi M. Sinave et restait peu démonstrative avec la fillette pour ne point lui porter tort.

D'ailleurs cette femme, dévouée mais simple et tout à fait ignorante, ne pouvait recevoir les confidences de ce coeur délicat.

Marthe n'était aucunement fière de sa science; elle se disait, dans sa naïveté:

"Sans doute que toutes les filles de médecins sont élevées ainsi".

Mais elle aurait donné tout ce qu'elle savait pour une caresse de son père, pour un sourire ou un encouragement de sa part.

D'amies, elle n'en avait point; elle ne connaissait personnes, ni enfants, ni jeunes filles.

D'ailleurs, on l'aurait trouvée ennuyeuse, elle ne savait ni jouer ni rire; et puis, avait-elle le temps de faire des visites?

Le travail, toujours le travail! Elle obéissait passivement, étudiait sans ardeur; ses livres lui semblaient une manière comme une autre de tuer les longues journées: ils n'étaient pas des amis pour elle.

Sa rêveuse nature d'artiste la portait plutôt du côté de la musique, son seul enthousiasme avec la mer; mais justement son père détestait l'art: c'était bien malheureux, car cette science dont on l'abreuvait ne consolait pas du tout.

Souffrait-elle? On ne savait. La vieille Josille pensait:

"L'enfant aime à apprendre, elle apprend, c'est au moins ça pour l'amuser".

Et si Marthe sentait son coeur saigner

en dedans, elle le cachait soigneusement à son grand-père; à quoi bon assombrir davantage ces vieux jours déjà si sombres?

Quant à M. Sinave, il s'inquiétait bien, vraiment, de ce que pensait sa fille!

Mais ceux qui pouvaient dire si Marthe souffrait, c'étaient les fleurs qu'elle cueillait le soir à la nuit tombante et qui recevaient les larmes de l'enfant dans leur corolle embaumée; c'était la tombe où elle allait prier chaque dimanche, et la modeste église où l'accompagnait l'aveugle et où ils offraient à Dieu plus souvent leurs tristesses que leurs actions de grâces; c'était aussi la grève rocheuse où Marthe faisait asseoir l'aveugle au premier moment libre, pour écouter sangloter les vagues; c'était le vent du large et le ciel étoilé où, de là-haut, les astres tremblants regardaient une enfant pleurer et semblaient lui dire: "Tu n'as pas fini de souffrir."

C'était enfin le cher vieux piano où Marthe aimait à chercher des mélodies, des airs anciens, ou à composer des ballades et des complaintes si mélancoliques, qu'en l'entendant le vieillard murmurait:

"Elle n'a donc que de la tristesse dans l'âme?"

III

La villa du docteur Sinave était située à une petite distance de Cannes, entre les splendides jardins de Valetta et le château Scott, au pied de cette colline jadis inculte et couverte de rochers et de pins, aujourd'hui parée d'une végétation luxuriante.

Le chemin de fer se voyait là, tout près, en ligne droite, bordant cette adorable route de la Corniche au golfe Jouan.

Plus loin l'étendue bleue, les îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite rapprochées

de la côte; et à l'orient, l'Estere! noyé dans une brume vaporeuse.

Ce jour-là elle songeait, assise sur la natte de joncs tressés qui recouvrait le petit perron de marbre blanc.

Elle comptait seize ans, mais elle ne possédait aucune des grâces de cet âge; elle avait grandi, mais en restant au-dessous de la taille moyenne; elle était maigre et pâle, toujours si pâle, que tout le monde avait fini par adopter pour elle, sauf M. Guadia, le surnom de Crème fouettée.

Mais, en approfondissant l'examen de ce visage étrange, on trouvait beaux ces yeux pensifs, fines ces lèvres rosées, jolie ce profil aux lignes un peu molles, et rare ce teint d'une blancheur telle que les veines y transparaisaient et qu'il ne semblait jamais touché par les baisers du soleil, quoique Marthe allât toujours nu-tête sous les rayons les plus brûlants.

Très soignée dans sa personne et dans ses vêtements, elle n'était pas coquette. Et pour qui l'eût-elle été? Le seul être dont elle aimât le sourire, était affligé de cécité.

Elle rêvait donc, son front de neige dans sa main aussi blanche; le vent du large soulevait les mèches folles de ses cheveux d'or roux, il y avait une flamme triste dans ses yeux; elle regardait la mer qui gémissait là-bas, la mer qu'elle aimait depuis l'âge où l'on commence à penser, et que, pâle petite fille, elle venait contempler si souvent, tendant l'oreille à son grand bruit monotone.

Derrière elle se dressait la maison; mais autour de cette maison il y avait quelque chose de morne et de froid en dépit du sourire éternel de ce ciel bleu, en dépit de la verdure et des fleurs; cette demeure n'avait jamais connu ni les doux rires d'enfant, ni les chants joyeux, ni les

jouets semés çà et là comme des souvenirs de parties folles.

Là-bas, dans l'aile plus morne encore, dormait l'aveugle, un peu souffrant ce jour-là.

Marthe songeait à ces pays inconnus à elle, où la brise apporte des caresses, les fleurs des baisers, la nuit de doux rêves.

Tout à l'heure était passée sous ses yeux une gaie cavalcade; les amazones en robe bleu de roi, au chapeau à plumes, avaient regardé avec étonnement cette fille pensive accroupie comme un sphinx sur les degrés de marbre, et les cavaliers avaient murmuré, sans daigner baisser la voix:

“Elle a l'air d'être en neige”.

Oh! oui, elle avait l'air d'être en neige, car sauf pour M. Guadia et pour Josille, son cœur était glacé, atrophié, comme son visage était impassible.

Le matin, en passant devant la grille dorée d'une villa, elle avait vu de jeunes groupes jouer au croquet avec d'indescriptibles rires qui avaient résonné douloureusement en elle; elle aurait aimé dépenser de la force en jeux amusants, dire des folies, embrasser de jolis bébés; et elle ne le pouvait, et disait en pensant à sa jeunesse qui se flétrissait sourdement.

“Est-ce que toute ma vie s'écoulera comme cela?”

Tout à coup elle tressaillit, interrompue dans sa méditation triste: son père franchissait la grille; il revenait de Cannes, et son front ordinairement plissé et mécontent avait pour la première fois un air joyeux.

—Eh bien, que faites-vous là? dit-il à la jeune fille toujours plongée dans ses pensées. Et les devoirs? Et les leçons?

—J'ai fini les uns et appris les autres, répondit Marthe de sa voix brève.

—Déjà? fit-il.

Marthe s'attendait à être grondée : il n'en fut rien.

—Vous allez vite, reprit Sinave; mais, au fait, vous pouvez prendre un peu de repos, puisque vous accomplissez votre tâche avec correction. Justement, j'ai à causer avec vous ce soir, cela tombe bien.

—Je suis à vos ordres, mon père, répondit Marthe toujours indifférente.

—Eh bien, ma fille, dit Sinave en s'asseyant à côté d'elle, vous aurez bientôt dixsept ans; vous êtes instruite, très instruite, cent fois plus que ne le sont les jeunes filles à votre âge; cela ne vous rend-il pas fière?

—Oh! pas du tout! répondit Marthe qui demeurait songeuse, les yeux fixés sur la mer lointaine.

Sinave regarda sa fille. Marthe disait vrai: elle n'en éprouvait aucun orgueil, peut-être même aucune satisfaction.

—Savez-vous, reprit le docteur, savez-vous où je vais vous emmener?

Marthe tressaillit, et détournant ses yeux sombres de l'immensité bleue:

—M'emmener, mon père? vous allez m'emmener? nous quitterons Cannes?

—Pour Paris. Vous entendez, vous irez à Paris! s'écria Sinave en se frottant les mains. Eh bien, vous ne vous réjouissez pas?

—A Paris? pourquoi faire? demanda lentement la jeune fille dont les prunelles se voilèrent. J'aime mieux rester ici.

Les sourcils de M. Sinave se rapprochèrent:

—Voilà, dit-il, jamais contente! Un garçon eut sauté de joie à la perspective d'un voyage, et surtout d'un voyage à Paris.

—Est-ce que nous serons longtemps absents? demanda Marthe, promenant au-

tour d'elle un regard de regret poignant.

—Trois ans, quatre ans peut-être. Savez-vous, ma chère, que vous avez le cœur bien né; vous êtes terriblement attachée au lieu natal. Qu'est-ce que vous aimez donc tant ici?

Elle allait répondre:—Le souvenir de celle que j'ai chérie, imprégné pour moi à chaque arbre, à chaque pierre de ces lieux, et surtout mon pauvre grand-père. Mais elle ne dit que ces mots:

—La mer!

—La mer? reprit Sinave en ricanant, je ne vous croyais pas si poétique, Marthe. Ah! ma foi, il faudra secouer vos rêveries là-bas, car vous allez tomber en plein naturalisme. Savez-vous ce que je veux faire de vous?

—Non, vous ne le devinez pas? Je veux faire de vous... une "doctoresse".

—Une doctoresse? répéta Marthe sans comprendre.

—Un médecin, si vous aimez mieux. Cela vous étonne? C'est que vous vivez si renfermée en vous-même que les progrès de notre siècle vous demeurent inconnus. Je n'en suis pas tout à fait pour l'émancipation des femmes, moi, quoique je trouve que le beau sexe doit s'instruire autant que le sexe fort; mais, vous savez que vous avez trompé mon attente: je me suis toujours plus à vous considérer comme un fils plutôt que comme une fille, et je vous ai élevée comme tel. Croyez-vous que je me sois donné tant de peine pour vous instruire, uniquement afin de vous laisser dans la sphère très nulle où végètent habituellement vos pareilles? Vous avez une intelligence rare, ma chère, je puis vous le dire, car vous ignorez l'orgueil; il faut en profiter. Je ferai de vous un grand médecin, une doctoresse.

Marthe joignit les mains avec épouvante.

—Oh! non, pas cela, mon père! gémit-elle. Je vous en supplie.

Sinave poursuivit sans s'émouvoir:

—Nous allons partir pour Paris. Je vous ferai recevoir bachelier ès-sciences; vous suivrez les cours de la Faculté; je serai toujours votre maître, et enfin on vous admettra au doctorat. Ah! ce sera un beau jour que le jour où mademoiselle Sinave montera à l'égal de son père! Il ne vous manquera plus pour m'atteindre que l'expérience et la pratique... Alors, peut-être reviendrons-nous ici, et vous travaillerez avec moi à mon fameux traité sur le choléra. Eh bien, vous ne me remerciez pas de la destinée brillante que je vous prépare?

Marthe ne répondit point... De grosses larmes roulaient comme des perles sur ses joues pâles, et tout en elle se révoltait contre l'ordre paternel si bizarre, mais si péremptoire.

“Allons, reprit M. Sinave en se levant, vous voilà toute surprise; je comprends cela, je croyais que vous vous y attendiez un peu. Je vous laisse réfléchir à ce que je viens de vous dire; rêvez donc à votre aise, ma chère, devant votre amie la mer; qu'elle vous inspire au moins un peu d'enthousiasme pour l'avenir que je vous promets”.

Et il s'éloigna.

Marthe demeura pétrifiée à la même place pendant longtemps encore; elle ne sentait pas le vent plus froid qui venait du large et la faisait frissonner; elle ne voyait pas la nuit qui l'enveloppait. elle n'entendait pas la voix de Josille qui l'appelait dans la maison.

“Doctoresse! doctoresse!” elle ne pensait qu'à cela, et comme par une sorte de

seconde-vue, plongeant dans le futur, elle se voyait pour ainsi dire comme dédoublée: elle voyait Marthe Sinave, la pauvre enfant timide et sauvage, assise sur les bancs de la Faculté, entourée de jeunes gens aux regards curieux et railleurs, aux propos libres parfois, au ton gouailleur; elle était l'“Etudiante”, elle, c'est-à-dire la femme sans pudeur, sans sexe pour ainsi dire, apprenant sans vergogne les choses les plus étrangères à l'éducation féminine; contemplant sans frémir le cadavre étendu sur la table de marbre de l'amphithéâtre et charcuté peu à peu par la main savante du professeur. Et puis, son père s'arrêterait-il là? Ne le forcerait-il point à revêtir tout à fait le caractère masculin, à se laisser consulter par n'importe qui? à bien d'autres choses encore? Et les regards moqueurs pleuvaient sur elle. Dans la rue on la montrait au doigt, disant avec un sourire dédaigneux: “C'est la doctoresse”.

Et les hommes, et les femmes du monde, du vrai monde distingué auquel Marthe était attachée par la délicatesse d'âme qu'elle tenait de sa mère, eh bien, les raffinés de la société, qui reçoivent avec déférence ou amitié le “docteur” et lui rendent les honneurs dus à cette noble profession, repousseraient la “doctoresse” et murmuraient avec mépris:

“La doctoresse? ce n'est pas une femme, ça!”

Oh, que la vie lui était lourde, à la pauvre Marthe! Ah! si sa mère eût vécu, comme elle aurait empêché tout cela de tout son pouvoir!

Qui sait? le père était si dur, si tyrannique! mais au moins, Marthe aurait eu quelqu'un qui ne l'eût pas repoussée, qui lui eût donné son sein pour y appuyer la pauvre tête épuisée de travail.

Au lieu de cela, Marthe sera seule tous les jours, sans même un ami pour lui tendre la main. Qui voudrait être l'ami ou l'amie de cette créature bizarre, ni fille ni garçon ?

Et voilà que dans la brume du soir, sur la route qui longe le chemin de fer et la mer, la troupe de cavaliers débouche de nouveau; le pas cadencé des chevaux résonne sur la terre; les rires joyeux appartés par la brise montent jusqu'à la villa Sinave; et Marthe voit flotter sur les croupes luisantes la longue robe des amazones.

“Celles-là sont heureuses, répète la pauvre fille, celles-là sont aimées! Oh! ma vie, ma pauvre vie!”

Une flamme noire passa dans ses prunelles ardentes et y sécha les larmes qui y étaient montées.

Marthe pressa ses mains sur son cœur comme il elle eût voulu en arrêter les battements. Et en vérité, on ne sait si, de cet instant, ce cœur ne fut pas muré, pétrifié, car Marthe entra dans la salle à manger où son père la vit, le front serein, indifférente en apparence.

—Eh! bien? interrogea-t-il.

—Eh bien, mon père, je suis disposée à faire ce que vous voudrez.

—Bravo! fit M. Sinave; et s'inclinant gaiement devant sa fille:

“Salut à madame la Doctoresse!”

Marthe sourit, mais il y avait dans ce sourire quelque chose d'intraduisible, comme un mélange d'amertume et de résignation courageuse.

Sinave ne se doutait pas que Marthe était allée se jeter dans son refuge habituel, les bras du vieil aveugle, et que, se pressant contre lui comme lorsqu'elle était petite, elle lui avait tout dit.

M. Guadia n'avait point paru fort

étonné; depuis longtemps, il s'attendait à ce dénouement, éclosion naturelle d'une éducation trop virile; seulement, il n'envisageait pas aussi proche l'heure de la séparation, et tout en pleurant avec Marthe, il l'encouragea à la soumission.

Ce grand et sublime chrétien ne songeait plus qu'à fortifier la frêle victime pour les luttes à venir.

“Eloigne de toi toute pensée mauvaise à l'égard de ton père, lui dit-il; fais ce qu'il t'ordonne et qui est sans doute la volonté d'en haut; souviens-toi des paroles de ta sainte mère; sois l'arge gardien de ton père sans qu'il s'en aperçoive et plus tard tu pourras le ramener à Dieu. Je gémis de te voir entrer dans cette carrière masculine, hélas! Claude Bernard avait raison de dire: “La science est la grande névrose de l'époque”. La science a perdu ton père; pour toi elle sera peut-être un moyen de faire beaucoup de bien. Et cependant Dieu sait si je souffre de vivre loin de toi pour longtemps peut-être! C'est le seul point lumineux de ma vie qui s'en va; c'est pour moi un inexprimable déchirement. Et puis, te savoir à des lieues de Cannes dans cette fournaise qui s'appelle Paris, te savoir accablée par un travail qui n'est pas de ton sexe, exposée à mille dangers que ne verra pas ton père!... Pauvre enfant! ton père t'a mesuré parcimonieusement le bonheur et je voudrais donner mon sang pour que tu en rencontrasses enfin un peu. Mais le bonheur, qui a jamais tenu autre chose que son ombre?” ajouta le vieillard en soupirant, tandis que Marthe voyait passer sous ses yeux la vision des joueuses de croquet en robes roses et bleues, jetant à l'air sonore un concert de voix rieuses.

Elle embrassa cent fois le vieillard et se mit au piano pour qu'il n'entendit pas

ses sanglots; elle joua une vague mélodie, sorte de mélodie monotone d'une tristesse mortelle.

—“Oh! pensa l'aïeul avec un regret poignant, comme elle est merveilleusement douée! J'en aurais fait une artiste, elle est née plutôt pour être compositeur que médecin! Enfin Dieu ne l'a pas voulu”.

Marthe aussi se disait:

—“Adieu la musique et les chères improvisations qui bouillonnent dans ma tête!”

Elle se souvenait de ce jour où son père, pour l'avoir trouvée jouant du piano au lieu d'étudier la physique, l'avait maltraitée et rudoyée, frappant sa peau de neige qui en avait bleui et s'était marbrée de rouge.

Alors elle se leva et ferma le clavier pour dire à son père:

—“Je ferai votre volonté”.

Et pendant ce temps, l'aveugle, livré à une inexprimable tristesse, ajoutait ces mots à sa prière:

—“Mon Dieu vous n'avez donc pas pitié d'elle? est-ce que vous ferez encore de ces choses?... l'enfant ne vous a jamais offensé, pourtant.”

Marthe obtint de son père une concession: Félix serait renvoyé et remplacé par Josille auprès du vieillard infirme.

Naturellement, M. Sinave ne voulait pas entendre parler d'emmener celui-ci à Paris; ce serait un embarras quotidien, et Marthe ne travaillerait pas, tant qu'elle aurait “son vieux fou de grand-père” autour d'elle; mais la jeune fille partit soulagée d'un poids immense en le laissant au soin de la brave Josille.

IV

—Épatante, mon cher, je te dis qu'elle a été épatante.

—J'aurais parié ta tête qu'elle nous enfoncerait tous.

—Tu vois ça: médaillée, couronnée, félicitée, nous filant devant, à notre barbe; il n'y a que les femmes pour faire de ces coups-là quand elles s'y mettent.

—Les femmes, les femmes! Mademoiselle Sinave n'est pas une femme.

—Tiens! qu'est-elle alors?

—Quelque chose de mixte; ça n'a ni chaleur ni vie; un vrai marbre quoi! Tu l'as vue répondant à ses examinateurs? un bloc de pierre absolument, avec son visage de crème fouettée, blanc, si blanc qu'on se demande en quoi elle est.

—Elle n'était pas obligée de leur sauter au cou.

—Je ne te dis pas, mais enfin elle pourrait s'animer un peu. En voilà une qui ne tournera pas la tête à ses clients.

—Crois-tu qu'elle soit timide?

—Peuh!... timide? ce n'est pas de la timidité, c'est de l'indifférence absolue. Si nous disséquions Mademoiselle Sinave, je parie que nous ne lui trouverions pas le plus petit morceau de cœur.

—Ça serait une particularité de famille alors, car je crois que le père Sinave souffre de la même maladie.

—“Souffre”, tu es bien bon! Ce sont des gens qui ne sont jamais malheureux, au contraire. Au fond, j'aime mieux être ce que je suis. Je ne dis pas que je pleurerai facilement, mais j'ai quelque chose là, je te le jure.

Et l'étudiant se frappait énergiquement la poitrine.

—Oui, reprit l'autre, les petites cousines Boulard le savent mieux que moi.

—Que veux-tu? J'aime les jolis minois. A propos, nous sommes bien peu inflammables, sais-tu; pour avoir eu à nos côtés, pendant si longtemps, une jeune fille pas...

pas laide enfin, aucun de nous ne lui a fait la cour.

—Tu es bon: avec ça qu'elle est agréable à regarder!!

—Elle a des yeux magnifiques ou je ne m'y connais pas.

—Ça oui, mais des yeux qui ne rient jamais et qui rêvent la plupart du temps, fixés dans le vague.

—Elle a des cheveux superbes.

—J'en conviens et je puis en juger mieux que tout autre, car elle était généralement placée devant moi, et je pouvais tout à mon aise, déguster de la vue la riche torsage grecque négligemment ramenée sur cette tête savante.

—Elle a des dents qui sont de vraies perles.

—Je ne le discute pas, mais ça ne lui sert pas à grand'chose, elle ne rit jamais.

—Elle a de jolis traits.

—Trop maigres.

—Avec un peu d'arsenic, on peut la remplumer. Avec des couleurs et un embonpoint raisonnable, Marthe Sinave serait une jolie fille, je t'assure.

—Eh! parbleu oui, je le sais bien, mais jamais je ne m'amouracherai d'un minois sérieux comme le Carême; d'une femme—sphinx à laquelle il manque l'étincelle, le chic, tout ce que tu voudras.

—Ma foi tu as raison; une "doctoresse" ça n'est engageant qu'à la condition d'être un **joli démon de fille à la réplique** et aux yeux hardis comme les deux jeunes Russes de l'hôpital Saint-Antoine, par exemple. Ont-ils de la chance, là-bas!

Pendant que cette scène se passait dans un modeste restaurant de Paris, une autre, d'un genre différent, avait lieu dans un tout petit appartement au cinquième étage, rue Racine.

Une vieille femme voûtée, ridée, mais alerte encore et souriante sous son petit

bonnet de dentelle noire, croisait ses mains très soignées sur le rebord de la table sur laquelle fumaient deux tasses de café. En face de la seconde tasse un jeune homme de vingt-deux ans environ, blond, mince et conservant une tournure élégante sous ses habits râpés, rêvait, le coude sur sa chaise, une cigarette aux doigts.

—Eh bien, Maurice, et mademoiselle Sinave? qu'en dis-tu aujourd'hui?

—Rien, ma tante, fit le jeune homme en soupirant.

—Comment, rien aujourd'hui, le grand jour? aujourd'hui qu'elle est reçue doctoresse, avec médaille, félicitations, prix, tout ce que tu voudras!

Maurice soupira de nouveau et un nuage voila son front.

—Mais parle donc, mauvais sujet!

—Moi? mais, ma tante, je n'ai pas l'habitude de prendre mademoiselle Sinave pour sujet de conversation.

—Vraiment? ah! le naïf! ou bien le fourbe! tu ne t'es pas aperçu que, depuis quelque temps, tu n'as plus à la bouche que le nom de Marthe Sinave. L'autre jour tu m'apportes sa thèse: du latin auquel je n'ai compris goutte; c'est égal, pour te faire plaisir j'ai mis mes lunettes... Et l'on n'entend plus dans la maison parler que des faits et gestes de mademoiselle la Doctoresse.

—La doctoresse! Ohut! ma tante, ne lui donnez pas cette qualification: elle ne l'aime pas.

—Tiens! pourquoi, alors...

—Ma tante, je vous en prie, je sais que cela lui fait de la peine.

La tante menaça du doigt son beau neveu.

—Et tu diras que tu n'es pas amou-

reux? Maurice rougit jusqu'à la racine des cheveux.

—Mais, ma tante...

—Ne mens pas, et viens te mettre ici, à la place aux confidences.

Maurice jeta sa cigarette, et, d'un bond, se trouva assis sur un siège bas d'où il pouvait appuyer sa tête, câlinement, sur les genoux de la vieille dame. Celle-ci passa la main dans les cheveux bouclés de son enfant chéri.

Allons, commence, mauvais garnement, je sais à peu près par coeur tout le début: Mlle Sinave est arrivée, tu l'as vue et tu as été empoigné, comme vous dites, vous autres étudiants; n'est-ce pas que j'ai raison?

—Pardon, ma tante, vous vous trompez: il s'est passé bien du temps avant que je l'aie remarquée. J'ai d'abord été, au contraire de mes camarades, fort indifférent. Les pauvres garçons ont cru devoir lui faire la cour; vous comprenez, c'était décent: une femme parmi nous, ça ne pouvait passer sans amener quelques petites aventures. Et bien, ça n'a pas pu prendre avec Marthe Sinave.

—Son père, sans doute, la surveillait de près?

—Son père? bah! un ours mal léché qui ne s'occupe de sa fille que pour contrôler ses devoirs et lui servir de répétiteur. Mais mademoiselle Marthe a regardé ces empressés d'un air si étonné qu'ils se sont éloignés peu à peu la tête basse et murmurant: "Pas moyen de s'amuser avec cette fille-là!"

—Et toi?

—Oh! moi, je la saluais juste à l'arrivée et au départ; je m'en tenais là, je ne la trouvais ni jolie ni aimable.

—Et depuis?

—Depuis, ma tante? vous allez voir; on

ne s'est, pour ainsi dire, plus occupé d'elle; mademoiselle Sinave était plongée dans ses études qu'elle menait avec une habileté parfaite. Elle nous étonnait tous; nous nous disions parfois: "Ce n'est pas une femme, c'est un puits de science".

Moi, je pensais: "Faut-il être sotté et osée pour vouloir sortir de sa sphère et se vouer à un état exclusivement créé pour les hommes! Ah! voilà bien notre siècle avec son émancipation des femmes! si on a une intelligence exceptionnelle, on peut la plier à autre chose.

Voilà ce que je pensais, ma tante, mais depuis j'ai changé d'avis à l'égard de mademoiselle Sinave. Un jour qu'elle nous avait tous stupéfiés par une analyse magnifique, je me hasardai à lui en faire compliment: elle me répondit par un sourire si amer, si détaché que je commençai à voir clair en elle. "Cela ne flatte donc pas votre amour-propre, mademoiselle Marthe? lui dis-je; vous ne paraissez pas heureuse des hommages rendus à votre capacité".

Elle haussa faiblement les épaules:— Ah! si vous saviez comme cela m'est égal!

—C'est donc à contre-coeur que vous étudiez la médecine?

—Oh! oui, répondit-elle. Et ce cri si sincère m'éclaira tout à fait.

—Vous n'aimez peut-être point Paris?

—Je hais Paris, reprit-elle lentement, oui, je hais Paris parce que je m'y ennue encore plus qu'ailleurs; parce que, depuis que j'y vis, je n'ai pas eu une heure de joie; et puis aussi parce que Paris m'a arrachée à Cannes, ma chère patrie, à mon aïeul, à la mer, au soleil! C'est si bon le soleil et le ciel bleu! Et puis, grand-père!

—Alors c'est monsieur Sinave qui vous force à vivre ainsi?

—Mon père le veut, répondit-elle sim-

plement. Puis, elle s'éloigna, morne comme une ombre, et comme si elle fût lasse d'en avoir tant dit d'un coup.

Lorsque j'ai pu le mieux juger de son aversion pour la science qu'elle étudie, c'est à la première leçon d'anatomie où il lui fallut aller, elle aussi, à l'amphithéâtre. Le maître, lui, a eu pitié d'elle en la voyant frissonner, mais le docteur Sinave entraîna vivement sa fille :

«Non, non, elle doit tout voir, elle doit tout étudier. Point de sensiblerie hors de saison; bah! il n'y a que le premier pas qui coûte, et ce premier pas il vaut mieux l'avoir fait qu'avoir à le faire».

À la porte de la salle, Marthe Sinave, très pâle et chancelante, se retourna vers son père: «Pas cela! père, supplia-t-elle.» Mais encore une fois Sinave la repoussa. Ah! il était trop dur cet homme, vraiment et nous autres étudiants qui n'avons pourtant pas le cœur tendre, nous murmurions entre nos dents quelque chose de peu aimable à l'adresse de monsieur Sinave. Cependant il ne fallait pas perdre de temps.

Entrée dans la salle, mademoiselle Marthe ferma les yeux; elle avait l'air d'une statue de marbre, toute blanche et rigide.

Nous, comme à l'ordinaire, nous avons mis gaiement nos tabliers et nos manches si vite maculées de sang; le professeur a pris sa trousse, et nous nous sommes groupés autour de la table sanglante sur laquelle était étendu le cadavre.

Le professeur dissertait depuis un instant quand un léger mouvement suspendit la séance.

«Mais regarde donc, poule mouillée!» avait dit Sinave à sa fille en lui frappant l'épaule; ce coup fit ouvrir les yeux à la pauvre enfant... Elle regarda forcément; ses prunelles se dilatèrent, un cri d'horreur mourut sur ses lèvres et sa tête flé-

chit en arrière. C'est moi qui la reçus dans mes bras, tandis que le docteur Sinave grommelait des excuses au professeur.

Marthe eut une violente crise nerveuse que l'on calma avec de l'éther. Croyez-vous, ma tante, que son père eut le courage de la ramener à la salle lorsqu'elle fut remise?

La séance fut troublée, car le professeur blâma son collègue; celui-ci tint bon et la pauvre enfant demeura debout, livide, sans parole, écoutant et regardant, puisqu'il fallait écouter et regarder; mais je crois comprendre ce qu'elle a dû souffrir.

Je préfère ce sentiment dans une femme à une bravade inaccoutumée à son sexe. Marthe Sinave m'aurait déplu si elle fût arrivée la tête haute, et eût contemplé d'un oeil serein toutes les opérations plus ou moins appétissantes auxquelles il faut assister pour le doctorat. Enfin, tante, vous comprenez qu'après avoir deviné la souffrance de cette pauvre jeune fille, je l'ai examinée mieux, je l'ai trouvée jolie; elle a de très beaux yeux, je vous l'ai dit, n'est-ce pas? une bouche parfaite, une chevelure admirable et des traits réguliers. Il lui manque seulement du bonheur pour devenir une femme ravissante. Elle est pâle et maigre, elle n'a nulle coquetterie, nul souci de sa toilette; on voit que la pauvre fille n'a personne pour l'aimer; point de sourire dans la vie, pas de but en l'avenir; elle est bonne, elle pourrait être belle; elle est triste et abandonnée; elle est malheureuse, et moi je l'ai aimée je ne sais comment, peu à peu, sans m'en apercevoir.

—Le lui as-tu dit?

—Non, ma tante, comment voulez-vous que je le dise? Je ne puis la demander en

mariage; je suis pauvre, ma bonne chère tante; sans vous, je ne serais jamais arrivé au bout de mes études; sans vous, je ne serais pas docteur puisque vous sacrifiez votre très minime fortune à votre méchant neveu qui vous aime bien, mais qui se désole de ne pouvoir assez vite vous donner le bien-être.

—C'est bon, c'est bon! dit la vieille dame en baisant au front le beau garçon qui lui embrassait les mains; revenons à mademoiselle Sinave.

—Eh bien, ma tante, il paraît que, sans être très riche, elle possède quelque bien par sa mère dont elle est l'unique héritière, et son père est dans une gentille aisance.

—Mais si elle t'aime, elle?

Maurice baissa la tête et son visage se rembrunit.—Elle ne m'aime pas, je le sais bien; elle ignore absolument l'affection, la pauvre fille, non qu'elle manque de cœur, mais son père l'a élevée d'une manière si bizarre, retirée du monde, sans amis, sans parents, qu'elle se figure être une personne à part; elle a honte de sa science et de son titre de doctoresse. L'amour lui viendra peut-être un jour, je ne sais, et alors on verra une tout autre Marthe. En attendant elle n'a point de feu, pas même de désirs. Etrange créature! elle est à plaindre, mais plus tard elle pourra l'être davantage encore.

—Comment cela?

—Son père en a fait quelque chose de si anormal, une jeune fille élevée comme un garçon, en définitive; qui sait si l'homme qu'elle choisira un jour la comprendra, ne sera pas froissé par cette singulière éducation?

—Pauvre enfant! murmura la vieille dame, et crois-tu qu'elle ait deviné ton affection?

—Pas le moins du monde! Je suis peut-être celui de ses camarades pour lequel elle éprouve le moins d'indifférence; mais vous entendez, ma tante, elle ne peut donner que de l'amitié, rien de plus. Bien heureux encore qu'elle ait compris que je ne lui veux que du bien, et bien heureux qu'elle me tende la main plus facilement qu'aux autres. Savez-vous ce que j'ai fait: nous avons tous voulu fêter le grand succès de mademoiselle Sinave en lui offrant, le jour de son dernier examen, une belle couronne de fleurs: elle l'a reçue avec une larme dans les yeux, la pauvre mignonne, touchée de ce témoignage de sympathie de ses condisciples qui, après tout, eussent pu être jaloux de sa gloire; moi, en lui serrant la main, je lui ai présenté un simple petit bouquet de violettes, symbole du mérite modeste. Elle m'a souri, ce qui m'a mis du baume au cœur mais en même temps plus de flamme, car le sourire, si rare chez elle, embellit extraordinairement cette physionomie étrange. Ah! j'aurais donné quelque chose pour être à la place de notre excellent professeur qui l'a embrassée sur les deux joues avec un enthousiasme fou. Elle a pourtant pris mon bouquet, mon pauvre petit bouquet dont le parfum lui a fait penser à moi peut-être quelques heures. Mais espérer qu'elle m'aimera un jour? oh! non. Si jamais cette nature exceptionnelle se sent prise par le mal d'amour, ce sera chose terrible et Dieu veuille qu'elle ne souffre pas trop. Ah! si elle m'avait seulement regretté, elle n'aurait pas fait à son père la réponse qu'elle lui a faite, quand celui-ci, ivre de joie, en voyant sa fille reçue doctoresse, lui demanda ce qu'elle voulait pour sa récompense: "Retourner là-bas à la maison, vers grand-père, vers la mer bleue!" a répondu Marthe, les

yeux brillants, les lèvres suppliantes.

Monsieur Sinave espuissait une grimace quand le professeur lui frappa sur l'épaule :

—Allons, père implacable, lui dit-il gaiement, emmenez votre fille au pays natal; vous ne pouvez rien lui refuser aujourd'hui; aussi bien sa santé réclame l'air du Midi; vous l'avez tuée de travail, la pauvre petite! Que diable! la sollicitude paternelle ne vous étouffe pas, mon cher; et pourtant cela peut marcher de pair avec la science, vous savez'.

Et Marthe s'en va, ma bonne tante, comprenez-vous cela? Je ne la verrai plus, plus du tout, c'est affreux!

—D'après ce que tu m'as conté, mon pauvre enfant, Marthe n'est pas destinée à devenir ta femme. Tu n'as donc qu'une chose à faire...

—Je sais bien: l'oublier! murmura le jeune homme en se levant et se dirigeant vers la fenêtre. Je l'aimais bien, cependant, je l'aurais rendue bien heureuse! Allons, c'est un songe à jeter à l'eau. C'est dur, tante, bien dur. Par bonheur, on a le travail pour détourner l'esprit du rêve!

Maurice embrassa la vieille dame avec effusion, et prit son chapeau.

Une seconde après, il descendait l'escalier avec la prestesse d'un étudiant de vingt-deux ans chez lequel la plaie d'amour n'est pas mortelle.

On disait vrai: Marthe Sinave avait passé les plus brillants examens et était reçue doctoresse. On en avait ri dans le monde, en lisant son nom sur la liste des candidats, publiée dans les journaux, puis on n'y avait plus songé.

M. Guadia reçut de sa petite-fille un télégramme le jour même, et, en se le faisant lire, il murmurait:

“Pauvre fille! enfin elle va me revenir!”

Si M. Sinave avait su que Marthe n'avait pas employé tout le temps de ses études à approfondir la science et à préparer son examen, nous croyons qu'il l'eût tuée.

Mais il ne sut rien, par bonheur, et Marthe ne se vanta pas de son équipée.

Voilà ce qu'elle avait fait pendant son séjour à Paris.

A la fin du second mois de ce séjour elle reçut, heureusement à l'insu de son père, une vilaine petite lettre très mal écrite et conçue en ces termes:

“Ma cher demiosel,

“Je vien encor une foua vous doné des nouveles de note mosieu qui iré mieu si on pouvé mieu le soagné. Mai votre papa nous anvoua si peut d'arjan tou les moi, qui manque de bois pour ce chofé, de bonne viande, de bocou de chose enfin. Selui que vous m'avé lessé en partan es déjà tou parti et je sui pourtan bienne économe. J'ai pas pu longtan lui acheté du tabac et du caffè. Tâché don d'obtenir de votre papa une panssion un peut plus forte; c'es pas pour moi que j'y di; vous savé comme y me fau peut pour vivre, mais çà fai de la pène de voir notre vieux mosieu souffrir comme ça. Ojourd'hui c'est pas lui qui me diete, j'écri sans qu'il y sache car y ne se plin jamais, mais moi je peut pas gardé ça sur le coeur. Toute vos lettre elles arrive bien et mosieu en es si contan, mais qu'en don que vous nous reviendré, le tem nous dure de vous revoir. Je vous anbrace bien mademoisel et suis votre bonne dévoué.

“Josille”.

Marthe, qui travaillait avec acharnement à ce moment-là, fut attristée par cette lettre; elle ne savait pas quelle somme envoyait chaque mois son père à la petite villa de Cannes, et cette révélation la peina et l'inquiéta.

Déjà, si souvent à travers ses études arides, l'image cassée du vieillard passait devant ses yeux, et il lui semblait entendre sa bonne chère voix, un peu voilée, dire à Josille :

“Que fait notre enfant, à cette heure-ci?”

Aussi, malgré la crainte que lui inspirait son père, se résolut-elle à lui parler, et Dieu sait ce que lui coûta de battements de coeur cette démarche hardie.

Naturellement elle fut mal reçue; Sinave s'emporta, tempêta, et parla en termes si méchants de son beau-père, que les larmes montèrent aux yeux de Marthe et que le rouge de la honte empourpra son front si blanc.

“Que ce vieux fou tire donc parti de toutes ses rêvasseries mélodiques! s'écria le docteur qui ne touchait même pas cet ineffable regard d'enfant, levé vers lui, suppliant. Il n'a pas même pu gagner un sou avec sa musique dont il nous rabat les oreilles du matin au soir, trouvant sans doute plus commode de vivre aux crochets de son gendre.

—Oh! père! fit Marthe, suffoquée, puis elle s'arrêta net: sans le vouloir, Sinave venait de lui inspirer une idée magique.

Le même soir, elle envoya à Cannes le peu d'argent qui restait au fond de sa petite bourse, plus une lettre pressante où elle priait son grand-père de lui expédier, par l'entremise de Josille, tous les manuscrits de romances et de mélodies transcrites par elle-même sous sa dictée. Deux jours après elle recevait ce volumineux

dossier et passa une partie de la nuit à en trier les morceaux ou à en recopier les passages manquant de clarté.

Au premier instant libre, elle sortit, furtive, cachant sous son manteau un petit rouleau soigneusement ficelé.

Marthe sortait souvent seule; son père savait qu'avec elle il n'y avait aucun danger à craindre; petite et humble, mais d'une élégance fine et aristocratique qu'elle tenait de sa mère! la jeune fille n'attirait pas les regards, ou si par hasard elle les attirait, sa tenue pleine de dignité ne l'exposait pas aux méprises des passants.

Cependant, ce jour-là elle tremblait beaucoup en se rendant chez l'éditeur de musique qu'elle s'était fait désigner.

Cet homme la reçut dédaigneusement, et, examinant en sourdine cette jeune fille distinguée, mais timide et chétive, qui osait lui présenter les élucubrations d'un vieillard aveugle:

“Laissez-moi ça et repassez demain, lui dit-il avec sécheresse en éparpillant sur son bureau les feuillettes où s'étaient les doubles-croches et les noires. Nous sommes, pour le moment, accablés de manuscrits, mais afin que vous ne fassiez pas une course inutile, j'y jeterai un coup d'oeil”.

Marthe s'éloigna avec bien peu d'espoir dans l'âme, et le lendemain, avant d'entrer chez l'éditeur, elle s'agenouilla dans l'église de la Madeleine et y pria avec une ferveur d'ange.

“Je vous rends tout cela, fit le marchand de musique en lui remettant le petit rouleau un peu froissé, et je ne vous cacherai pas la vérité: il y a là-dedans un grand talent, on voit que l'auteur possède à fond la science harmonique, mais “ça ne se vendrait pas”. Il faut, avant

à tout, plaire au public, n'est-ce pas? et tant qu'on n'est pas un auteur "en vogue", il ne faut point se lancer dans les modulations trop savantes. Au point de vue de l'art, c'est exquis, mais trop classique, trop profond. Je suis bien fâché..."

Il s'inclina tandis que Marthe, pâle sous sa voilette comme si elle eut bu du poison, se dirigeait vers la porte.

"Mais j'oublie: au milieu de ces manuscrits était glissée une petite mélodie qui n'est vraiment pas trop mal, c'est intitulé: "Tristesse d'enfant", ce n'est plus du même auteur, n'est-ce pas?"

—Non, pas du même auteur, répondit Mlle Sinave qui avait elle-même composé cette bluette expressive et l'avait enfermée par mégarde au milieu des oeuvres de l'aveugle. Mais cela ne vaut rien, sans doute?"

—Vous vous trompez, mademoiselle; cela pourrait peut-être se vendre; il n'y a, certes, pas là-dedans la vigueur et l'harmonie savante des autres manuscrits, mais nous avons justement besoin de ces sujets-là, romances sans paroles ou chansonnettes pour les musiciens de moyenne force. Permettez-nous d'éditer cet échantillon, et si nous sommes contents de la vente, nous vous en demanderons d'autres. De quel nom faudra-t-il le signer?"

Revenue de sa surprise, Marthe répondit d'une voix ferme:

—Vous signerez: "Guadia", simplement.

Une bouffée de joie lui monta au coeur, et ce jour-là les étudiants, ses disciples, la trouvèrent presque jolie.

Un mois plus tard, elle recevait un pli cacheté de l'éditeur, renfermant plusieurs billets de banque et la demandé d'un nouvel ouvrage.

Par bonheur, elle avait sous la main

quantité de chansonnettes ou de mélodies créées d'avance, qu'elle n'eut que la peine de recopier ou de retoucher, en prenant sur ses heures de sommeil. Elle donna cette fois: "Chanson arabe" qui lui fut payée avant l'impression même, et déjà M. Guadia avait reçu l'argent de: "Tristesse d'enfant" avec ces mots:

"Que je suis heureuse de voir enfin au jour les oeuvres de mon grand-père chéri! Voici le commencement d'une petite fortune due à votre talent, et maintenant ne vous privez de rien; que Josille soigne votre cuisine et vous procure les petites douceurs auxquelles vous avez droit. C'est papa qui va faire amende honorable à la musique et au musicien! Moi je suis si contente que je travaille sans peine aucune".

Oh! oui elle était contente, la pauvre fille dévouée, si contente qu'elle, en oublia de demander pardon au bon Dieu de son mensonge.

Pas une minute, elle ne songea à mettre son nom au haut des manuscrits, et non par crainte de déplaire à M. Sinave, mais pour laisser toute la gloire, tout l'honneur à son cher aïeul. Ainsi, il aurait au moins une joie dans sa triste vie, et pourrait relever la tête devant ce gendre qui avait dit de lui un soir:

"Il trouve plus commode de vivre aux crochets des autres".

Cela, Marthe ne l'avait pas oublié.

"Si jamais il me demande de lui jouer ses oeuvres, pensa-t-elle, eh! bien, il me sera facile, puisque grand-père est aveugle, de mettre sur le pupitre son manuscrit à lui, dont je lui dirai que j'ai changé le titre au gré de l'éditeur".

Cette enfant, si malheureuse, si peu aimée à part l'aïeul, avait le génie du dévouement, cette maladie des belles âmes; et pas une fois le regret ne lui vint de ne pas joindre à son titre de doctoresse celui d'artiste, de compositeur.

Et M. Sinave, quelle figure fit-il lorsque Marthe lui apprit que M. Guadia pouvait désormais gagner le pain qu'il mangeait?

Les bras lui en tombèrent de stupéfaction: quoi! ce vieillard infirme, septuagénaire, était un véritable artiste? on payait au poids de l'or ses abominables petites compositions? des airs à porter en terre? Et lui, Sinave, n'aurait plus le droit de l'injurier, de lui reprocher l'argent qu'il coûtait?

Il fut cependant forcé de convenir qu'il avait méconnu son beau-père, et cette découverte l'humilia profondément.

Enfin il regarda d'un oeil serein les changements que cette source inespérée de fortune apporta dans la vie du vieillard: le petit appartement si froid de l'aile inhabitée fut transformé, grâce au goût ingénieux de Marthe. M. Guadia eut un bon lit, du feu l'hiver, une nourriture plus soignée et un bon piano, sans compter le café et le tabac à discrétion.

En quittant Paris, Marthe traita avec l'éditeur, promettant de lui envoyer tous les deux mois une composition quelconque, idylle, mélodie ou romance du musicien Guadia.

V

C'était une divine journée de printemps. Les oiseaux se donnaient le mot pour faire tapage; des odeurs exquises parfumaient l'air; le ciel était d'une pureté idéale et le soleil riait partout, sur la terre fleurie comme sur la mer étincelante. Marthe était assise à sa place favorite, accoudée, pensive, sous un berceau de feuillage, tandis qu'à côté d'elle l'aïeul somnolait dans son fauteuil de paille.

Pauvre Marthe! elle n'était à présent plus une jeune fille, pas même une femme; elle était: "la doctoresse", et l'on riait d'elle dans la jolie ville couchée au bord des flots bleus, comme on avait ri d'elle ailleurs.

Parfois, même, des jeunes gens se faisaient annoncer auprès d'elle pour la consulter; histoire de s'amuser afin de considérer "la tête" de la femme-médecin, mais alors Mlle Sinave avait pour eux un regard si triste et si ferme, une dignité telle, que les jeunes fous s'éloignaient, confus, en lui adressant leurs excuses.

Cependant Marthe avait éprouvé une grande joie à revoir son cher aveugle, puis Josille, la mer et la maison, la tombe de sa mère et la petite église modeste.

Le vieillard et la brave servante avaient failli être malades de bonheur en revoyant celle qu'ils appelaient encore: "la petite" et qui était montée si haut en gloire.

"Ne me félicitez pas, je vous en prie, leur dit-elle; qu'il y ait au moins vous deux au monde pour me considérer comme une simple jeune fille et non comme un objet curieux!"

Sinave laissait Marthe vivre en paix pendant quelques semaines après le travail énorme auquel il l'avait astreinte; cela, il l'avait promis au professeur de la Faculté de Paris qui s'intéressait à la jeune doctoresse.

Marthe consacrait ce temps de repos à son grand-père, à la musique, à la contemplation de la mer. Avec l'aveugle dont elle soutenait la marche hésitants, elle gravissait les collines environnantes et parcourait la campagne.

Puis elle se mettait au piano et jouait les oeuvres de l'infirme, les véritables, celles qui ne se vendaient pas, mais qui amoncelaient leurs manuscrits usés dans les tiroirs de la jeune fille. Elle-même continuait à composer en cachette cette musique dont elle avait la tête pleine, et que nul ne croyait sortie de son cerveau. Son père lui disait parfois:

"A quoi te sert, à toi, cette ridicule manie de chercher des airs sur le piano? Pour ton grand-père, c'est bon, il en fait de l'argent; mais toi!..."

Et Marthe ne répondait que par son

sourire angélique, se jurant de ne jamais dévoiler son secret.

Son talent s'épanouissait encore dans l'ombre et le repos; l'"auteur Guadia" composait maintenant de ravissantes valses qui faisaient fureur partout.

Que de fois, passant sous les fenêtres ouvertes d'une villa, Marthe entendait les notes chantantes de sa composition; mais jamais une bouffée d'orgueil ne lui monta au cerveau; après tout, c'est Dieu qui dispense ses dons; il l'avait créée musicienne, mais en revanche il lui avait donné une figure et une nature de "Crème fouettée;" c'était bien triste de n'être jamais qu'une créature effacée et timide, sans brillant, sans gaieté!

M. Guadia absorbait la majeure partie de son temps; Marthe, avec une patience admirable, écrivait sous sa dictée, corrigait, recommençait, recopiait, sans se plaindre jamais, et tout cela en pure perte puisque les travaux de l'aveugle demeureraient infructueux.

Mais jamais sa complaisance souriante ne se démentit un instant, quoiqu'elle fût souvent obligée de prendre sur son sommeil pour terminer ses propres compositions.

"Je lui dois bien cela, pensait-elle en embrassant les cheveux blancs de l'infirmier, n'est-il pas le seul être de qui j'ai reçu des caresses et de l'amour?"

Elle se souvenait que, pour le jour de sa première communion, M. Sinave n'ayant voulu lui donner ni chapelet, ni livre, ni médaille, car il était parcimonieux pour tout ce qui ne touchait pas à sa chère science, l'aïeul, afin de procurer tout cela à sa petite-fille chérie, avait vendu une partition autographe (manuscrit d'Offenbach), par conséquent fort précieuse, et à laquelle il tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Et, grâce à ce sacrifice plus dur qu'on ne pouvait le croire, Marthe avait eu un chapelet d'argent, un livre de cuir bleu et

or, et d'autres souvenirs du grand jour.

Ce matin-là, aussi, M. Guadia, seul de la famille, s'était approché de la Sainte Table après sa petite-fille, conduit par Josille.

Marthe ne pouvait oublier tout cela.

Et, pour donner plus de douceurs encore aux vieux jours de son grand-père, elle forgeait d'adorables petits poèmes mélodiques, tirés d'un air, d'une complainte sauvage jouée par les orgues de Barbarie sur les grand'routes, mélodies étranges et tristes qu'on achetait pas boisseaux.

Ils étaient donc assis tous deux dans un bouquet d'eucalyptus, l'un dormant, l'autre songeant, et c'était un joli tableau que formait cette jeune tête auprès de ce vieux visage flétri.

Marthe demeurait éperdue d'admiration entre la splendeur du ciel et celle de la mer dont l'eau bleue frissonnait là-bas, de temps à autre un oiseau blanc comme la neige y plongeait pour s'envoler aussitôt.

"Il est plus heureux que moi, se dit Marthe en refoulant un soupir".

Ce jour-là elle était plus triste encore, son père l'avait invitée à l'escorter dans quelques visites de malades qu'il faisait à la ville.

Marthe avait reculé, elle espérait que Sinave après l'avoir forcée à la théorie n'allait pas la forcer à la pratique de la médecine; mais elle savait aussi qu'une "proposition" de son père équivalait à un ordre formel.

Elle avait dû le suivre déjà plusieurs fois auprès du lit des malades et cela lui déplaisait; elle voulait bien soulager ses frères souffrants, mais seulement les pauvres, ceux qui ne peuvent payer et qui n'osent, à cause de cela, appeler le médecin.

On a parlé d'elle dans la ville, et même des gamins l'ont montrée au doigt dans la rue.

Et puis, dimanche dernier, en sortant de la messe où elle était allée sans son

grand-père souffrant de douleurs rhumatismales ce jour-là, tandis qu'elle s'apprêtait à regagner sa triste demeure, l'âme rassérénée par la prière, un groupe d'élégants et d'élégantes lui obstrua involontairement le passage en stationnant sur la place après l'office. Ils étaient joyeux de se retrouver entre amis et de boire l'air pur et le soleil, en formant des projets de plaisirs pour l'après-midi.

Mince et mignonne, et vêtue d'un costume sombre qui passait inaperçu, Mlle Sinave se glissait comme elle pouvait au milieu de ces toilettes multicolores et de ces éclats de gaieté. Mais les yeux nonchalants des oisifs la suivaient avec curiosité, son nom fut prononcé à demi-voix; puis, à ses oreilles qui en rougirent de confusion, parvint ce murmure peu flatteur :

“C'est la fille de ce grand sauvage, Sinave, le docteur Sinave, et c'est une doctoresse, autrement dit une pédante, une fille sans vergogne que l'on croirait un peu sorcière, si nous n'étions en plein dix-neuvième siècle”.

Pauvre fille! Comme elle souffrit en entendant cela, elle qui eût donné toute sa science, toute cette gloire de savante dont son père était fier pour elle, pour être à la place d'une de ces coquettes jeunes femmes dont les paroles et le sourire étaient recueillis comme des perles par ceux qui les entouraient.

“Je n'irai plus à la messe de dix heures, se dit-elle avec chagrin, j'irai de grand matin pour ne plus m'exposer à des rencontres humiliantes”.

Et voilà que, dans sa précipitation à échapper aux regards et aux réflexions peu bienveillantes, Marthe laissa tomber son ombrelle de soie foncée au manche modeste.

Certes, pas un des élégants gentlemen qui la suivaient des yeux railleusement, ne se fût dérangé pour relever cet objet, eux qui faisaient quelquefois une lieue pour rapporter à une jolie étourdie un

éventail oublié sous un arbre.

Mais au moment où Marthe, rougissante, allait relever l'ombrelle blanchie par la poussière, quelqu'un la devança.

C'était un homme de haute taille, jeune et très beau. Marthe vit cela d'un coup d'oeil jeté sur lui tandis qu'elle balbutiait un remerciement timide.

L'inconnu salua profondément... il n'avait pas parlé, mais le regard de ses yeux clairs s'était rencontré avec celui de Marthe, et Marthe en avait conservé une impression très douce.

Elle s'en était allée par le chemin qui mène à Cannes-Eden, aspirant avec ivresse les parfums du mimosa et de l'oranger; le ciel lui paraissait plus beau, le soleil plus brillant, la brise plus pure.

O Cannes! Cannes! divin pays! rayon du paradis tombé sur ce coin de France! Marthe t'aime de toutes les forces de son âme.

Elle rêvait si bien qu'elle n'entendit pas la voix de M. Guadia qui, éveillé, lui parlait, il répéta sa phrase, et elle tressaillit en riant de sa distraction.

M. Guadia se plaignait de ses douleurs qui l'empêchaient de dormir et le faisaient beaucoup souffrir.

—Il me faudrait une saison à Aix-les-Bains, dit-il en soupirant.

—Eh bien, grand-père, vous irez.

—Oui, c'est bon à dire. Avec qui?

—Avec Josille.

—Josille est trop vieille pour se déplacer et pour me soigner toute seule.

—Mais, grand-père, comment faire? Papa ne me permettra jamais de prendre de telles vacances.

—Je crois que si, fit le vieillard en souriant avec malice.

—Comment cela? Vous vous illusionnez, grand-père.

—Je ne m'abuse pas. Je sais que ton père a un voyage à faire en Belgique; pendant son absence, il ne saura où te mettre; je m'arrangerai pour ne parler

d'Aix-les-Bains qu'à ce moment et il prendra la balle au bond.

—Très bien; mais, grand-père, reprit Marthe avec un sourire résigné, vous oubliez le principal: ce voyage et surtout ce séjour coûteront davantage avec moi. Jamais papa ne consentira à déboursier autant pour un plaisir.

—Ma petite-fille chérie, répondit le vieillard en caressant la joue satinée de Marthe, je vais te confesser quelque chose: tu t'imagines que j'ai dépensé tout l'argent de mes compositions, que tu m'as envoyé cet hiver? Eh! bien, tu te trompes; j'ai fait des économies, et... tu vas me gronder: j'ai spéculé.

—Comment?

—Je sais bien que je risquais beaucoup, mais j'ai spéculé; il y avait là-bas, sur la route d'Antibes, des terrains à vendre; je les ai acquis, un peu anxieux cependant sur la manière dont je m'en déferais. Eh bien! ces terrains, un richissime Anglais vient de me les acheter le triple de ce qu'ils m'ont coûté. Est-ce assez de chance? Et nous sommes riches, ma mignonne, et j'ai voulu te faire cette surprise.

—Oh! grand-père, quelle joie!

—Hein! allons-nous nous amuser! nous nous sauverons comme deux écoliers en vacances. Quel bien ça va nous faire! moi ça me rajennira, toi tu ne seras plus la doctoresse là-bas, mais mademoiselle Marthe Sinave, la petite-fille du compositeur Guadia, et surtout la perle des filles.

Ils plaisantèrent ainsi longtemps, formant mille projets, et complotant de rien demander à M. Sinave, de le laisser exposer lui-même l'idée du voyage de Marthe.

VI

Les baigneurs de l'hôtel Beau-Site sortent gaiement de la table d'hôte et se dispersent, les uns dans le petit salon or et

blanc où quelques jeunes femmes se groupent autour du piano, soit sous la véranda où des fauteuils à bascule invitent à la paresse, soit sur la terrasse dont les derniers rayons du soleil rougissent le sol et piquent le feuillage.

Aix est dans toute sa splendeur: c'est le moment où la fashion s'y donne rendez-vous... Ça et là quelques vrais malades, reconnaissables à leur teint blême, à leur embonpoint exagéré ou à leur maigreur excessive, et aux châles dont ils enveloppent frileusement leurs rhumatismes, malgré une chaleur de trente-six degrés.

La nuit tombe, jetant sur la gracieuse petite ville savoisienne des ombres poétiques et de mystérieux clairs de lune.

Là-bas, le Bourget se montre, sombre par là, étincelant en dehors de la pénombre des montagnes. L'atmosphère est moins pesante mais la brise est faible encore; le parc seul demeure paisible. Au centre, Aix est bruyant avec le roulement des voitures, le claquement des fouets, les groupes rieurs cherchant un peu de fraîcheur dans les rues et sur les places; enfin le casino envoie de temps à autre un accord plus sonore au delà de ses grilles dorées; puis soudain la musique s'évanouit et chante en sourdine, uniquement pour les amateurs qui supportent l'immobilité et l'air chaud dans la salle intérieure. Le long des galeries et dans le grand hall dallé, les dîneurs s'éparpillent par petites tables, pressant les garçons, réclamant, qui un bock, qui un cognac, qui un glace ou un sorbet.

Mais là-bas, à Beau-Site, l'hôtel gracieux se détache blanc et coquet au-dessous du parc qui s'étend à ses pieds; Beau-Site, dont les lettres d'or formant un nom si bien mérité, étincellent aux rayons de la lune. La façade du couchant où se trouve la véranda est éclairée, et les portes-fenêtres des salons, grandes ouvertes, forment un fond illuminé où l'on

voit se mouvoir des ombres sveltes et gracieuses.

Devant l'une de ces portes, allongée sur un fauteuil mobile, une vieille dame ramène autour d'elle les plis de plusieurs châles très beaux dans lesquels elle enfouit son corps maladif.

Cette femme est âgée, sa voix est faible et douce, son extérieur affable et distingué. Elle s'est prise de vive amitié pour M. Guadia et sa petite-fille, deux baigneurs arrivés récemment.

Sur la barrière de la véranda une jeune fille est accoudée; on ne voit que la ligne pure de son corps, aminci encore par une robe de couleur sombre qui le recouvre étroitement. La tête de la jeune fille, alourdie par une superbe chevelure cuivrée, s'appuie sur sa main; la rêveuse est seule et semble profondément plongée dans sa contemplation.

Un groupe joyeux sort du petit salon or et blanc et s'approche de la vieille dame étendue: "Madame Pradys, priez donc mademoiselle Marthe de nous jouer quelque chose".

Mme Pradys appela auprès d'elle la jeune fille appuyée à la balustrade. Celle-ci se retourna, montrant un doux visage de femme, blanc et pâle, un peu maigre, éclairé par des yeux magnifiques et par un sourire d'une exquise tristesse.

"Marthe, mon enfant, ces demoiselles ont envie de vous entendre jouer quelques-unes de vos romances sans paroles si pleines de sentiment, et moi-même j'en serais charmée".

Marthe se dirigea vers le piano et commença à jouer.

Presque au même moment, un joli phaéton s'arrêta non loin de la terrasse. Un homme jeune et de tournure charmante en sauta lestement: il monta les degrés de marbre conduisant à la véranda et agitant son chapeau:

—Bonjour, mon oncle, cria sa voix franche et joyeuse à un vieux monsieur déco-

ré qui fumait son cigare en se promenant de long en large sous la galerie.

—Te voilà, Pierre? as-tu fait un bon voyage? mais, par quel diable de train es-tu arrivé?

—Par celui de cinq heures, mon oncle.

Le vieux monsieur fit la grimace.

—Tu ne t'es guère hâté de venir m'embrasser, mauvais garnement.

—Mon oncle, pardon. Je ne voulais pas me présenter en costume de voyage; j'ai donc fait une toilette consciencieuse, puis j'ai dîné.

—A quel hôtel es-tu logé?

—A l'hôtel de l'Europe, et encore ai-je eu de la peine à obtenir une toute petite chambre au troisième étage de l'annexe.

—Prends patience un jour ou deux. Après-demain, la famille russe qui accapare le premier ici, doit s'en aller; je t'ai retenu un appartement près du mien.

—Merci, mon oncle.

—Alors tu as dîné?

—A mon hôtel, oui, mon oncle. Et vous allez bien, mon oncle? Les eaux vous sont favorables?

—Comme tu vois, mais je n'en suis qu'à ma sixième douche et à mon septième bain. Tu es bien gentil de me consacrer tes vacances.

—Moi mon oncle, le plaisir est pour moi. Du reste, Aix est une charmante station balnéaire; on doit s'amuser par ici. J'ai entrevu le Casino brillamment éclairé; on dit même qu'il y a feu d'artifice.

—Oui, mon enfant, trois fois par semaine on nous offre cela. Oh! Aix n'a pas sa pareille pour le plaisir; tu as tout ici: danses, concerts, opéras, excursions nautiques, promenades dans les environs qui sont délicieux, restaurants dans tous les coins, cercle... Ah! par exemple mon enfant, prends garde à l'attraction du baccara."

Pierre secoua les épaules:

—Je ne suis pas joueur, vous le savez, mon oncle; bien sots sont ceux qui vien-

ment ici se faire "plumer", comme on dit; je ne m'ennuierai pas sans cela, allez!

—Je le sais, Pierre, je sais quetu es un garçon sensé. A quoi vas-tu bien occuper ton temps?

—Oh! je ne suis pas embarrassé, mon oncle. Je me lève de bonne heure ne pouvant guère me priver de ma course matinale; j'explorerai les environs, puis je prendrai un bain à Marlioz tous les jours. J'arrive pour le déjeuner après lequel on blague, on fume, on cause...

—Et on fait la cour aux jolies femmes, hein?

—Oh! ça, ce n'est pas mon fort.

—Parbleu! tu as toujours eu le talent de te la laisser faire, rôles renversés: c'est le beau sexe qui vient à toi.

—Vous me flattez, mon oncle; en tous cas, je me reconnais fort difficile, fort rétif même; une femme ne me plaît que lorsque, à l'extérieur agréable elle joint l'esprit, la modestie, la simplicité.

—Oh! oh! en voilà beaucoup. Je ne sais si tu trouveras toutes ces perfections résumées en un seul objet.

—Eh bien, mon oncle, peu importe. Je me consolerais avec les promenades équestres, les excursions champêtres et nautiques, les déjeûners au bord du lac, les concerts du casino, les rêveries aux endroits ombreux où rêva le grand Lamartine.

—Tu as amené un cheval?

—Sybille, oui mon oncle; le pauvre Donald s'est couronné l'autre jour.

—Ah! diable.

—Eh! oui, un petit malheur, fit Pierre en souriant.

—A propos, si tu veux tourner la tête à ces dames, il faut arborer demain ton costume militaire; l'habit de civil te va infiniment mal à côté du brillant uniforme de lieutenant de chasseurs.

—Nous nous mettrons en chasseur, mon oncle, pour vous faire plaisir, répondit gaiement le jeune homme qui alluma une cigarette.

Ils se promènèrent quelques instants en silence: le piano égrenait ses notes suaves dans l'atmosphère tiède imprégnée de parfums. Marthe jouait toujours.

—Voilà de la musique exquise ou je ne m'y connais pas, murmura le jeune officier qui se recueillit pour écouter.

—Mon cher, nous avons tous les soirs de ces concerts-là, et je t'assure qu'ils valent pour moi ceux du Casino.

—Je le crois sans peine; ce n'est pas jouer, cela, c'est chanter, parler, rêver, pleurer.

—Je savais bien que les morceaux fantaisistes de mademoiselle Marthe te feraient plaisir.

—Parbleu! il faudrait être difficile pour ne pas s'émerveiller. Je vous avoue, mon bon oncle, que je ne suis pas un mélomane enragé; je hais le classique et les longues pages élaborées après des heures d'études méthodiques; les interminables sonates en majeur ou mineur me portent sur les nerfs; je n'aime la musique qu'en poète, or, j'ai trouvé ce qu'il me faut. Peut-on voir l'exécutant ou plutôt l'exécutante? poursuivit Pierre en avançant la tête du côté du salon.

—L'exécutante est cette sauvage de mademoiselle Marthe, une petite créature qui serait presque insignifiante sans le beau talent dont elle nous fait jouir. Elle soigne, paraît-il, un vieillard aveugle qui est son grand-père. Allons, viens, tu la verras plus tard. Offre-moi ton bras pour me ramener chez moi, et ne m'arrive pas demain avant onze heures, car, avec ma douche, mes inhalations, etc., je ne serai jamais prêt pour le déjeuner.

VI

Grand fut l'émoi des Parisiennes en saison de bains à Aix, en apprenant l'arrivée du brillant Pierre Valdier, lieutenant de chasseurs à cheval et très séduisant cavalier.

Son oncle, le marquis de Nérès, avait dit vrai: les femmes lui faisaient la cour plus qu'il ne la leur faisait. D'aspect très militaire, un peu froid et imposant, Pierre Valdier était beau. Ses traits avaient de la noblesse et de l'énergie; le sourire très doux et très fin, esquissé de temps à autre sous la moustache noire, corrigeait ce que le regard pouvait avoir d'un peu sévère; ajoutez à cela une voix sonore et chaude, des manières de grand seigneur et une préstance superbe, et l'on comprendra l'engouement de toutes les élégantes mondaines en ce moment à Aix, et dont plusieurs avaient connu Pierre Valdier à Paris ou à Nice. Très aimé de ses supérieurs, de ses inférieurs et de ses égaux, Pierre était considéré comme une sorte d'exception parmi ses camarades: sa conduite, irréprochable sous le rapport militaire, était pure et noble toujours: si le jeune homme aimait les longues chevauchées, les parties joyeuses et les voyages, certains plaisirs répugnaient absolument à sa nature fine. Pierre, sévère pour lui-même, était indulgent pour autrui; voilà sans doute pourquoi on l'aimait.

Ses amis le surnommaient Pierre le Cruel, prétendant que si le brillant officier avait involontairement ravagé quelques coeurs, il n'en avait pris nul souci.

En effet, aucune femme n'avait eu d'empire sur Pierre Valdier.

Seulement, ajoutaient les camarades, le jour où Valdier sera pincé, il le sera bien.

Pour le moment, rien ne semblait justifier leurs prévisions. Pierre était orphelin; il n'avait pour toute famille qu'une soeur mariée en Touraine et son oncle de Nérès; il était riche, sans être millionnaire, et généreux, sans être prodigue.

Son oncle lui disait souvent:

"Pierre, mon ami, tu n'es pas de ton temps".

En effet, Valdier n'était pas un enfant du siècle; c'était un homme, un homme fort, ramplissant ses devoirs religieux

sans respect humain, la tête haute, et ses devoirs militaires avec une ponctualité qui le faisait respecter de ses camarades et estimer de ses chefs. Son colonel l'aimait comme un fils: "Ce garçon ira loin!" disait-il en parlant de Pierre.

Le lendemain de son arrivée, conformément à ses projets, Pierre se rendit à Marlioz: il y avait déjà foule, et les derniers venus attendaient avec patience leur tour de bain, en se promenant ou en lisant.

Pierre était de ceux-ci et déployait avec résignation son "Figaro" en cherchant une place à l'ombre.

Il en trouva une, mais le banc était déjà occupé. Pierre porta la main à son képi et allait se mettre en quête d'un autre siège, quand il leva les yeux sur la personne qui occupait le banc: c'était une jeune fille très simplement mise, le front abrité par un chapeau de grosse paille orné d'une plume et d'une gaze claire. Elle tenait entre ses mains dégantées une petite broderie qui avançait rapidement.

"Tiens, pensa Pierre Valdier, j'ai vu quelque part ce minois blanc et ces yeux sombres."

Puis il passa. La brodeuse le suivit du regard et un nuage pourpre envahit sa figure mince. Ses mains retombèrent sur ses genoux.

"Celui-là, je le reconnais, murmura-t-elle, celui-là est bon et beau."

Elle rassembla en soupirant les menus objets épars sur le banc et servant à son travail; elle se leva et marcha du côté de l'établissement.

Le jeune officier passa une excellente journée; aussi, le soir, était-il tellement rompu et éreinté, qu'il pria son oncle de lui faire grâce du Casino.

"On joue "Giroflée-Girofla"; je le connais et je ne goûte pas l'opérette-bouffé; la soirée est superbe, j'aime mieux fumer mon havane sous la véranda de l'hôtel Beau-Site."

—A ton aise, dit le marquis, permets-moi alors de finir la lecture de mon journal.

Et, ce soir-là, le vieillard aveugle vint s'asseoir sur le fauteuil auprès du petit salon, et la musicienne de la veille modula encore des airs suaves sur le piano.

Il faut que je la voie! s'écria Pierre Valdier en se levant.

A ce moment, la jeune fille jouait: "La Nuit" de Métra. Elle avait un talent spécial pour interpréter les valse classiques, romantiques ou fantaisistes, avec un brio charmant ou une mélancolie exquise glissée dans le rythme chantant de cette musique.

Pierre n'osait s'avancer, il demeurait debout dans l'embrasement de la porte, écoutant ravi, et regardant le profil fin et blanc de la pianiste, détaché sur le mur foncé.

Et, comme si ce regard l'eût troublée, celle-ci leva les yeux. ses doigts s'arrêtèrent sur le clavier.

"Oh, Mademoiselle, je vous en prie, continuez!" s'écria le jeune officier.

Elle sourit doucement et reprit la valse.

—Mon oncle, murmura Pierre à l'oreille du marquis de Nérès qui s'avancait vers le salon, craignant la fraîcheur du soir pour sa gorge délicate; mon oncle, il faut absolument que vous me présentiez à cette jeune femme.

—Mais, mon cher, cette jeune fille je ne la connais presque pas: sais-je d'où elle vient? son nom est: Marthe Sinave, voilà tout. A Madame Pradys qui la chaperonne, je te présenterai volontiers; c'est une personne du meilleur monde et sa conversation est fort intéressante. Par elle, tu arriveras facilement au grand-père qui est un très digne homme, distingué, avec ses cheveux blancs et sa jeune Antigone.

Le marquis présenta, comme il l'avait dit, son neveu à Mme Pradys, qui le présenta à M. Guadia. Le vieillard descen-

daît quelquefois sous le véranda, pour faire plaisir à Marthe qui aimait à jouir en même temps de sa présence et de celle de l'excellente femme qui l'avait prise en affection.

Pierre s'arrangea de façon à entrer en conversation avec Mlle Sinave; et après avoir effleuré d'abord quelques sujets banals avec une verve brillante et gaie, il engagea la causerie sur le sujet "musique".

"Vous jouez à ravir, Mademoiselle, disait-il, et sans doute beaucoup de compositions de M. Guadia?"

Elle secoua la tête, un peu troublée:

—Pas autant qu'on pourrait le croire, car j'ai consacré trop peu de temps à mes études musicales; je joue en amateur.

—En poète plutôt, dit le jeune officier.

—En poète, soit! reprit-elle toujours grave; c'est si bon de rêver en musique. J'ai fort peu de doigts, je déchiffre mal.

—Je ne sais si vous vous calomniez, dit Pierre, je ne suis pas assez connaisseur pour en juger; je ne sais qu'une chose, c'est que vous m'avez ravi hier et aujourd'hui. C'est si bon aussi d'entendre dans cette tiède soirée cette musique douce et lente traverser le silence.

Marthe sourit:

—Vous êtes donc aussi poète?

—Moi? ah! par exemple non, cela siérait mal à un officier de chasseurs; mais il ne m'est pas défendu d'admirer ce qui est beau, ni de quêter pour demain et les soirs qui suivront, une petite heure de cette jouissance; dites, voulez-vous?

Marthe se sentit impressionnée étrangement par ces yeux profonds qui la regardaient.

—Oui, dit-elle en détournant la tête, si le piano est libre et que je n'abuse pas de la complaisante attention des auditeurs.

—Ils vous remercieront comme moi, dit Pierre; Mademoiselle, je vais être indiscret: veuillez m'apprendre si vous n'étiez pas à Cannes cette même année en mars,

et si nous ne sommes pas déjà rencontrés une fois ?

—Oui, je me souviens, en effet, à Cannes; un dimanche au sortir de la messe vous m'avez ramassé mon ombrelle.

Elle dit cela en hésitant et souffrant encore à la pensée de l'humiliation éprouvée ce jour-là.

—Oui, s'écria l'officier, je me le rappelle aussi! vous étiez seule, vous vous glissiez parmi les groupes, toute timide, effarouchée comme une gazelle.

Elle eut un petit sourire triste.

—Et j'avais raison de fuir ainsi. Entendiez-vous ce que l'on disait autour de moi ?

—Si j'entendais ? fit l'officier embarrassé, ma foi ! je ne sais; on ne disait rien de mal à coup sûr.

Mais les regards qui me suivaient étaient peu bienveillants, on murmurait que je suis...

—La fille d'un grand médecin, je crois ? s'empressa de dire Pierre Valdier. Dites-moi, Mademoiselle, Monsieur votre père vous a-t-il accompagné à Aix ?

—Mon père est en Belgique en ce moment; il m'a permis de suivre mon grand-père qui est habitué à mes soins.

—Vous aimez la vie des eaux ?

—Je suis un peu sauvage, fit Marthe en souriant; mais pourvu que le traitement fasse du bien à grand-père, je suis contente. Et puis Madame Pradys me témoigne tant de bonté!

Elle ajouta, rêveuse, comme se parlant à elle-même:

C'est le premier moment de mon existence où je me sens le cœur léger, où je vis avec satisfaction, où tous les jours ne me pèsent pas...

Pauvre enfant! pensa l'officier, devinant la tristesse de ce jeune cœur; son passé n'a pas dû être gai, en effet, privé des soins d'une mère et écoulé uniquement entre un vieillard aveugle et un père que l'on dit tout occupé de science.

Ils se laissèrent entraîner à parler avec cette intimité que donne la vie très libre des eaux, et qui, autre part, semblerait déplacée.

Dans les jours qui suivirent, les deux familles et Mme Pradys se rapprochèrent davantage encore. Le marquis prenait un extrême plaisir en la compagnie de M. Guadia et de la vieille dame; quoique souvent souffrante, celle-ci aimait à avoir de la jeunesse autour d'elle.

Pierre Valdier abandonna l'hôtel de l'Europe et vint s'installer à Beau-Site où l'on vivait plus en famille. La société y était choisie et distinguée.

Ici, point de ménages interlopes, d'oiseaux de passage au babil creux, à la conduite équivoque, aux toilettes tapageuses.

Nous avons dit que Pierre Valdier était un cavalier fort recherché parmi les représentants du beau sexe, partout où il se trouvait. à Aix comme à Paris, comme ailleurs, il fut donc le point de mire des jeunes femmes et des jeunes filles.

Mais leur surprise fut vive en le voyant s'occuper spécialement de Mlle Sinave, cette étrange fille aux yeux tristes, au costume sévère, qui souriait si peu et demeurait timide, à l'écart, comme si elle se fût sentie indigne de frayer avec cette jeunesse joyeuse.

Le beau lieutenant de chasseurs l'entraînait doucement avec lui dans les plaisirs auxquels il lui fallait prendre part. Dansait-on le soir au salon, tandis que les portes grandes ouvertes laissaient entrer la brise chaude et les rayons d'opale de la lune, Marthe s'offrait pour tenir le piano, et quand elle avait joué plusieurs quadrilles et polkas, Pierre Valdier l'enlevait à son travail.

—Sauf la valse, cette musique n'est pas digne de vous, lui disait-il; vous allez danser avec moi.

—Je ne le sais pas faire, je n'ai jamais essayé, répondait Marthe avec terreur.

—C'est égal, je vais vous l'apprendre.

Et après quelques leçons elle valsait, emportée toute frémissante dans les bras robustes de cet ami qui l'arrachait à son obscurité.

D'autres jours, pendant les chaudes après-midi, radieuses de soleil et d'animation, on partait en bandes joyeuses dans ces grandes voitures suspendues des Aixois; on se rendait à l'Observatoire, au Bourget; d'autres fois, tandis que M. Guadia, Mme Pradys, le marquis et Marthe, bercés dans un grand landau, causaient gaîment, Pierre Valdier les suivait à cheval, prenant part à la conversation ou caracolant plus loin pour revenir vers les dames chargé de touffes de fleurs odorantes qu'il leur offrait; on allait ainsi à la Dent du Chat, à Bourdeau, à la Grand'-Combe, et l'on s'arrêtait en route pour goûter de ce fameux vin des Altesses, pétillant comme les yeux rieurs des filles d'auberge qui le servent.

Et l'on revenait au crépuscule, tandis que les montagnes bleuisaient dans les teintes roses du couchant, et qu'une brume idéale flottait sur le lac pur comme un saphir.

Les équipages se croisaient sur la route, la poussière dorée s'élevait pour retomber aussitôt; les fouets claquaient; d'une voiture à l'autre, au galop, on se jetait un gai bonjour ou une fleurette; les pêcheurs ou les "indigènes", comme disait Pierre, regardaient filer les promeneurs, ne s'émoussant de rien tant ils sont habitués à rencontrer ces étrangers qui, chaque année, font la richesse du pays; et souvent une fillette maigre et déguenillée, les pieds nus dans la poudre du chemin, les cheveux en broussailles, le teint brûlé, courait à côté de la voiture, tendant une brassée de genêts ou de cyclamens en implorant une aumône. Et, jetée sur tout cela, cette irradiation de l'été, cette exubérance de vie qui échauffait le sang dans les veines et faisait battre le coeur de la doctoresse!

Le soir, en se déshabillant dans sa chambre d'hôtel, elle pressait sur ses lèvres roses les fleurs que lui avait offertes Pierre Valdier et que la chaleur du salon avait fétries sur sa poitrine.

Puis, elle se contemplait dans le miroir éclairé des deux côtés par les feux des bougies: pour la première fois, Marthe désirait plaire.

Elle regardait sa figure mince et blanche, au type un peu norvégien, et que le bonheur rendait jolie; ses yeux très grands et très beaux avaient une flamme plus vive; sa bouche rougie souriait plus souvent, montrait ses dents de perle.

"Je ne suis pas plus laide qu'une autre", se disait alors Marthe, étonnée elle-même de ce sentiment d'amour-propre si nouveau en elle.

Et le lendemain, elle ajoutait à sa toilette un objet plus élégant, une fleur, un ruban, un rien.

Où, Marthe devenait jolie, elle plaisait.

Ah! si M. Sinave fût arrivé sur ces entrefaites et eût observé sa fille, il se fût dit, épouvanté:

"Mais ma fille devient femme! ce n'est plus la "Doctoresse", ce n'est plus un être à part, impassible et affranchi des travers de ses pareilles!"

Et, voyant les attentions respectueuses du jeune officier pour Mlle Sinave, il se fût dit avec terreur, observant le visage radieux de son enfant:

"Est-ce que, par hasard, elle va se permettre d'épouser ce jeune homme?..."

Hélas! oui, elle se serait permis cela, la pauvre fille, et elle ne cherchait pas à voir clair dans son coeur, car ce qu'elle y eût vu l'aurait effrayé.

Et cependant, elle était bien franche, bien sincère, l'affection de Pierre Valdier; c'était un coeur, aussi, qui ne savait pas se donner à demi; ce n'était pas de la "flirtation" essayée avec un enfant trop crédule; c'était un dévouement vrai offert; c'était une main solide tendue à l'a-

bandonnée.

Pourquoi donc Pierre Valdier, le séduisant cavalier si recherché des dames, dont les sourires étaient épiés, dont le regard était cherché, pourquoi donc allait-il trouver dans son ombre cette humble violette au parfum discret et caché, tandis que, autour de lui, gravitait toute une pléiade de jeunes beautés plus attrayantes, certes, quel a modeste Marthe Sinave?

Pourquoi? mon Dieu! peut-être par cette simple attraction de deux âmes nobles et hautes qui se comprennent soudain par un regard, un mot échangé, un accord de musique.

Peut-être parce que le jeune homme était lassé des insipides poupées rencontrées dans les salons parisiens, filles ou femmes, belles sans doute, mais tout occupées de parures, de chiffons, de pensées vaines et mesquines.

Oh! oui, il en avait vu de celles-là, et il avait été écoeuré. Même, on avait voulu le marier avec l'une d'elles: c'eût été une union brillante selon le monde, mais combien son intérieur lui aurait paru vide et froid avec une compagne aussi nulle!

Et soudain, pendant ce court séjour en Savoie, dans la vie banale de l'hôtel, il avait trouvé une petite perle sans éclat, une pauvre enfant timide dont le regard semblait lui dire: "Toi qui as une âme comme la mienne, console-moi".

Et il avait consolé, faisant dans son cœur une petite place chaude à celle dont on riait ailleurs en l'appelant: la Doctresse!

VII

Marthe s'endormait dans ce rêve doré; un coup brutal la réveilla: l'arrivée d'un ancien camarade de la Faculté, Maurice Hermont, jeune docteur et joli garçon, qui amenait à Aix sa vieille tante dont les rhumatismes réclamaient les eaux.

Et Marthe trembla en reconnaissant son

condisciple, son timide admirateur d'autrefois dont elle avait ignoré le sentiment discret.

Mais elle ne savait pas que ce grand enfant au cœur délicat, qui lui demeurait fidèle de loin comme de près, ne lui devait nuire jamais, malgré l'ombre de jalousie qui assombrirait sa nature droite et gaie.

Maurice revit Marthe Sinave, il lui parla, partagea même quelques-uns de ses plaisirs, quoiqu'il habitât un hôtel de troisième ordre à l'autre bout de la ville.

Il devina que, de ce milieu bien différent de celui où il avait connu Mlle Sinave autrefois, du rang moins humble où l'élevait maintenant l'attention de personnes distinguées, il ne fallait pas faire déchoir la jeune fille ni diminuer son prestige en lui lançant à la face son titre de Doctresse. Donc, Marthe trembla d'abord: "Il viendra à moi, il évoquera devant tous les souvenirs de Paris au temps où nous étions condisciples, et à présent, nous sommes... confrères".

Mais elle se trompait: Maurice ne parla point, il se tint à distance, adorant Marthe de loin, avec une telle réserve que la jeune fille en fut touchée. Du reste, elle avait le cœur trop haut placé pour se montrer fière avec le pauvre garçon, et ce fut elle qui vint à lui la première, la main tendue, ce qui le combla de joie.

"Où donc vous êtes-vous connus?" demanda un jour Pierre Valdier auquel cette rencontre inattendue donnait quelque ombre.

Marthe pâlit, elle allait parler: Maurice la prévint.

—À Paris, dit-il brièvement.

Marthe le remercia du regard; mais un jour que le jeune officier lui répétait la même question, elle prit son courage à deux mains, et, le front plissé, les yeux soudain rempli de larmes:

—Je vais vous le dire, fit-elle; j'ai connu Maurice Hermont sur les bancs de la

Faculté où il était étudiant comme moi. Ah! cela vous étonne, n'est-ce pas? ajouta-t-elle avec amertume, vous ne vous doutiez pas que la jeune fille pour laquelle vous vous montrez si bon, a été une "étudiante pour devenir une doctoresse. Vous entendez, une "Doctoresse", je suis cela. et à présent, qu'allez-vous penser?... qu'allez-vous dire?

—Je ne penserai et ne dirai rien de plus qu'à l'ordinaire, répondit l'officier, car je le savais.

—Vous le saviez? fit-elle surprise.

—Eh! oui, depuis longtemps.

—Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

—Parce que je savais que cela vous déplait et que vous souffrez de porter un titre dont d'autres se glorifieraient.

—Oh! que vous êtes bon et délicat, dit-elle avec élan.

—Mon Dieu, non, allait répondre le jeune officier; je vous admire, voilà tout.

Mais il se contenta, ne voulant pas troubler cette âme modeste.

Cette ivresse eut une fin: les baigneurs quittèrent Aix au commencement de l'automne.

Le pauvre Maurice Hermont, déçu dans son rêve si cher, retourna à Paris. Il ne devait plus revoir Marthe Sinavé de bien des années.

Marthe Sinavé revint chez son père la joie au coeur, une joie grave et profonde, car Pierre lui avait dit au moment de l'adieu, en portant sa main à ses lèvres:

"Nous nous retrouverons bientôt: mon régiment est envoyé à Grasse; or, Grasse n'est pas loin de Cannes, et, si je ne puis être reçu chez votre père, je vous verrai chez Madame Pradys. Ne craignez pas, vous serez heureuse là-bas, et je vous dirai alors un grand secret".

VIII

En rentrant à la petite villa cannoise,

Martine crut s'éveiller d'un songe très doux. A présent, sa vie se passait en partie double; force lui fut de participer aux travaux de son père, de reprendre ses études, même de visiter quelques malades.

A côté de cela, elle gardait un coin de son coeur, ouvrait la porte à ses souvenirs, et se plaisait à les caresser un par un.

L'heure était sonnée pour elle où la jeune fille sent en elle-même quelque chose d'inaccoutumé, d'étrange, qui la trouble et la rend heureuse. Elle n'était plus la froide statue dont les étudiants parisiens disaient:

"C'est un bloc de marbre".

Elle n'était déjà plus un bloc de marbre, quand, à Beau-Site, une douce griserie s'emparait de son cerveau, et qu'à travers l'ombre d'une nuit piquée d'étoiles, une valse lente envoyait dans l'air ses notes voilées à demi; lorsque, en suivant le rythme cadencé, elle allait, au bras de Pierre Valdier qui lui parlait de choses plus douces encore que la brise du soir.

Pauvre Marthe! avant cette heure, que savait-elle de la vie du monde, cette vie facile et dorée dans laquelle elle était tombée tout à coup?

Là-bas, elle avait trouvé les premières affections de son existence (après toutefois le cher aïeul): Mme Pradys, cette femme au coeur d'or qui s'était attachée à elle, soudain, et Pierre Valdier, son loyal ami.

Là-bas, elle n'était pour tous que Marthe Sinavé, la petite-fille du compositeur Guadia. Dans cette ville pleine d'étrangers, nul ne connaissait le titre ridicule qu'elle portait par la volonté d'un père inflexible.

Elle s'était sentie heureuse, confiante, dans ce joli coin de la Savoie, et, si elle y restait encore un peu à l'écart, c'est que ce genre de vie était si nouveau pour elle, que sa timidité et sa modestie naturelles la tenaient toujours en garde.

Et aujourd'hui, ce coeur de vingt ans, aussi candide que celui d'un enfant, battait pour la première fois, pour la seule fois de son existence.

Justement, on aimait Marthe pour cette candeur due au fond de son regard limpide et honnête.

Nul, pas même Pierre Valdier, n'avait soufflé sur cette sérénité trop belle pour n'être point respectée. C'est pourquoi la jeune doctoresse n'interrogeait pas son coeur, marchant dans cette nouvelle route avec un sentiment qui ressemblait fort à la félicité.

Quelles heures bénies elle avait passées avec les deux vieillards, entre ses deux amis, Pierre et Mme Pradys, sous les ombrages touffus de l'Observatoire, sous les arbres mêmes où avait aimé et chanté le grand poète dont Pierre lisait les vers de sa voix grave et harmonieuse!

Et ces soirs enchanteurs où, bercés dans la même barque, ils devisaient tous ensemble, jouant avec l'eau bleue sous le rayonnement pur des étoiles!

Toute joie n'était pas finie pour elle, quoiqu'elle fût retombée sous le joug paternel, dans l'ancienne vie casanière et studieuse; elle avait beau être initiée par Sinave aux rudesses de la science, il y avait encore un peu de plaisir à l'horizon.

Lorsque vint l'automne, l'excellente Mme Pradys vint s'installer à Cannes, et sut entortiller si bien ce bourru de docteur Sinave qu'elle obtint d'avoir sa jeune favorite une ou deux fois par semaine, sous prétexte qu'elle avait besoin de conseils médicaux de la doctoresse.

Pierre Valdier prenait part à ces petites réunions intimes, maintenant que son régiment était en garnison à Grasse; or, la distance est vite franchie entre les deux villes, pour un officier de chasseurs qui a un bon cheval. Et quoiqu'elle ne pût jouir autant de cette société qui lui était chère, Marthe, en se livrant à ses travaux plus masculins que féminins, pouvait tou-

jours se dire que, là-bas, par delà les montagnes bleues, un noble coeur lui restait fidèle.

“Monsieur, disait Josille au vieil aveugle, la petite a du bonheur certainement, elle n'a plus la même figure, elle n'est plus “Crème fouettée”, et son papa ne doit plus l'appeler ainsi. Pour sûr, elle a quelque chose d'heureux”.

M. Guadia s'en émut.

“En effet, répondit-il, l'enfant a maintenant de fréquentes distractions qu'elle n'avait pas auparavant”.

Un instant après, il entendit le pas léger de la jeune fille qui venait à lui, et il l'attira tout contre son épaule:

—Dis-moi, ma petite-fille chérie, tu n'as pas de secret dans ton coeur?

—Non, grand-père.

—Tu me le dirais, n'est-ce pas, si tu en avais un.

—Oui, grand-père; seulement, je me sens heureuse de vivre à présent.

Et elle parlait en toute sincérité.

Un soir, il y eut une fête nautique au golfe Juan où la flotte faisait escale: un bal donné sur le “Richelieu”, par les officiers du bord.

Pierre Valdier y était invité; ce brillant danseur était de toutes les parties; et Mme Pradys voulut absolument y envoyer Marthe avec sa nièce, une charmante Parisienne qui était venue passer un mois à Cannes. Pauvre Marthe! elle ne désirait pas aller à cette soirée: quelque chose lui disait qu'elle y souffrirait.

Elle n'avait pas pris de goûts plus mondains depuis qu'elle vivait moins en sauvage, mais elle se rendait volontiers là où elle savait rencontrer Pierre et de sincères amis.

Et cette fois, rien de cela ne la tentait. Il avait fallu beaucoup de peine pour décider M. Sinave à céder sa fille à Mme Pradys pour une nuit. On avait dû, même, user de ruse pour lui arracher son consentement, et il ne s'inquiéta pas de la toi-

lette que porterait sa fille.

Oh! bien simple, cette toilette : c'était Mme Pradys qui l'avait choisie : toute rose pâle, en crêpe de Chine, s'harmonisant avec le teint blanc de Mlle Sinave.

Ainsi modestement parée, sans bijoux, une seule fleur d'églantier dans sa chevelure rousse, Marthe était charmante, et Pierre Valdier qui vint chercher les dames sur le quai pour les conduire au vaisseau, le lui fit comprendre par un regard de muette admiration jeté sur la jeune fille.

La fête commença : Marthe s'y sentait mal à l'aise, et comme elle ne pouvait causer comme à l'ordinaire avec Pierre, elle se contenta de quelques tours de valse avec deux ou trois officiers du bord ; puis, elle se tint à l'écart, rêvant, appuyée au bastingage, écoutant le murmure des vagues bleues qui caressaient la coque du formidable navire.

Soudain, dans l'éblouissement des lumières inondant le pont, une apparition radieuse stupéfia son regard et elle demeura palpitante, étonnée, les yeux rivés sur cette vision nouvelle.

C'était une femme merveilleusement belle qui passait sous la tente, effleurant de son pied de fée le plancher du vaisseau.

Cette femme ressemblait à une nuée, enveloppée qu'elle était d'un flot de tulle blanc semé de fleurs éclatantes. Sa tête superbe et ses épaules exquises s'en dégageaient : une tête nimbée de cheveux de jais : le teint était chaud ; les yeux avaient un éclat métallique sous les cils noirs ; la coupe du visage était parfaite ; la bouche petite et rouge avec des dents de perle ; les bras magnifiques, terminés par des mains merveilleuses, montraient la peau nacrée sous les jours du gant à longue manchette.

Et cette femme, tout en s'éventant avec une grâce idéale, s'appuyait nonchalante au bras d'un homme.

Cet homme portait le costume d'officier

de chasseur, et Marthe, en tressaillant, reconnut Pierre Valdier.

Ses prunelles, luisantes dans l'ombre du bastingage, se reportèrent sur la belle inconnue, et quelque chose comme un poids bien lourd lui tomba sur le cœur.

"Cette femme qui passe là, se dit-elle, c'est le malheur de ma vie!"

Et elle changea de place pour suivre du regard le couple gracieux.

Cette femme lui faisait peur.

Elle parlait avec abandon à son cavalier, et lui, empressé, ravi, ébloui, était comme suspendu à ses lèvres, comme pris sous le charme.

Pauvre Marthe! elle frissonna de tout son corps comme si le vent de la mer eût fraîchi subitement. Elle sentit s'écrouler dans son cœur son pauvre rêve qui avait eu tant de peine à s'échafauder en elle!

Ah! c'est que cette créature était effrayante de beauté, effrayante absolument.

A côté d'elle, Marthe, avec sa grâce timide et effacée, ressemblait à une humble fleurette des champs... vous savez, ces fleurettes si communes que le pied les écrase en marchant, sans qu'on y pense, et sans que leur parfum monte jusqu'à vous.

Et quel murmure flatteur s'élevait sous les pas de l'étrangère! Elle était si fort habituée à la louange, qu'elle recevait ces hommages dédaigneusement, presque indifférente, comme une chose déjà trop ancienne pour elle.

Elle pouvait avoir de vingt-huit à trente ans, et s'en allait ainsi, languissante et lassée, effeuillant les pétales de son bouquet.

Sur le vaisseau, la musique lente et pénétrante caressait l'oreille, secouait les nerfs, et semblait rendre plus capiteuse encore cette idéale soirée du bord.

Or, celle qui, sans contredit, était la reine de la fête, la reine en beauté et en

grâce, c'était la femme vêtue de tulle blanc, la femme aux cheveux de jais, Mme Frédérique Nerrex.

Que savait-on sur elle ?

Pas grand'chose, et beaucoup.

Demeurée veuve jeune, sans enfants, et maîtresse d'une fortune fort satisfaisante, au dire des uns, elle était restée sage et irréprochable, voyageant en compagnie d'une amie respectable, etc., etc.

Au dire des autres (et par malheur ceux-ci se trouvaient être les plus nombreux), Mme Nerrex avait amplement profité de ses années de jeunesse, de sa redoutable beauté, de ses attraits irrésistibles. Elle avait goûté de toutes les jouissances, bu à toutes les coupes enivrantes, et aujourd'hui qu'elle rencontrait Pierre Valdier, elle tressaillait à la vue de cet homme aussi beau qu'elle était belle, et qu'elle trouvait bien différent de ses adorateurs habituels; elle avait remarqué cet esprit à la fois solide et brillant, et avait rapidement ensorcelé le malheureux officier par son sourire de sirène.

Très troublé, Pierre la suivait, oubliant tout à fait la petite ombre pâle qui, appuyée au bastingage, le suivait des yeux avec un bizarre serrement de cœur.

La fête chantait toujours... Elle dura jusqu'au matin.

Quand Marthe quitta le navire, jonché alors de fleurs piétinées, de débris de gaze et de fragments d'étoffes déchirées, les étoiles luisaient encore au ciel, et la dernière valse accompagna de ses accords rêveurs le youyou qui ramenait à terre les invités.

Mais il sembla à Marthe qu'un grand crépe de deuil s'était soudain étendu sur toute la nature, et le clapotement des flots contre la coquille frêle qui la berçait sur l'onde lui parut un chant funèbre.

Hélas! Pierre Valdier ne lui dirait ja-

mais son secret.

IX

Vous savez ce que c'est qu'un lendemain de fête quand on s'éveille d'un trop court sommeil, vers dix heures, le cœur lourd, la tête malade, que le premier objet frappe votre vue est une robe de bal fripée déchirée, tombée là sur le parquet, au milieu des fleurs écrasées et des bijoux épars ?

C'est ainsi que s'éveilla Frédérique Nerrex, le jour qui suivit le bal à bord du Richelieu. Elle ne sonna pas sa femme de chambre et demeura à rêver, le coude dans l'oreiller, les yeux vagues.

De quoi se souvenait-elles ?

Eh bien, mon Dieu ! comme à toutes les fêtes, elle avait dansé, babillé, bu des sorbets, reçu des compliments. !

Et tenez il y avait cent à parier contre un que, dans cette même matinée elle recevrait une demi-douzaines de demande en mariage. Mais combien elle était lasse de ces affections banales qu'elle foulait de son pied mignon depuis quelques années !

Ce qu'elle voulait maintenant, c'était un franc et solide attachement, comme par exemple celui de ce jeune héros aux yeux gris, aux manières courtoises, à la beauté grave et froide..

Mais Pierre Valdier, au bout d'un tour de valse, lui avait montré une pâle enfant, simple et candide quoique d'une intelligence étonnante, dont la vie était aride, et il lui avait dit :

— Celle-là est celle que je désire pour ma femme.

— Bah ! fit Mme Nerrex ensoulevant sa magnifique chevelure de mauresque, puisqu'il ne lui a fait encore aucune déclaration, puisqu'ils ne sont engagés à rien, je puis marcher sur les brisées de cette petite qui avec sa figure de crème fouettée ne peut me faire craindre aucune rivalité. tE puis, je vais un peu m'informer de ce qu'

elle est.

Frédérique sourit avec confiance : n'était-elle pas assurée de la victoire ? n'avait-elle pas subjugué tous ceux qu'elle avait voulu subjuger ?

D'ailleurs sa conscience était peu chatouilleuse : qu'était-ce pour elle que d'enlever sa seule joie à une pauvre enfant ? elle qui, depuis des années, jouissait d'une fortune mal acquise, et sciemment laissait végéter dans la misère deux pauvres filles infirmes qui y avaient droit, mais ne savaient comment se faire rendre l'argent usurpé.

Bah ! qui en avait connaissance ? cette vilaine histoire s'était passée à Florence, c'était trop loin pour qu'un écho en arrivât aux oreilles de pierre.

Ce grand enfant ne prendrait pas de renseignements sur elle, et croirait en aveugle à tout ce qu'elle lui dirait.

Certes l'estime de cet homme loyal lui était bien précieuse, mais Frédérique s'arrangerait de façon à ce qu'il la lui gardât toujours.

La jeune veuve établit ses quartiers d'hiver à Gennes, elle reçut, et naturellement Pierre répondit à toutes ses invitations, pris, comme elle l'avait prédit elle-même, sous le charme de cette femme capricieuse et ravissante.

Comme elle était adroite, tout en donnant de très belles fêtes et en dépensant royalement ses revenus qui ne lui appartenaient pas elle épura sa société, ne fréquenta que les personnes les plus recommandables, se refit une réputation simplifiée ses toilettes trop excentriques et se montra à l'Eglise.

Non par hypocrisie peut-être, mais pour mériter de devenir la femme d'un honnête homme. Aussi, le pauvre Pierre se laissa-t-il prendre le mieux du monde dans ses filets.

En effet elle est parvenue en quelques jours à se renseigner sur le compte de cette petite sauvageonne aux cheveux roux,

au teint blanc, et elle a bien ri, oh ! tellement ri.

Est-ce qu'elle n'a pas appris que cette petite sauvageonne est... doctoresse... Doctoresse, donc, pas femme, ou presque pas ! C'est bien amusant de se la représenter en bonnet de docteur, tâtant le pouls des malades, de sa petite main molle et blanche... Comme ce doit être drôle !

Voilà ce qu'elle a dit à Pierre Valdier qui naïvement parce qu'il est honnête, lui a conté ses scrupules à l'égard de Mlle Sinauve.

“ Vous lui avez témoigné de la sympathie ? la belle affaire, c'était du bon cœur et au fond, cette sympathie n'était que de la pitié, oui, de la pitié, et vous ne vous en doutiez pas vous-même, mon pauvre ami.

Quel ridicule vous vous donneriez en épousant une telle fille ! n'entendez-vous pas déjà les quolibets qui courraient l'église à votre adresse, le jour du mariage ? Il prend pour femme une doctoresse ! ah ! ah ! c'est pour se faire soigner quand il sera malade, économie de médecin, etc., etc.. ”

“ Elle est bonne et intelligente ? et justement je ne le nie pas, c'est pourquoi elle aura vu dans vos attentions une marque d'amitié, non autre chose.

— C'est vrai, dit Valdier après avoir réfléchi, ce n'était que de la compassion, puis de l'amitié, et elle l'a bien compris.. Tant mieux.

Lorsque Frédérique Nerrex éprouvait un remords à l'égard de Marthe, elle se hâtait de conclure.

— Bah ! elle n'était pas faite pour lui. A ce charmant officier, il faut une femme brillante : me voilà. Au fond je le sauve du ridicule, un jour il m'en saura gré.

Comme elle se disait, lorsqu'une honte soudaine empourprait son front au souvenir des deux infirmes se mourant de misère à Florence : J'ai bien plus droit qu'elle à cette fortune ; ma beauté et mon

amour du luxe en ont besoin tandis que ces pauvres filles thésauriseraient sans se procurer tous les plaisirs que je me procure ”

Il est avec sa conscience tant d'accommodements ! et celle de Mme Nerrex était si large, si large !...

II

Elle allait dans le monde une dernière fois. Oui, une dernière fois, pour trois raisons.

D'abord Mme Pradrays retournait à Paris puis M. Sinave commençait à avoir ombre de ces sorties trop fréquentes de sa fille chez des gens qui ne prenaient pas la vie sérieusement, et enfin, elle n'avait plus le coeur à danser, à sourire, à s'habiller.

Cannes allait revêtir son aspect calme et silencieux de l'été, ses joyeux oiseaux de passage l'abandonnaient à mesure que son soleil devenait plus ardent.

M. Sinave permit à Marthe cette dernière distraction parce qu'il allait désormais l'astreindre à un labeur aride.

Marthe savait qu'elle rencontrerait Pierre Valdier dans cette réunion plus intime que brillante où l'aveugle même était convié, mais il lui sembla qu'elle se parait pour un enterrement, et qu'elle allait assister aux funérailles de son bonheur.

Elle avait raison, il agonissait son bonheur, il partait, jour par jour, miette par miette et comme à présent elle n'avait interrogé son coeur depuis que ce coeur souffrait elle ne pouvait plus répondre à l'aëul si celui-ci l'interrogeait.

“ Mon âme n'a point de secret je me sens heureuse de vivre, voilà tout. ”

Dans le salon de Mme Pradrays, elle rencontra Mme Nerrex, plus belle, plus radieuse que jamais, moëlleuse, souple comme une chatte, avec sa petite tête grecque dans les cheveux de laquelle étincelaient les diamants, ces diamants d'un prix fou qui étaient comme les larmes des deux

pauvres florentines dépouillées. 1

Elle était rentrée là le front haut, sans entendre le murmure flatteur soulevé par sa présence, en femme sûre de sa beauté, de son pouvoir, mais elle eut un léger tressaillement en jetant les yeux sur une forme frêle et silencieuse comme une ombre assise, non loin de la maîtresse de la maison.

Cette jeune fille, qui était Marthe Sinave était vêtue simplement et n'avait pas d'éclat mais pour plaire, une femme peut se passer de beauté, Marthe ne s'apercevait pas combien ses épaules qui semblaient taillées dans la neige, ressortaient admirablement sur le fond velouté de son siège, ni combien l'or roux de ses cheveux rutilait au reflet des bougies.

Elle se disait en regardant cette brune au visage ardent qui venait d'entrer.

“ Je donnerais des années de ma vie pour posséder la séduction de cette femme ”.

Et comme sa nature exquise ne pouvait croire au mal, elle ajoutait :

“ Et il fait bien de la choisir, car elle doit être bonne autant que belle ”.

Tandis qu'un musicien en renom entamait un brillant scherzo, Pierre Valdier, qui était un des premiers arrivés, entraîna Marthe dans l'embrasure d'une fenêtre ils demeurèrent ainsi tous deux penchés sur le balcon, regardant la campagne admirablement sereine.

Pierre était pâle : Marthe comprit qu'il allait lui dire quelque chose, et de ce quelque chose serait la chute absolue de sa joie à elle. C'était un homme loyal et fier qui voulait sortir d'une situation pénible et délicate pour elle et pour lui.

“ Mademoiselle Marthe, lui dit-il, avant de quitter Aix où nous avons passé ensemble de si beaux jours, je vous ai dit que, une fois ici, je vous confierais un secret.

— Oui, je me rappelle, répondit la généreuse fille qui prévint ainsi la confidence attendue, mais, vous n'avez pas besoin de

me le confier, car je l'ai deviné.

— Vous l'avez deviné ?

— Oui, Entre-nous, l n'y a pas de phrases à employer n'est-ce pas ? une franche amitié nous unit : vous vous êtes montré pour moi un frère et, à mon tour je me sens pour vous une sincère affection de soeur...

— De soeur ? répéta Valdier évidemment soulagé.

— Eh ! oui, aussi faites-vous bien de me prendre pour confidente. Or vous épousez Madame Nerrez ? moi je vous réponds votre choix est heureux.

— Ainsi'.. vous m'approuvez ?

— Et je vous prédis le bonheur. Vous êtes croyant et chrétien comme je suis croyante et chrétienne, n'est-ce pas, mon ami ? Soyez assuré que je prierai de toute mon âme pour... mon frère, ajouta-t-elle en tendant sa main fiévreuse au jeune officier.

Elle souriait la vaillante créature, mais son coeur saignait douloureusement.

— Ainsi Frédérique avait raison : Marthe n'avait pour moi que de l'amitié !... Pensa le jeune homme en reprenant sa place auprès de la belle veuve. Alors, tant mieux, me voilà débarrassé d'un grand souci "

Marthe demeura au balcon, elle était pâle comme la cire et presque changée en statue. Elle leva les yeux au ciel, ces yeux qui brûlaient dans la pâleur de son visage elle regarda les nuages errants et la mer sombre et l'isolement de l'immensité lui parut reflété dans son âme.

Jamais peut-être elle n'avait senti à un tel degré l'infinie désolation de sa vie... Hélas ! elle avait couvé un rêve ardent et dangereux puisqu'il ne devait pas éclore et ce rêve était mort-né dans son coeur.

En quelques jours, ce coeur avait vieilli de vingt ans et Marthe se disait que jamais nulle autre affection ne le rajeunirait.

Après tout c'était sans doute sa desti-

née, il lui fallait vivre avec cette souffrance intime à l'âme, sans personne autre pour l'aimer, que ce vieillard déjà débile qui d'un instant à l'autre pouvait lui manquer. Et elle ne devait confier sa peine à personne elle qui avait tant besoin de laisser tomber sa tête lassée sur une poitrine amie ! A ce vieillard qui la chérissait, il fallait cacher son chagrin, à son père, encore plus : comment M. Sinave eut-il compris cette douleur, lui, qui n'avait jamais pu croire à l'amour. ?

Il eut répondu de sa voix brève pour toute consolation :

“ On oublie, vous oublierez, ma fille ”

Et il aurait ajouté en haussant les épaules :

“ Oh ! les femmes ! les femmes ! quelle imagination dérégulée elles ont ! ”

Afin qu'on ne remarquât pas son accablement, Marthe accepta de faire quelques tours de valse, mais la danse ne mettait pas de couleur à sa joue et son cavalier, après l'avoir ramenée à sa place, fit cette réflexion à un ami :

“ Madame Nerrex, avec sa beauté ardente et tragique, c'est la rose pourpre, mais mademoiselle Sinave, c'est l'arum blanc.

— Mademoiselle Sinave ? Tu aimes ce masque de neige ?

— Ma foi ! elle a son cachet, c'est un cygne, et je suis sûr que chez elle l'âme est de même.

— Mon cher, qui t'empêche de l'épouser ?

L'autre allongea les lèvres d'une manière expressive.

— Ah ! tu sais... une doctoresse !...

Marthe était de celles qui savent sourire et rester debout malgré la souffrance, elle parut s'amuser pendant quelques heures, et le matin arriva, le matin ? l'aube plutôt, l'aube, cette heure, douce et mortelle à la fois, l'heure des agonissants, où meurent ceux qui souffrent...

Tandis qu'ils retourneraient en voiture à la villa, l'aveugle passa, par une habi-

tude qui lui était familière, sa main ridée sur la figure de la jeune fille, il y sentit des larmes.

“ Oh ! fit-il épouvanté, qu'à donc ma chère enfant ” Alors, elle eut l'immense besoin de conter son rêve écroulé, car souvent après une grande dépense d'énergie il y a cette détente morale où toute force tombe.

Elle raconta tout, de sa voix qui était comme une musique douloureuse, et, en l'écoutant, l'aveugle souffrait de la souffrance de son enfant chérie.

Et il se disait :

“ Elle s'était donnée à un coeur qui ne valait pas le sien . ”

— Est-ce que tu lui pardonnes ? demanda-t-il ensuite.

— Oh ! grand-père, répondit Marthe indignée, celui qui ne sait pardonner ne sait pas aimer vraiment.

— Nous aimons et nous nous donnons mon enfant, reprit le vieillard en levant ses yeux sans lumière vers le ciel où pâlis-saient les étoiles, c'est le signe que nous venons d'en haut. Un grand génie a dit cela et c'est vrai. Mais nous aimons quelquefois trop, or il n'a que Dieu qui puis se tre aimé avec excès . ”

Elle l'écoutait, domptée et lorsqu'elle eut reconduit l'aveugle à sa chambre pour qu'il y prit du repos, après avoir changé elle-même de vêtement ne pouvant dormir elle alla s'asseoir à sa place favorite d'où l'on voyait la mer.

Il y avait autour d'elle un silence plein d'enchantements, un charme pénétrant, et elle promenait ses yeux remplis de pensées tristes sur la beauté merveilleuse de cette terre qu'elle avait toujours aimée.

Les roses frissonnaient aux premiers souffles du matin, là-bas s'allongeaient les avenues bordées de palmiers et les champs des fleurs, peu à peu Marthe fut baignée des rayons du soleil levant. Alors elle secoua sa rêverie pénible et se dirigea vers le cimetière.

Ceux qui ont le coeur pur aiment les morts : Marthe éprouvait un bonheur bizarre à marcher à travers les tombes blanches, et, arrivée à celle de sa mère, elle y demeura longtemps agenouillée.

Quand elle rentra à la villa, son père l'attendait d'assez méchante humeur.

Eh ! bien, lui cria-t-il rudement, je pense que maintenant vous allez vous remettre au travail, voilà assez de fêtes, de temps perdu en frivolités et en fanfreluches.

— Oh ! père, père, murmura Marthe avec détresse, pourquoi avoir fait de moi, ce que vous en avez fait ? c'est mon malheur que vous prépariez.

Mais Sinave ne comprit pas cet anathème de sa fille, de même qu'il n'avait jamais compris la grandeur et la tristesse de cette vie toute de dévouement.

XI

Cependant le docteur qui avait de grands travaux à poursuivre et qui, pour cela, devait se trouver à la source même des facilités de la science, emmena sa fille à Paris pour y passer une saison, il ne la consulta pas là-dessus, et lui dit seulement la veille du départ :

“ Fais ta malle, nous partons demain. ”

L'aïeul, trop âgé maintenant pour voyager, demeura à Cannes en compagnie de Josille, mais il regrettait de ne pouvoir suivre sa petite-fille, lui qui était heureux pour tout le jour quand il avait entendu sa chère voix son pas léger, on senti le frôlement de sa robe, ou la caresse de sa main.

Sinave loua, rue des Saints-Pères, un petit appartement modeste où il remit Marthe au labour cruel et incessant qui occupait son esprit sans consoler son coeur.

Ce fut pendant ce court séjour à Paris, que M. Sinave reçut une communication

qui le fit tomber des nues et faillit lui causer une attaque d'apoplexie : un jeune docteur " un très jeune " disait dédaigneusement Sinave osait solliciter la main de sa fille.

Sinave eut envie de le souffleter et l'envoya à tous les diables.

" Permettez-moi, auparavant de consulter Mademoiselle Marthe, dit alors le jeune homme sans rien perdre de son sang-froid, elle est majeure et pourra décider elle-même de cette question "

Sinave eut encore une fois envie de souffleter ce collègue outrecuidant, mais ces choses-là n'étant pas pratiques entre gens du monde, il renvoya Maurice Hermon, préférant en référer lui-même à sa fille.

" Heureusement que son vieux fou de grand-père n'est pas là pour lui souffler l'idée du mariage, pensa l'égoïste."

Et Marthe grandit d'une demi-condéc dans l'estime de son père en répondant par un non formel à la demande du jeune médecin.

" C'est une fille de bon sens, pensa-t-il, je ne l'aurais pas crû."

C'est que Marthe n'était pas femme à éparpiller son cœur, et ce cœur qu'elle avait donné une fois, elle ne pouvait le reprendre ; il avait été brisé, martyrisé, foulé aux pieds, mais il palpait encore, et elle y avait enfermé ses souvenirs, chers comme un trésor, pour les caresser encore quelquefois.

" Crème fouettée, demandée en mariage ? se disait Sinave qui n'était pas revenu encore de sa stupéfaction, certes, je ne me serais jamais attendu à ça.

" Se permettre cela ! murmura-t-il épouvanté, elle, une doctoresse !... Où allons-nous, mon Dieu ?... "

Et de fait en prenant des années, ce visage de neige ou de marbre revêtait une certaine beauté, pur comme la rose blanche, il avait de la clarté, un rayonnement d'âme idéal qui ne faisait peut-être pas re-

tourner les passants de la rue, mais qui frappait ceux qui l'examinaient plus attentivement.

XII

Marthe et son père n'étaient pas installés depuis un mois à Paris, qu'une après-midi que M. Sinave était hors de chez lui on sonna violemment à la petite maison de la rue des Saints-Pères.

Inquiète malgré elle Marthe, se leva et écouta.

Une voix de femme qui la fit tressaillir demandait d'un ton suppliant :

— Vous dites que votre maître ne rentrera pas avant ce soir, mais il me le faut il me le faut absolument. Mon mari se meurt et l'on m'affirme que le docteur Sinave seul, pourrait le sauver.

— Bon, monsieur n'y est pas, encore une fois, répondit la servante, et y ne confie ses secrets à personne. Ah ! attendez.. il y a bien sa demoiselle qu'est aussi savante que lui. Si elle peut faire votre affaire.

Aussitôt Marthe apparut dans le vestibule où se tenait cette conversation, elle devint tout pâle en percevant.. Frédérique Nernex. Ce n'était plus la femme hautaine et élégante qu'on avait vue, coquette et courtoise, dans les salons de Cannes, ce n'était plus qu'une pauvre créature affolée d'angoisse, peut-être de remords.

" Qu'est-il arrivé ? demanda Marthe."

L'autre s'approcha d'elle en joignant les mains.

— Il est dans un état désespéré, dit-elle, si désespéré que les médecins l'ont abandonné. Le chirurgien a bien rempli son devoir, mais c'est après... il a éprouvé une commotion... et... la fièvre est survenue si forte, oh !... j'ai si peur !.. Monsieur Sinave n'est pas ici, mais vous, vous qu'on dit aussi capable que lui, vous qui possédez ses secrets, venez, je vous en prie ! "

Marthe n'eut pas besoin de demander de

qui parlait la jeune femme, elle comprenait.

Frédérique, plus humble encore, se rapprocha d'avantage, et tout bas :

— Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait murmura-t-elle.

Mlle Sinave la regarda étonnée, elle ignorait que Mme Nerrex lui eût nui jadis dans l'esprit de Pierre Valdier.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit-elle. Attendez-moi une seconde, je vous suis.

Elle passa dans sa chambre, endossa un manteau, mit un chapeau, prit ses gants, et griffonna sur le coin d'une carte :

“ On m'appelle auprès d'un malade. Cas pressant. Ne pas m'attendre pour dîner, peut-être passerai-je la nuit là-bas.”

“ Partir ainsi, seule, avec cette femme ! dans une maison inconnue, murmura-t-elle que dira mon père ? Bah ! il a fait de moi une doctoresse, il n'a pas le droit de s'irriter de ma conduite ”

Ce fut son premier, son unique acte d'in dépendance. Soudain elle pensa à l'aveugle laissé là-bas dans la petite maison de Cannes Eden, et cette pensée la confirma dans sa résolution.

“ Grand-père me dirait : “ Va, fais ton devoir ” ajouta-t-elle, j'écoute toujours grand-père il ne me conseille que le bien. Or, mon devoir est de soulager mon prochain, puisque Dieu m'en a donné les moyens ”

Et elle partit.

Le jeune ménage occupait un étage de l'hôtel de Nérès, rue d'Offémont, la voiture y eut bien vite transporté les deux femmes.

Marthe se disait en gravissant l'escalier orné de tapis épais qui amortissaient le bruit des pas :

— Est-ce lui qui m'a fait appeler ? . . . Mais non, je suis folle, il a oublié même l'existence de sa petite amie la doctoresse. Et maintenant, je vais le soigner comme s'il était un malade inconnu, comme je soi-

gnerais n'importe quel être qui m'est prochain, mon frère devant Dieu, je ne me souviendrai pas s'il est Pierre Valdier ou un autre ”

Tandis qu'elle déployait la petite pharmacie qu'elle emportait avec elle dans ses visites charitables, Frédérique, qui avait été retirer ses vêtements de sortie, reparut devant elle. Son visage était si pâle que Marthe craignit un instant d'arriver trop tard.

— Est-ce que c'est fini ? demanda-t-elle.

— Fini ? Oh ! Dieu merci, non ; mais il est toujours bien mal.

— Comment avez-vous su que nous étions à Paris ? Comment nous y avez-vous découverts et pourquoi êtes-vous venue nous chercher ?

— Un hasard, une conversation entendue en omnibus, il y a quelques jours, m'a appris votre présence à Paris, je vous ai vue un soir entrer dans la maison de la rue des Saints-Pères, j'ai reconnu votre visage blanc, si blanc presque idéal et comme il est question en ce moment à Paris des découvertes et du talent de Monsieur Sinave, je courais à lui, espérant qu'il tenterait quelque chose pour celui que ses collègues ont condamné.

— Mon père ne serait peut-être pas venu, dit Marthe, et moi je suis capable de bien peu à côté de lui.

— Oh ! sauvez-le, sauvez mon mari, je vous en conjure ! supplia la jeune femme. Si vous saviez quel remords me ronge ! . . . Tout ce mal lui est venu par ma faute.

Marthe dégagea ses mains qu'avait saisies Mme Valdier, mais sans colère, et elle pensa :

“ Elle n'a pas même su lui garder son bonheur. !

La doctoresse fut introduite dans la chambre du malade, une grande pièce assombrie à dessein, meublée avec un goût sévère, mais riche : des bronzes, des panoplies, des objets d'art, rien de futile. Sur un divan, jetée là par une fatigue écrasante

te, dormait le marquis de Nérès dont la tête blanche creusée aux joues, ridée par le souci, reposait sur les coussins.

Plus loin, auprès d'une petite table chargée de médicaments et de verres, une religieuse égrenait son rosaire.

Et sur tout cela flottait un grand silence, presque le silence de la mort.

Les deux femmes s'approchèrent du lit.

— Il dort ? demanda Marthe dont le cœur battait à lui rompre la poitrine.

Frédérique secoua la tête :

— Ce n'est pas du sommeil : c'est une sorte d'assoupissement ressemblant au coma.

Marthe éloigna sa compagne d'un geste si autoritaire que celle-ci obéit instinctivement.

Et la doctoresse demeura seule, penchée sur ce visage d'agonisant : un visage d'une pâleur de cire où vivaient seuls deux yeux gris agrandis par la maladie.

Eh quoi ! c'était là Pierre Valdier, cet homme si beau, si fort, allongé sur ce lit de douleur comme un corps déjà privé de vie, les cheveux noirs collés aux tempes par la sueur, les lèvres entr'ouvertes et violettes ?

Dans la gorge sèche se faisait entendre un sifflement rauque ressemblant à un râle.

Une larme tomba des yeux de la jeune fille sur la figure de Pierre Valdier, il ne la sentit pas et ne bougea point.

Marthe se releva découragée.

— " Je ne vois pas de remède. . ." dit-elle à Mme Valdier qui se rapprochait avec la Soeur.

— Eh ! quoi ! pas même vous ?

— Oui, pas même moi ! répéta Marthe douloureusement. Pour le moment, il ne souffre pas il est comme insensibilisé, demeurons ici, nous pouvons le veiller à nous trois.

Elle enleva son manteau et son chapeau et s'assit en face de Frédérique, la religieuse reprit sa prière et le vieillard som-

meillait toujours.

Pierre ne remuait pas.

Quelques instants se passèrent ainsi. . . Mme Valdier pleurait tout bas, Marthe pensait.

Soudain celle-ci se leva, le visage animé d'une émotion extraordinaire.

— " Je crois avoir trouvé un moyen. . . dit-elle presque haut. Je m'en souviens à présent : j'ai vu administrer par mon père à un malade, dans le même cas que Monsieur Valdier, une potion dont je connais la composition et le malade abandonné aussi de tous les médecins, est bien portant à l'heure qu'il est. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour essayer "

Frédérique bondit de son fauteuil et courut à Marthe dont elle baisa ardemment les mains :

— Faites-le, dit-elle, la voix étranglée par l'émotion, et vite, j'ai foi en vous.

Marthe alla chercher un flacon dans la pharmacie portative dont elle avait eu soin de se munir, et la pauvre fille, impassible en apparence, commença à préparer le remède sauveur.

Quand ce fut achevé et tandis qu'elle agitait dans le verre de cristal une liqueur verdâtre, une vision fugitive effleura son esprit : celle du passé, et alors elle s'arrêta, les traits contractés, ne pouvant se résoudre à prendre la cuiller que lui présentait la garde.

— " Marthe, lui cria Mme Valdier, l'appelant pour la première fois par son petit nom, je sens que vous le sauverez, j'en ai la ferme conviction ! "

Marthe regarda cette femme superbe qui lui avait pris tout son bonheur : ainsi elle servirait donc toujours à celui des autres elle se plierait à tous les désirs, à tous leurs caprices et elle, elle resterait la pauvre Crème fouettée et personne ne lèverait le doigt, ne ferait un pas pour lui donner une goutte de joie.

Soudain elle se retourna brusquement :

— " Allez-vous en, laissez-moi seule avec "

la soeur ” dit-elle presque avec brutalité.

Eh quoi ! cette voix brève et dure, était-ce la sienne ?

Frédérique obéit et quitta la chambre.. Marthe pensait à sa propre vie, si noire, si noire ! Elle serait donc éternellement malheureuse ? La religieuse devina ce qui se passait en elle. “ Pauvre martyre ! murmura-t-elle. Que Dieu vous console !.. Et elle l’embrassa.

Marthe fondit en larmes et lui tendant la fiole. “ Donnez-lui cela, dit-elle d’une voix brisée, qu’il la prenne en trois fois, à une demi-heure d’intervalle ”

— Il guérira, dit la soeur triomphante, car Dieu ne peut que bénir votre sacrifice ! ” Marthe ne répondit point, mais elle pensa “ Il fera bon mourir après cela ! ”

Morte, au moins elle ne verrait pas leur bonheur.

A présent, elle sont toutes les trois assises au chevet, attendant l’effet de la potion, dans une angoisse inexprimable.

Une crise décisive devait arriver au bout de quelques heures.

Il était jour et cette attente ressemblait cependant à la veillée d’un mort, on avait abaissé les lourds rideaux devant les fenêtres, et la lampe brûlait seule.

La pendule sonnait trois heures : les trois coups retentirent lugubres dans le silence, coupé seulement par la respiration plus bruyante du malade, par un pétilllement des bûches rouges dans le foyer ou par le bruit des gouttes d’eau tombant sur les dernières feuilles des arbres du jardin.

La pendule sonna quatre heures : Pierre s’agita faiblement sur ses oreillers ; la sueur s’arrêta de couler sur son front et ses prunelles devinrent moins dilatées.

On attendait toujours.

La pendule sonna sept heures : le marquis vint se joindre aux trois femmes. Le malade commença à gémir et à remuer davantage : la crise arrivait.

Elle fut terrible et dura longtemps.

Enfin Pierre retomba épuisé sur son lit et demeura plongé dans un profond sommeil qui n’était plus de la prostration, mais un repos calme et bienfaisant qui dura toute la nuit. Au matin Pierre ouvrit les yeux : la connaissance lui était revenue tout entière, il était sauvé, il allait parler.

De la main il écarta les rideaux du lit et regarda dans la chambre, il vit la religieuse d’abord dont le costume attira ses yeux : Je me sens mieux, ma soeur., dit-il.

Puis il aperçut le marquis de Nérès qui pleurait de joie.

Le mouvement que fit M. de Nérès pour répondre à cet appel, démasqua les deux femmes qui se tenaient debout derrière lui, frémissantes ; l’une, avec sa beauté éclatante, quoique voilée par l’angoisse des heures passées ; l’autre, avec sa grâce timide, sa figure pâle et amaigrié, sa réserve froide.

Il y eut un silence ; et Marthe devina que quelque chose avait eu lieu entre les deux époux, qui avait fait de l’une une coupable, de l’autre un juge redoutable.

Un frisson glissa sur les traits du malade, et il se retourna du côté du mur, comme pour échapper à cette vue qui lui faisait mal.

Marthe s’étonna ; mais elle ne devait pas savoir.

“ Sortez, Madame, votre présence peut lui nuire ”, murmura le marquis à l’oreille de Frédérique. Celui-ci courba la tête et se mit en devoir d’obéir.

Derrière elle était Marthe, qui n’avait pas eu un regard de celui qu’elle avait arraché à la mort.

Elle restait là, debout, semblable à une statue de neige, les yeux grands ouverts, fixes.

“ Pauvre enfant ! ” dit la religieuse, si bas que Marthe seul l’entendit.

Mme Valdier se retourna. Elle avait par instants une nature généreuse, malgré son égoïsme habituel; du geste, elle appela Marthe Sinave.

Elle voulait dire à Pierre:

“Voilà celle qui vous a sauvé.”

Marthe lui mit la main sur la bouche:

—Qu'il ne le sache jamais! souffla-t-elle à son oreille; je ne vous demande que cela.

Mme Valdier fut surprise, mais elle obéit.

Pierre, très affaibli, netourmenta point son esprit à se demander pourquoi Marthe Sinave était là; sa présence lui parut une chose naturelle.

Il lui tendit la main avec un geste familier qui dénote simplement l'amitié.

Marthe prit cette main en souriant.

Il ne vit pas l'amertume de ce sourire.

Le malade dut se reposer, et la religieuse et le marquis demeurèrent seuls dans sa chambre.

Les deux jeunes femmes passèrent dans le salon voisin. Frédérique se jeta au cou de Marthe, et suppliante, presque humble, car elle devait se faire pardonner son bonheur:

—Merci, dit-elle, vous me sauvez la vie à moi aussi, je n'oublierai jamais cela.

—Oh! si vous l'oublierez, dit Marthe sans lui rendre ses caresses; vous oublierez très vite, même. Dans quelque temps, on n'entendra plus parler de la Doctoresse.

—Pourquoi? demanda Frédérique inquiète; êtes-vous donc malade, vous qui guérissez les autres?

—Oui, je suis malade, très malade, répondit la jeune fille avec son énigmatique sourire, et je vais vous dire adieu, car je dois retourner auprès de mon père et de mon aïeul.

—Quoi! déjà?

—Oui, déjà. Je ne suis plus nécessaire ici, il est hors de danger (elle ne pouvait se résoudre à nommer Pierre), vous savez le soigner aussi bien que moi; encore quelques jours, et la convalescence marchera rapidement.

—Attendez au moins que Monsieur de Nérés vous remercie.

—C'est inutile.

—Et... “lui”, voulez-vous le revoir?

Marthe Sinave tressaillit:

—Non, dit-elle avec une froide douceur, plus jamais, jamais!

—Marthe, vous ne m'en voulez pas, dites?

Mlle Sinave ne répondit pas à cette question.

—Laissez-moi m'en aller, dit-elle, frémissante; je ne puis rester ici. La doctoresse a rempli sa mission, elle n'a plus rien à faire.

Et elle franchit le seuil de cet hôtel où elle savait ne plus revenir.

Quand elle se retrouva seule dans l'air gris et froid de la rue, elle sentit l'abandon et la tristesse l'envelopper comme un linceul, et une immense lassitude lui tomba sur le cœur.

“La vie me pèse encore plus maintenant, se dit-elle. Pourquoi donc? Je n'ai plus la force de souffrir”.

Les piétons regardaient, étonnés, passer la pâle promeneuse qui ne les voyait pas, elle, et qui sentait en elle un découragement si profond qu'elle se détourna devant l'église au lieu d'y entrer selon son habitude. D'ailleurs, le physique était atteint aussi chez elle; le travail gigantesque auquel l'astreignait son père, influait sur sa santé, et la fatigue de la nuit dernière achevait de l'affaiblir.

Outré du départ précipité de sa fille, qu'il prenait pour un acte par trop indé-

pendant, pour un défi jeté à son autorité paternelle, Sinave s'apprêtait à la recevoir avec les reproches les plus âpres, puis par une longue réclusion, à lui ôter toute idée de récidive.

Il la reçut brutalement et entama le chapitre des aménités préparées.

O surprise ! Marthe le visage pâle impassible, le regarda, aussi tranquille qu'il lui eût adressé des compliments.

M. Sinave s'arrêta net : ce n'était pas croyable ; on lui avait changé sa fille !

Quoi cette statue au sourire de sphinx, c'était l'enfant timide qu'il avait auprès de lui un jour auparavant ?

— Qu'êtes-vous allée faire là-bas ? demanda-t-il moins rudement.

Marthe passa la main sur son front :

— Je ne sais pas, murmura-t-elle, en vérité je ne sais plus, j'ai oublié.

— Est-ce qu'elle serait devenue folle ? pensa le docteur réellement inquiète.

Et, pour la première fois de sa vie, ce père égoïste se demanda avec quelque remords s'il n'avait pas brisé le cerveau de son enfant par un travail au-dessus de ses forces.

— Allez vous coucher, reprit-il radouci, vous paraissez malade ; je vais vous apporter un flacon de chloral.

Grâce à la potion calmante, Marthe dormit de ce sommeil lourd, sans rêves, qui fait tout oublier et dont on voudrait ne jamais s'éveiller.

Elle s'éveilla pourtant, la pauvre fille, mais pour retrouver son bonheur anéanti, sa vie brisée sans retour.

Son père, la voyant plus paisible, partit en courses. Il la croyait guérie.

Mais regarde-la donc, malheureux, regarde donc ta fille ! Tu ne vois donc pas que cette impassibilité morne est dangereuse cent fois plus que les larmes ?

Pleurer ? Marthe ne le pouvait pas : son père n'aimait point cela, il n'aimait

ni le rire ni les pleurs ; et l'aïeul n'était pas là.

Quand elle se vit seule, Marthe respira comme soulagée. Elle allait donc pouvoir mourir !!

Ne la blâmez pas trop. Son pauvre cerveau tourmenté avait reçu un ébranlement trop grand et quand elle se trouva face à face avec cette vie monotone, solitaire, affreusement morne, elle n'eut pas le courage de la recommencer.

Il y avait là, dans le cabinet de son père, de petits tubes homéopathiques contenant de violents poisons. Elle les connaissait tous : euphorbe, belladone, sthrychnine, arsenic, sublimé curare, acide prussique...

Quelques globules fondues dans l'eau suffiraient à l'endormir pour jamais, à la délivrer de sa vie si grise, si terne.

Mais voilà que, sous sa fenêtre, joue un de ces pauvres enfants du Midi dont le violon grinçant rend quelquefois, avec une expression poignante, les airs recueillis ça et là sur la route.

Celui-ci répète la valse lente que Marthe a composée l'an passé à Aix. Et tout à coup elle songe au vieil aveugle laissé là-bas dans la petite villa, au bord des eaux bleues. Et toutes ses mauvaises pensées s'enfuient comme un vol d'oiseaux noirs.

L'ingrate, toute l'heure elle disait :

“ Pourquoi vivre quand on n'est pas aimée. ”

C'était un blasphème, car là-bas justement veille un grand amour, celui qui a couvé toute sa jeunesse, toute sa vie.

Il lui sembla, dans ces accords grêles montant sous sa fenêtre, qu'une voix pieuse lui criait :

“ Ne sois donc point lâche, ne sois donc pas coupable, souviens-toi que ta mère t'a donné la tâche de guérir l'âme incroyante de ton père. Et si tu commettais cette faiblesse indigne de toi, tu serais à jamais séparée de celle que tu pleures : tu n'aurais jamais le repos après lequel tu soupirais.

res. Pauvre âme ! encore quelques pas ; supporte la vie, veille sur ton père et sou mets-toi à la grande loi du malheur ” 1

“ C’est peut-être vrai, murmura Marthe, et pourtant ce serait si bon de revoir ma mère, de voir Dieu, de quitter la terre ”

Quand son père fut de retour, Marthe vint à lui, presque souriante, les lèvres caressantes. De ce jour, elle se donna pour tâche de ramener à Dieu et à elle ce coeur endurci, desséché.

Et Sinave que la santé de sa fille, n’inquiétait plus, trouva bon de rentrer dans son égoïsme et de reprendre son front soucieux.

— Vous vous fatiguez trop, mon père, lui dit Marthe de sa douce voix timide.

— Et comment veux-tu que ce ne soit pas ? répondit-il brusquement. Mes malades m’assomment ici et ailleurs, comme s’ils ne pouvaient s’adresser à d’autres médecins ! Ainsi tout mon temps est pris je suis distrait dans mes recherches scientifiques, et comme nous allons quitter Paris, je n’aurai pas plus de loisirs là-bas.

Quitter Paris ? Marthe n’avait entendu que cela.

En effet quelques jours après elle retrouvait le cher aïeul et le couvrait de caresses, elle retrouvait la mer, son unique amie, ses montagnes arides, sa vieille bonne un peu gregnon mais affectueuse.

Seulement son père qui en prenant des années n’adouçissait pas son caractère, la consacra à un travail laborieux, trop laborieux toujours pour une femme et la seule distraction de cette pauvre créature qui n’avait jamais eu de jeunesse, consistait à composer de la musique pour les éditeurs qui continuaient à lui prendre quelques morceaux chaque année, toujours signés du nom de Guadia.

XIII

Le ménage Valdier était à jamais désuni.

Pierre avait guéri lentement, lentement sa belle constitution résistait à tout, mais lui aussi n’avait pas de bonheur.

C’était une triste et indissoluble séparation qui les bannissait l’un et l’autre du foyer conjugal ; un jour Pierre, au cercle militaire où il faisait quelquefois acte de présence, avait entendu à l’insu des causeurs, quelques propos médisants sur le compte de sa femme.

On parlait d’une mystérieuse histoire de fortune détournée à Florence où la jeune Mme Nerrex avait passé quelques années lors de son premier mariage.

Grande fut la stupéfaction des bavards en voyant se dresser tout à coup devant eux le mari de la femme ainsi malmenée.

Naturellement, Pierre exigea réparation d’honneur, et, quoique très habile en escrime comme au pistolet, il batailla avec tant de colère, que son adversaire le laissa grièvement blessé sur le carreau.

Le jeune officier guérit de la blessure du corps, mais non de celle de l’âme : les insinuations de ses amis du cercle avaient glissé de cruels doutes dans son esprit, et quoiqu’il se raisonnât de toute sa force, quoique pût lui dire son oncle de Nérès qui le voyait à peine encore en convalescence il partit pour Florence et alla aux informations.

A force de recherches patientes, il découvrit les deux pauvres infirmes dont l’une s’en allait de jour en jour minée par les privations de toutes sortes, et sans se nommer il étudiait ce qu’il appelait : le dossier de Mme Nerrex.

Ce fut un coup épouvantable pour lui lorsque la vérité aveuglante, terrifiante, parut à ses yeux.

Rétablir les deux victimes dans leurs droits, leur rendre la fortune si longtemps détenue, fut l’affaire d’un jour.

Mais quand la belle Frédérique qui croyait son mari à Marseille, et qui l’attendait fort paisiblement en lisant un roman dans son boudoir bouton d’or, vit ar-

river tout à coup son mari, et le vit sur-tout se dresser devant elle avec des yeux de fou en lui criant d'une voix étouffée : " Le saviez-vous ? " elle fut épouvantée. Elle devina qu'il avait tout appris, et se traînant à ses genoux, suppliante, elle sanglota : " Grâce ! pardonnez-moi, je suis coupable mais je vous aime ! ".

Il la repoussa d'un geste, l'enveloppa d'un regard d'écrasant mépris et sortit en brisant la porte. Une heure après, la fièvre qui ne l'avait pas quitté depuis sa récente blessure, le reprit de plus belle et le cloua sur son lit où il allait mourir, lorsque la doctoresse é'tait accourue à son secours.

" Quand il sera hors de danger, pensait Frédérique avec la confiance qu'elle gardait en la puissance de ses charmes, quand il sera guéri, il oubliera tout, et me pardonnera ".

Elle se trompait .

Pierre pardonna parce qu'il était chrétien, mais il n'oublia pas, il ne voulut pas revoir sa femme, et tandis qu'ils vivaient ainsi, chacun de son côté, séparés par un abîm plus immense que les eaux de l'Océan, il se rappelait avec amertume la pâle et triste abandonnée dont il avait méconnu le coeur délicat. -;

XIV

Décidément le guignon poursuivait M' Sinave : voilà qu'un docteur plus éminent que lui, en grande célébrité dans toutes les capitales, venait de réduire à néant ses savantes recherches, ses découvertes dont il se glorifiait tant, et maintenant Sinave gémissait sur l'instabilité des choses de ce monde, sur la versatilité du genre humain, et dégoûté de la science et de l'ambition il jetait un regard en arrière, et songeait avec effroi que dans une carrière de près de soixante ans il n'avait goûté aucune satisfaction du coeur.

Il compara sa vieillesse à celle de son

beau-père qui, quoique infirme, savait se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient, et il se dit avec une ombre de jalousie, que ce vieillard qu'il avait tant raillé avait beaucoup plus de droits que lui à la tendresse et aux soins de Marthe.

Et Marthe ?...

Sa vie s'écoulait, lente et triste entre ces deux hommes si dissemblables de goûts et d caractères.

Parmi les belles maximes que lui avait enseignées son aïeul elle avait toujours retenu celle-ci :

" Si l'existence te pèse, fais du bien aux autres elle te deviendra douce ".

Comme elle avait plus de vingt-six ans, et qu'elle était libre de dépenser le revenu que lui avait légué sa mère, elle disposait de cet argent surtout en faveur des pauvres.

Et qui était plus apte que la doctoresse à soulager les maux physiques des malheureux ? Ceux-ci, quelque maladie dont ils souffrissent, n'appelaient jamais le médecin, car la visite et les remèdes coûtent cher .

Mlle Sinave, au moins, les examinait, les soignait gratis, mais leur fournissait les médicaments et même les mille petites douceurs de la convalescence.

Avec les enfants surtout elle était éminemment bonne et patiente comme si la pauvre fille, ignorant les joies de la maternité, sentait le besoin de répandre son coeur trop plein sur ces petits êtres.

Mais elle était récompensée de sa bonté et si elle n'eut pas été chrétienne et ne se fut dit que sa charité s'adressait avant tout aux frères indigents du Christ, elle eut sans nuls doute, abandonné sa tâche aride.

Ces gens stupides et ignorants, ne comprenant la plupart du temps que le provengeal, se laissaient soigner et secourir sans témoigner aucune gratitude, prêts même souvent, à traiter de sorcière celle qu'on appelait la doctoresse. Mais Marthe ne

se rebutait pas, et maintes fois sa douceur sa persévérance et ses enseignements donnés d'une voix si douce, furent cause qu'un mécréant, une femme de mauvaise vie, consentirent à recevoir le prêtre et moururent repentants.

C'étaient là des uniques consolations de la pauvre fille, et, de temps en temps, joignant les mains avec une expression poignante, elle s'écriait :

“ Mon Dieu ! mais mon Dieu ! vivrai-je toujours ainsi, le cœur solitaire et l'âme triste ? ”

Certes, elle avait encore l'aïeul, mais l'aïeul se faisait vieux, très vieux, ses facultés, si nettes jadis, s'obscurcissaient de jour en jour, sa mémoire s'en allait : Marthe ne pouvait plus parler avec lui des chères choses passées, car il fallait parfois l'amuser comme un enfant.

Quand au docteur, il était plus difficile encore de guérir cette âme égoïste, jadis, aigrie maintenant.

Si Marthe essayait d'attendrir ses rancunes, d'apaiser ses colères causées par l'ambition déçue il lui répliquait amèrement :

“ Le monde est mal fait, ma fille, il est rempli d'un tas d'imbéciles qui prennent des vessies pour des lanternes, et nous n'y pouvons rien. ”

Cet homme qui ne pardonnait pas aux autres le mal qu'il leur avait fait, s'en prenait à sa fille, à son beau-père, à ses serviteurs, à tous enfin des ennuis qui lui survenaient et il se rendait de jour en jour plus insupportable.

Ses railleries mordantes tombaient à chaque instant sur la pauvre Marthe qu'il n'appelait plus que “ Crème fouettée ” parce qu'il la trouvait, comme elle l'avait toujours été d'ailleurs, douce et soumise à ses caprices de tyran.

Il était maintenant plus emporté, plus difficile à servir, c'est vrai, mais une amélioration intérieure, se produisait depuis quelque temps en lui, tandis qu'il obser-

vait “ Crème fouettée ” ce qu'il pouvait faire à loisir depuis qu'il ne consacrait plus toutes ses heures à la science.

Il l'observait et s'étonnait de la trouver d'abord plus intelligente qu'il ne croyait puis de voir son humeur toujours égale et souple.

“ Au fond, elle est triste et malheureuse, se disait Sinave, ça se voit, ça saute aux yeux, je l'ai forcée à suivre une vocation qui n'était par la sienne, elle en a peut-être souffert toute sa vie. Mais alors pourquoi, diable ! ne s'est-elle pas révoltée contre mon obstination ? Voilà plus de cinq ans qu'elle est majeure et elle ne m'a jamais résisté, c'est trop beau, ça, un garçon, à sa place, m'en eut fait voir de vertes et ne m'eût peut-être pas donné autant de satisfaction que cette enfant. Après tout je l'ai élevée autrement que ses pareilles, elle en sait, ma foi ! autant qu'un homme de quarante ans' et ... Où diable ! puise-t-elle le courage de se conduire ainsi ?... ”

En lui-même une voix lui criait :

“ Où donc ta femme, Jeanne la pauvre martyre, puisa-t-elle la patience angélique avec laquelle elle supportait tes obstacles, ton orgueil, tes manières autoritaires ? ”

Et Sinave courbait la tête murmurait, dompté malgré lui :

— En Dieu !..

Mais devant tous, il ne voulait pas en convenir, et comme pour se venger sur autrui, de sa découverte il se montrait plus dur et plus insociable.

Marthe ne produisait plus beaucoup de musique, elle jouait du piano pour elle-même ou pour l'aveugle quand ils étaient en tête à tête mais la nécessité ne l'y forçait pas, elle ne composait presque plus.

Ses oeuvres se vendaient toujours l'éditeur avait certainement fait une bonne affaire en mettant la main sur ce Guadia, mais d'autres auteurs perçaient aussi et le monde s'engouait de ces nouveaux ouvrages.

Cet homme avait fini par découvrir que Guadia n'était que le pseudonyme de la jeune fille qui lui apportait on lui envoyait ses manuscrits, soit qu'il les eût fait jouer à elle-même devant lui et qu'elle y eût mis l'expression de l'auteur même, soit qu'il eut fait faire séance tenante des corrections ou changements qui lui donnèrent la clé du mystère, il devina tout.

L'aveugle continuait à se croire l'auteur apprécié et recherché des dilettanti, et parfois avec naïveté, il disait à sa petite-fille :

“ Je composais pour m'amuser, pour l'amour de l'art, mais avec la foule de compositeurs qui encombrent les magasins de musique, je ne me serais jamais imaginé que “ je percerais ” ; je croyais mon genre trop sérieux .

Relativement au passé, sa vieillesse était assez douce ; sentir Marthe près de lui était toute sa joie ; or Marthe ne s'éloignait plus de lui.

Il vivait paisible bien soigné, entouré de confort, heureux de se chauffer au soleil et de respirer la brise marine.

Un jour dans le salon d'une Parisienne déjà âgée mais toujours aimée pour son esprit et ses manières affables, Mme Pradrys un homme d'une quarantaine d'années environ dont le chapeau était orné d'un demi-crêpe et dont le front était grave se pencha vers la maîtresse de la maison :

— Je connais la valse que joue cette jeune fille en ce moment, n'est-ce pas une valse de Guadia ?

— Je ne puis concevoir comment ce vieillard aveugle et débile que j'ai rencontré un été à l'hôtel Beau-Site à Aix ait pu créer des mélodies aussi fraîches d'un goût aussi jeune, aussi pur.

Mme Pradrys sourit avec finesse en agitant son éventail de dentelle.

— Aussi n'est-ce pas lui qui en est le véritable auteur, répondit-elle. Si je vous conte cela il faut que vous m'en gardiez le

secret car ce secret ne m'appartient pas et je commets peut-être une trahison en vous le confiant.

— Dites, Madame, demanda avidement l'homme au front chauve et aux yeux tristes.

— Eh ! bien, ce n'est pas elle qui me l'a avoué, mais j'avais des soupçons et je le lui ai fait dire sans qu'elle s'en aperçût, c'est mademoiselle Sinave,, sa petite-fille, qui composait en réalité les oeuvres de Guadia. Elle a très bien donné dans le piège que je lui tendais mais j'ai toujours respecté son magnifique mensonge .

— Et dans quel but ce mensonge ? pour quoi l'honneur revenait-il tout entier au vieillard sous le nom duquel elle voilait son incognito ?

— Ce vieillard ne s'en est jamais douté ; il se croit encore l'auteur qu'on aime et qu'on admire. Or, en fille d'Eve, j'ai désiré approfondir ce que m'avait fait entrevoir un jour la distraction de Marthe : j'ai interrogé l'éditeur et il a confirmé mes soupçons. Or, voici ce que j'ai conclu : le vieil aveugle compose lui aussi, mais une musique savante, ennuyeuse peut-être, le public n'en veut point, alors Marthe, élevée à son école, mais d'une nature plus poétique, plus féminine enfin, à fait, de son côté, des mélodies faciles et chantantes qui ont été accueillies avec enthousiasme. Elle s'est substituée à l'aveugle et passe aux éditeurs ses productions sous le nom de Guadia, laissant croire à l'aïeul que c'est sa musique à lui qui est achetée et payée.

— Pourquoi ?

— D'abord pour procurer au vieillard une petite satisfaction d'amour-propre et puis...

— Et puis ?.. ?

— Je suis vraiment d'une indiscrétion impardonnable, mais il faut que je vous dise tout. Eh bien, ce pauvre vieux, sans aucune fortune était maltraité et méprisé de son gendre... un fameux butor ce gendre ; vous le connaissez ?

— Je l'ai entrevu un jour.

— Or Marthe en sacrifiant sa propre gloire à son grand-père a relevé celui-ci aux yeux du docteur Sinave. Depuis ce temps, Sinave a laissé en paix le vieillard voyant qu'il n'était pas inutile et innintelligent comme il se croyait et Marthe est heureuse.

“Et j'ai méconnu ce coeur!... pensa l'hôte de Mme Pradrys.

Il quitta cette maison, le front baissé, l'âme triste jusqu'à la mort.

Cet homme avait une belle figure mâle et fière les cheveux coupés en brosse, la moustache effilée du militaire à le voir on disait : c'est un officier ” et on ne se trompait pas ; ou plutôt c'était un ancien officier, et le petit ruban rouge de la Légion d'honneur décorait sa boutonnière.

Lorsqu'il se fut éloigné une visiteuse s'adressant à Mme Pradrys lui demanda curieusement :

Il a très bon air, ce monsieur, qui donc est-il ? quelque colonel retraité probablement. Cependant il n'est pas assez âgé encore pour un grade aussi élevé.

— Vous ne vous trompez qu'à demi, il n'est pas colonel et a quitté le service militaire depuis plusieurs années déjà. Il se nomme Pierre Valdier.

— Pierre Valdier ? s'écrièrent quelques femmes en rapprochant leurs sièges. Comme il a changé !

— Changé, oui. Vieilli, moins.

— En effet il a gardé sa belle prestance. D'ailleurs ce front dégarni lui va bien.

— Et ces mèches grisonnantes dans les cheveux aussi.

— Il a toujours été si séduisant !

— Peut-être mais son aspect n'est pas gai.

— Eh ! ma chère, sa vie n'a pas été très agréable... depuis son mariage s'entend.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— D'abord sa femme l'a contraint à briser sa carrière. Or il l'aimait.

— Qui ? sa femme ou sa carrière ? de-

manda un rieur.

— Pas de plaisanteries, messieurs, nous parlons sérieusement. Pierre était adoré de ses chefs et de ses soldats et le métier lui plaisait à Paris il a eu je ne sais quelle histoire de duel où il a failli laisser sa vie.

— A propos de la belle Frédérique ?

— Parbleu elle aimait assez à faire parler d'elle.

— Ou bien il aura découvert quelque vilaine affaire dans le passé de celle-ci.

— Messieurs, paix aux morts, interrompit Mme Pradrys. La pauvre Frédérique n'est plus ; laissons-la en repos, ne soyons pas plus sévères que Dieu.

— Or, conclut le narrateur, tout cela finit par une rupture, ce pauvre Valdier méritait mieux que ça.

— Les avenir sont écrits là-haut ! soupira Mme Pradrys. Ce que Dieu fait est bien fait.

— Oui, malheureusement quelquefois... grommela un demi-incrédule qui gardait rancune à la belle Frédérique.

— Allons, mesdames, laissons ce sujet et parlez-moi de ce procès que nous discutons hier et dont s'est ému toute la ville ! L'infortuné a-t-il été acquitté ?

La conversation prit un autre tour et Valdier, l'ancien militaire, fut oublié.

XV

Elle venait tous les jours soigner Marie, la pauvre malade.

Marie était une enfant de quinze ans, qui s'en allait de la poitrine ; elle était l'aînée de quatre marmots gentils mais bruyants ; le père Ménard, ouvrier charpentier, gagnait péniblement leur pain à tous, et, s'il parvenait à joindre les deux bouts, il ne pouvait payer ni le médecin, ni les remèdes, ni les petites douceurs nécessaires aux malades.

Aussi Mlle Sinave était-elle regardée dans ce misérable intérieur comme l'ange de la consolation. Le père pouvait s'éloigner le matin, sûr que sa fillette aimée aurait son lit fait, serait levée par des mains adroites, assise dans le premier rayon de soleil; sûr aussi que les petits ne lui faient pas trop de tapage et qu'elle aurait quelque mets délicat à manger, quelque liqueur biefnaisante à boire.

"Moi qui me moquais autrefois de la "demoiselle médecine!" murmurait le brave charpentier qui eût bien voulu ravalier ses méchantes paroles passées, et qui se fût jeté au feu pour Mlle Sinave.

"Moi qui me moquais des "gensses" qui vont à l'église! disait-il encore. Voilà que ce mécréant de m'sieu Sinave, qui ne croit ni à Dieu ni à diable, ne m'a jamais offert un conseil pour ma pauvre Marie, ni donné un sou pour lui faire boire une tisane. Et voilà que sa demoiselle, qui prie comme un ange, qu'a les mains blanches et des beaux habits, vient faire mon ménage et retourner la paillassé des enfants. Aussi, je le jure, je passerai pas un jour de ma vie sans faire un bout de prière pour elle, ni un dimanche sans aller à la messe, tomberait-y des pavés du ciel".

Marthe éprouvait une grande douceur à s'occuper de la fillette mourante; c'était pour elle une amère jouissance et une consolation étrange que d'entretenir cette enfant à l'esprit fin et doux comme tous ceux qui meurent jeunes, de lui parler du ciel qu'elle allait voir, et de la terre qu'elle trouvait belle mais qu'elle quittait sans regrets; la pauvre petite avait mordu à l'âpre fruit de la misère, et il lui paraissait doux d'entrer dans le grand repos du Seigneur.

Un jour que le temps, soudain rafraî-

chi, n'avait pas permis de lever la malade, Marthe se tenait assise près de son lit, l'amusant par un récit gai, etn berçant sur ses genoux le plus petit des enfants, tandis que les deux autres jouaient au dehors, sans souci du vent qui leur fouettait la figure et les habits. Le bébé s'endormait donc, fatigué d'avoir couru; Marie était à demi couchée, haletante. Son corps amaigri, vrai corps de fantôme, se dessinait sous la couverture de laine grise; on entendait un sifflement dans ses poumons, comme l'air qui en sortirait d'un ballon dégonflé.

Près de sa tête brune aux tons jaunis, se dressait une autre tête fine sur un cou de cygne, avec une chevelure bouclée d'un blond ardent, avec un teint d'une délicatesse merveilleuse et une suave expression de bonté et de tristesse.

Au dehors, le mistral soufflait avec rage, heurtant à la porte et aux fenêtres mal jointes de la maison du charpentier.

Un homme, suivi d'un chien qui boitait et gémissait doucement, frappa au carreau de vitre relevé pour empêcher le froid de pénétrer jusque vers la malade.

Marthe se leva, éveillant le bébé rose qui se frotta les yeux, et elle alla ouvrir.

L'inconnu recula d'étonnement à la vue de cette femme mise avec simplicité, mais qui n'était pas du peuple.

—Marthe! Marthe! balbutia-t-il, ne sachant plus ce qu'il venait faire là.

Marthe, elle, le reconnut tout de suite, et, à l'émotion qui lui étreignait le coeur, elle reconnut qu'elle l'aimait encore.

"Pierre Valdier!" dit-elle au dedans d'elle-même, tandis que ses lèvres demeureraient closes par la surprise.

Elle était debout sur le seuil de la porte, son visage éclatant de blancheur en plein soleil, et Pierre remarqua combien

ces années écoulées, loin de lui enlever le charme de la jeunesse, avaient accompli la grâce qu'elle avait en elle à l'état latent ; ses beaux cheveux d'or chaud étaient les mêmes ; ses traits, moins vagues qu'à vingt ans, avaient revêtu une expression de calme et de dignité qui lui constituait une sorte de beauté ; non plus cette indifférence glaciale dont la timide enfant s'était enveloppée comme à dessein, mais une réserve noble qui s'alliait à une divine douceur. Le regard avait perdu ce je ne sais quoi de nonchalant, de rêveur qui l'avait fait surnommer : "Crème fouettée". On devinait que la jeune fille, maintenant femme, cruellement éprouvée par le sort, s'était fait violence pour se mettre à la vie, à cette vie qu'elle avait si peu de raisons d'aimer.

Un peu d'ombre bleuâtre estompée sous les paupières ; un peu plus de rose aux lèvres, le profil plus accentué, tout cela rendait à ce visage de madone l'expression plus "humaine" qui lui manquait jadis.

"Crème fouettée" n'était plus Crème fouettée, de plus, le sourire plus fréquent sur sa bouche, quoique cette bouche eût prononcé bien des paroles de désolation, était devenu si miséricordieux, si beau, que les pauvres du pays, et en particulier Marie la petite poitrinaire, pouvaient dire qu'à lui seul il éclairait leurs mesures.

Enfin Pierre Valdier secoua sa stupeur et se rappelant le but de son arrivée inopinée :

"Pardonnez-moi, dit-il, nous causerons tout à l'heure, mais j'ai blessé sans le vouloir ce pauvre animal en conduisant ma voiture, je voudrais un peu d'eau pour le panser".

Et tout en parlant, il montrait le chien boiteux qui ne criait plus et regardait Mlle Sinave avec ses bons yeux expressifs.

"Nous allons nous en occuper, répondit Marthe, mais veuillez entrer, Monsieur, il y a ici une pauvre malade pour laquelle l'air extérieur n'est pas bon".

Avant de suivre la doctoresse, Valdier appela du geste un groom qui, à quelque distance, gardait le cheval et la voiture.

"Rentrez à lamaison, lui dit-il, moi je reviendrai à pied".

Puis il franchit le seuil de la pauvre demeure, et, par un coup d'oeil jeté à la malade qui toussait à se déchirer la poitrine, il ne s'étonna plus d'y trouver Marthe, devinant qu'elle y accomplissait une oeuvre charitable ; il comprit alors d'où venait ce rayonnement angélique qui illuminait son visage.

Lorsqu'on eut pansé le chien blessé qui léchait la main compatissante de Marthe, les anciens amis se regardèrent face à face.

—Enfin ! dit l'officier en pressant dans les siens ces doigts frêles qui répondirent un peu à son étreinte, enfin, je vous retrouve ! Voilà si longtemps que je vous cherche !

—Vous me cherchiez ? Où cela ? Voilà un siècle que je n'ai quitté Cannes.

—On m'affirmait que vous vous étiez établie à Paris.

—Pour quelques mois, oui, il y a plusieurs années de cela, soupira Marthe en songeant au brisement de sa vie qui avait eu lieu lors de ce dernier séjour.

Pierre devina sa pensée et reprit :

—Nous ne pouvons causer en liberté ici ; pourrai-je me présenter chez vous ?

Marthe répondit avec un soupir :

—Mon père est devenu un peu difficile de caractère ; venez chez mon grand-père.

Pierre retint un sourire et pensa :

"Elle dit : "Mon père "est devenu" difficile de caractère, je crois que le pau-

vre homme l'a toujours été".

Puis il se mit à faire jouer les petits garçons qui rentraient, apportant dans leurs vêtements l'air froid du soir, et il leur donna à chacun une pièce d'or.

"Ça sera pour le père", dirent-ils.

Et, avec la naïve confiance de cet âge, ils racontèrent à ce beau monsieur qui avait l'air d'un soldat, combien ils étaient heureux depuis que la "demoiselle médecine" était apparue chez eux comme un bon ange sauveur. Ils ne manquaient plus de pain, ni de jouets, ni de vêtements, et la soeur Marie qui toussait tant, avait toujours des sirops et des poudres à prendre qui la calmaient et qui coûtaient très cher. Et puis, les deux chambres composant toute la maison étaient toujours propres, en ordre, comme du temps que Marie se portait bien.

Peu après, le père Ménard rentra, ses outils sur l'épaule, et, à la vue de la doctoresse, un bon sourire épanouit sa face de travailleur fatigué de la journée ; il s'approcha d'elle avec respect et lui adressa des remerciements touchants. puis, allant au lit de son enfant malade, il embrassa celle-ci avec tendresse, s'informa de la manière dont elle avait passé l'après-midi, et, revenant à Marthe :

"Ah! sans vous, sans vous, Mam'zelle! s'écria-t-il avec élan, que deviendrions-nous avec ma pauvre Marie, seule tout le jour et avec les petits livrés à eux-mêmes? Nous sommes si malheureux depuis que leur mère est morte!"

Marthe coupa court à ces louanges qui la gênaient, en lui faisant quelques recommandations relatives à la malade dont le mal empirait beaucoup.

Puis, tous prêtèrent l'oreille à la tempête qui sévissait au dehors et secouait violemment toute la maisonnette.

—Le mistral est méchant, aujourd'hui, dit Méard, vous ne pourrez pas lutter contre lui pour vous en retourner chez vous, Mam'zelle; vu que moi-même j'avais bien de la peine à lui tenir tête; si vous le permettez, je vas changer ma blouse et je vous accompagnerai...

—Inutile, mon ami, reposez-vous, dit alors Pierre Valdier en déposant à terre un des marmots qui avait voulu voir de près le petit ruban rouge de sa boutonnière; j'escorterai Mademoiselle Sinave, d'autant plus que je serai bien aise de saluer Monsieur Guadia que je n'ai pas vu depuis longtemps".

Il aida Marthe à s'envelopper de son manteau et lui ouvrit la porte, tandis qu'elle promettait sa visite pour le lendemain, à Marie et aux trois garçons.

Ils marchèrent d'abord en silence, songeant chacun à leurs ressouvenances heureuses ou tristes d'autrefois ; soudain Pierre jeta ces mots qui depuis un instant étaient sur ses lèvres :

"Oh! Marthe! Marthe! pourquoi ai-je passé à côté du bonheur sans le voir, sans le saisir!"

Elle ne répondit pas, craignant aussi qu'il ne s'expliquât.

Il reprit avec brusquerie :

"J'ai fait une folie qui a failli me coûter cher et gâter toute mon existence. Enfin, Dieu a arrangé toutes choses selon son bon vouloir et ce qu'il a fait est bien".

Elle ne comprenait qu'imparfaitement.

—Marthe, dit-il encore, j'ai été bien malheureux.

—Moi aussi, faillit répondre la pauvre fille.

Mais elle se borna à demander :

—Et maintenant?

—Maintenant, je vis triste et solitaire,

mais il vaut mieux que tout soit ainsi.

Et, comme elle le regardait, étonnée :

—Je suis veuf depuis bientôt deux ans, dit-il, et depuis plus longtemps je vivais comme tel.

Il ajouta après un court silence :

—Mais je l'ai revue avant sa mort et je lui ai pardonné. Voulez-vous lui pardonner de même ?

—Elle ne m'avait point fait de mal, répliqua doucement Marthe.

Pierre préféra la laisser dans son erreur : à quoi bon lui apprendre qu'à sa dernière heure Frédérique lui avait avoué que quelques années auparavant, ayant deviné l'affection de Marthe pour lui, Pierre, affection qui était plus que de l'amitié, elle les avait détournés l'un de l'autre afin de se réserver pour elle-même l'époux de son choix ?

Ils parlèrent d'autres choses, et non plus de ce passé si délicat à ressusciter.

Pierre sollicita la faveur de renouer les relations établies autrefois, ajoutant d'un accent ému :

—Vous m'avez sauvé la vie et je ne vous en ai jamais remerciée.

—Je n'avais fait que mon devoir, répondit Marthe ; je pouvais vous guérir, je l'ai tenté avec l'aide de Dieu.

—Et vous avez dû me trouver bien ingrat ?

—Je n'y ai pas pensé. D'ailleurs, j'avais prié moi-même ceux qui vous entouraient de vous taire mon intervention pendant votre maladie. Vous le savez, la doctoresse n'aime pas à faire parler d'elle.

Ils continuaient à avancer dans les chemins découverts par l'automne ; le mistral soufflait si fort qu'ils étaient obligés de se serrer l'un contre l'autre afin de résister aux rafales.

Marthe retrouvait là une heure délicieuse de sa vie. C'était bon de revoir l'ami perdu depuis si longtemps, et qu'elle croyait mort à jamais pour elle.

Pour lui, c'était exquis d'être en tête à tête avec cette créature parfaite, bonne comme les anges, qu'il connaissait mieux aujourd'hui que jadis.

M. Guadia eut quelque peine à se remémorer le brillant militaire devenu maintenant un homme presque mûr, sérieux, un peu mélancolique.

Quant à Sinave, il ne daigna pas prêter attention à cet "olibrius" qui n'était ni un docteur, ni un savant ; mais Marthe et Pierre passèrent un instant délicieux ensemble, et, en retournant chez lui le même soir, à travers le vent froid dont il ne sentait même pas les morsures, Pierre s'étonna de se trouver, pour la première fois depuis des années, le coeur aussi léger, aussi content de vivre.

"Encore un miracle, une guérison de cette chère petite doctoresse, murmura-t-il ; elle fait du bien à tout le monde et ne reçoit rien en échange. Quand donc en sera-t-elle récompensée ?"

XVI

L'automne et l'hiver ont passé, saison de plaisir pour les uns, de tristesse pour les autres ; ils ont jonché de leurs feuilles mortes la tombe de Marie la petite poitrinaire, éteinte une nuit entre les bras du père désolé, et pieusement préparé à l'heure terrible par sa chère bienfaitrice, Marthe Sinave.

Ce départ de l'enfant à laquelle elle s'était attachée, a douloureusement impressionné Marthe, sans la surprendre toutefois.

"On a raison de dire, murmurait-elle

en soupirant, que la mort est la seule pitié qu'ait la vie!"

Mais, peu à peu, cette impression s'effaçait; sans doute que la petite trépassée veillait de là-haut sur celle qui avait soigné à la fois son âme et son corps; Marthe se remit à sourire.

Pierre Valdier s'était fait une douce et chère habitude de venir chaque jour, soit l'après-midi, soit le soir, à la maison Sinave; on se réunissait dans le pavillon de M. Guadia, et l'aveugle qui avait maintenant beaucoup vieilli, s'endormait doucement pendant que "les enfants" causaient; car pour lui, Marthe et Pierre étaient restés: "les enfants".

Ils s'entendaient si bien ensemble! pour faire le bien d'abord; Marthe donnait ses soins et ses conseils; lui, son argent; puis ils pensaient si bien ensemble, tous les deux ayant les mêmes goûts, les mêmes idées!

Marthe était rajeunie et heureuse; elle se sentait un cœur ami pour appuyer son pauvre cœur déchiré par la vie; elle trouvait doux que des yeux attentifs la suivissent partout pour prévenir ses désirs ou pour s'inquiéter de ses moindres fatigues; il lui était bon de communiquer ses pensées à un esprit qui les comprenait et les partageait si bien.

Et puis?... Eh! bien, elle ne regardait pas plus loin, elle ne creusait pas l'avenir. déjà une fois l'avenir l'avait déçue, trompée!

"Et d'ailleurs, se disait-elle, je ne suis plus une jeune fille; j'aurai trente ans bientôt. Enfin, Pierre Valdier est un homme désabusé de tout: est-ce qu'il pourrait s'attacher à moi autrement que comme un frère... encore une fois?"

Elle était dans l'erreur cependant: elle avait beau approcher de la trentaine, elle

ignorait que cet âge est le complet épanouissement de la femme, et d'autant plus pour elle qui n'avait pour ainsi dire pas eu de jeunesse; elle la prenait maintenant cette jeunesse rétrospective, et le bonheur, joint à cette gravité douce que donne l'expérience de la vie, animait délicieusement cette blanche figure.

Elle était dans l'erreur aussi, quant à Pierre Valdier.

Lorsqu'il rentrait chez lui après les bonnes heures passées à la villa Sinave, il trouvait toujours plus froid son foyer, plus solitaire sa maison.

"Voudra-t-elle? voudra-t-elle de moi? se disait-il alors, en regardant au miroir son front dépouillé, sa moustache grisonnante et l'immanquable patte d'oie des quarante ans au coin des yeux".

Mais au fond de lui-même, quelque chose lui criait:

—Tu ne la connais donc pas? tu ne sais donc pas que, ce qu'elle aime en toi, c'est la beauté de l'âme, la noblesse des sentiments, la distinction des manières; elle te trouve séduisant tel que tu es, car c'est une créature intelligente autant que courageuse".

Aussi, un soir divinement doux et pur, que l'aveugle somnolait dehors dans son fauteuil de bambou et que Sinave travaillait dans son cabinet, Marthe, enveloppée d'un léger châle de soie, se promenait devant la maison au bras de son ami; ils se dirigeaient du côté de la grille, Pierre ayant pris congé de tous, et Marthe devait la refermer derrière lui afin d'en éviter la peine au vieux domestique.

Ils marchaient lentement, comme pour mieux savourer ces exquis minutes de tête à tête.

Soudain, Mlle Sinave leva les yeux, et

contemplant tour à tour le ciel étoilé et la mer assombrie par la nuit :

—Oh! ne put-elle s'empêcher de s'écrier, comme la vie est belle!

—Vous trouvez? dit Pierre avec quelque amertume, alors c'est qu'il ne vous manque rien?

—Peu de chose, du moins, répondit naïvement la doctoresse; les miens vivent paisibles et se portent bien, et moi j'ai reconquis un ami, un trésor comme dit l'Écriture. Que désirer de plus?

—Eh bien! moi, riposta Valdier avec une sorte de colère, je ne suis pas comme vous si facile à contenter.

—Hélas! murmura Marthe, croyant qu'il faisait allusion à son veuvage prématuré, vous avez perdu votre compagne; mais moi aussi j'ai éprouvé une perte cruelle: ma mère...

—Non, interrompit-il avec violence, je n'ai pas perdu ce qui m'était cher: que Dieu me pardonne si j'accuse la morte, mais elle m'a fait souffrir et je ne l'ai jamais réellement aimée.

Il reprit avec plus de douceur:

—Je n'ai jamais eu qu'un nom de femme gravé dans le coeur, Marthe, et c'est le vôtre.

Elle ne répondit pas, prise d'un tremblement subit.

—Je me suis trompé quand j'ai cru aimer "l'autre", continua-t-il; son visage seul me plaisait et quand j'ai connu son âme je n'ai plus trouvé rien de beau en elle. Mais ne parlons plus du passé, n'est-ce pas? Je vous ai revue, Marthe, et revue sous la forme d'un ange miséricordieux, digne d'être adoré à genoux. Mes yeux s'étaient ouverts déjà longtemps auparavant. Vous êtes une de ces fleurs cachées qu'on n'aperçoit pas tout de suite et que l'on cueille avec distraction; puis,

à la longue, on s'aperçoit du parfum exquis qu'exhale leur corolle et du charme qui s'en dégage. Je vous retrouve, ayant traversé plus de huit années pour repaître charmante, plus charmante que jamais. Mais hélas! vous ne voudrez plus de moi!

—Pourquoi? dit-elle doucement.

—Parce que je suis presque vieux; mes cheveux se sont éclaircis sur ma tête, mes membres ont perdu la grâce de la jeunesse, mon caractère sa gaieté, et j'ai honte de vous demander, à vous qui avez conservé toute la fraîcheur des vingt ans: "Voulez-vous être ma femme?"

Une joie délicieuse envahit l'âme de Marthe et cette heure bénie la paya de toutes ses douleurs passées.

Elle répondit après une pause, tandis qu'il attendait avec anxiété qu'elle parlât:

—Mon ami, suis-je donc si jeune et si belle, moi aussi, pour que vous disiez cela? Vous avez quarante ans au moins; j'en aurai bientôt trente, et, si je suis devenue plus femme, plus posée, je n'en ai pas moins perdu la fleur de la jeunesse, si toutefois, ajouta-t-elle avec un riste sourire, si toutefois la pauvre "Crème fouettée" l'a jamais eue! Ensuite, permettez-moi de vous faire observer que vous m'honorez peu en me croyant assez futile pour attacher quelque importance à la couleur de vos cheveux ou aux légers changements survenus dans votre extérieur.

—Ainsi, vous consentez?...

Il était fou de joie.

Elle reprit avec une nuance de mélancolie:

—Nous avons souffert tous les deux; nous avons bu à l'amère coupe de la vie, nous n'en avons donné que plus de force et de profondeur à notre tendresse mu-

tuelle; et, appuyés l'un sur l'autre pour finir notre route, nous en trouverons moins dures les aspérités.

Pierre Valdier mit un genou en terre et baisa la main qu'on lui accordait et qui avait tant travaillé au bonheur d'autrui, sans jamais en garder pour soi.

Ils retournèrent sur leurs pas, et, revenant à M. Guadia qui sommeillait toujours sur son fauteuil, abrité sous un grand châle, ils l'éveillèrent doucement.

—Grand-père, lui dit Marthe en mettant un baiser sur ses cheveux blancs, grand-père, bénissez-nous; Pierre et moi nous serons unis, nous nous aimons.

Le vieillard eut un cri de joie, et serra ses deux enfants dans ses bras en murmurant une bénédiction.

Comme il rentrait chez lui ce soir-là, jamais la nature n'avait paru plus resplendissante à Pierre Valdier, et lui qui savait prier aussi, il remercia Dieu dans son cœur. Marthe, elle, en récitant ses oraisons de chaque jour, adressa ses actions de grâce à Dieu et à sa mère.

Le lendemain, dans l'après-midi, Pierre courut en grande tenue et le front rayonnant, faire sa demande à M. Sinave.

Est-il besoin de dire qu'il fut on ne peut plus mal reçu: le docteur s'emporta, tempêta, faillit maudire sa fille et tous les hurluberlus qui sollicitaient sa main.

Il était dans une mauvaise phase, nerveux, mécontent de tout, et enfin son égoïsme terrible lui faisait envisager très désagréablement l'idée de se séparer de sa fille; non qu'il se fût attaché davantage à elle, mais au moment de la voir s'éloigner de lui, il s'apercevait tout à coup de ses soins, de ses attentions, et il se disait que s'en passer serait fort incommode.

Il refusa.

Marthe était, certes, d'âge à se rebel-

ler, à faire les sommations souvent d'usage en ces cas-là; elle ne voulut point user de ces moyens: n'avait-elle pas l'âme de son père à sauver? sa mère, en mourant, ne le lui avait-elle pas confié, et, devait-elle abandonner lâchement sa tâche parce que le bonheur l'appelait ailleurs?

—Ah! vous êtes trop parfaite! s'écria Pierre Valdier à qui elle confiait ses scrupules. Faut-il donc vous laisser écraser toute la vie sous le joug d'un père barbare, parce que ce père...

—Ne connaît pas Dieu? oui, mon ami, et vous-même qui êtes si noblement chrétien, vous serez le premier à me conseiller le sacrifice.

Elle reprit sa pauvre vie monotone, éclairée de loin en loin par une visite de son ami désespéré.

—Si Dieu a écrit là-haut notre union, lui disait-elle encore, elle aura lieu soyez-en sûr... sinon, que sa volonté soit faite".

Et, toujours douce et résignée elle s'était mise avec le même dévouement qu'autrefois à secourir les malheureux; mais ceux-ci remarquaient que son sourire était aussi navré, et que tout son corps portait la marque d'un accablement chaque jour plus grand.

Une après-midi, son père qui l'avait chargée de recopier des notes très diffuses sur un travail médical, la trouva si pâle et si échangée qu'il s'en effraya enfin.

—Allez un peu prendre l'air, lui dit-il, on croirait que vous allez défaillir".

Elle voulut obéir, mais retomba sans forces sur son siège.

—Je vais vous chercher un cordial qui vous remettra", grommela Sinave en entrant dans son laboratoire.

Et, chemin faisant, le remords pénétra dans son âme et il se dit que sa dernière

dureté envers sa fille pouvait bien être la cause de son dépérissement soudain.

Les savants sont souvent distraits: cette fois-ci, le docteur Sinave l'était tout à fait; il saisit un peu au hasard un des flacons qui garnissaient une étagère et contenant tous une liqueur blanche; il en versa une certaine quantité dans un demi-verre d'eau qu'il fit boire à la malade.

Marthe en avala environ la moitié, trop faible pour en sentir le goût; puis elle repoussa le verre et la main qui le tenait et s'écria:

—Ah! mon père! mon père! que m'avez-vous donné là? Il me semble que le feu brûle ma poitrine.

Le malheureux laissa tomber le cristal qui se brisa sur le sol et courut au flacon demeuré débouché sur la table.

“Ah! misérable! misérable que je suis, cria-t-il! J'ai tué ma fille”.

Il avait versé, au lieu du cordial nécessaire par la faiblesse de Marthe, un épouvantable poison qui devait infailliblement la tuer quelque petite dose qu'elle en eût pris.

Alors, cet homme que le sang-froid n'abandonnait jamais d'ordinaire, se mit à parcourir la maison comme un fou, s'arrachant les cheveux et criant, désespéré:

“Il y a un Dieu, il y a un Dieu puisqu'il me punit et que j'ai tué ma fille!”

Le personnel de la villa accourut; le vieux Guadia d'abord, que personne ne songeait à conduire, et qui tâtonnait le long des murs, blanc comme un linge, les cheveux droits sur son front mouillé, puis la pauvre Josille qui se traînait péniblement sur sa béquille et sa jambe enflée, la cuisinière, le domestique cumulant les autres fonctions, tous enfin; et tous pleurèrent devant le sourire idéalement beau de celle qui allait mourir.

Marthe souffrait beaucoup; ses membres se glaçaient, une sueur froide inondait son corps qui tremblait, et ses yeux s'agrandissaient; cernés de noir.

“Marthe! Marthe!” cria de nouveau le père affolé, revenant à son enfant.

—Ne me plaignez pas, mon père, dit-elle de sa pauvre voix faible, sans souffle, il y a longtemps que je ne désirais plus vivre.

—Toi, contente de t'en aller? A ton âge, on aime la vie!

—Me l'avez-vous donc faite si douce?

Elle ne put retenir cette plainte, mais ce fut le seul, l'unique reproche qui sortit de ses lèvres mourantes.

Sinave s'abattit sur le sol, pleurant pour la première fois de sa vie. Il comprenait, pour la première fois aussi peut-être, quel martyre il avait imposé à son enfant, et encore il ne savait pas tout.

Soudain un frisson plus violent secoua la malade: une voix, une voix chère, horriblement angoissée, criait à son tour:

—Marthe! Marthe!

C'était Pierre Valdier, qui, venu, tranquillement à la villa Sinave, apprenait en deux mots l'affreuse nouvelle.

Alors, terrible comme un juge et beau comme l'ange de justice, relevant de terre la face blême de Sinave:

—Docteur Sinave, écoutez, dit-il. Ce n'est pas un crime que vous venez de commettre, car ce crime-là est involontaire, mais Dieu vous punit ainsi de votre égoïsme, de votre dureté, de votre brutalité de chaque jour envers votre enfant. Savez-vous que d'une nature exquisite, parfaite, pure, vous pouviez faire une créature mauvaise, méchante, perdue? Elle a traversé le feu sans s'y brûler, la pauvre ange, mais vous ne vous êtes jamais demandé ce que son cœur a dû saigner.

“Enfant, elle n’a eu aucune des joies de cet âge heureux ; jeune fille, elle a été écrasée sous votre joug brutal, égoïste, qui en a fait une machine à science, un homme plutôt qu’une créature charmante faite pour jouir. Femme enfin, elle s’est vu enlever le moindre bonheur, éteindre le moindre sourire ; et vous ne connaissez pas comme nous, ou bien vous n’avez pas voulu voir l’admirable dévouement de toute cette vie ; elle a repoussé la gloire, la gloire d’artiste pour la donner à un autre ; cela on vous l’expliquera plus tard ; vous ne vous en êtes jamais douté, car Dieu lui avait tout donné et elle était artiste autant que savante ; elle songeait aux autres qui ne pensaient qu’à eux-mêmes, vous en première ligne, Monsieur Sinave ; et puis, demandez aux pauvres du pays, demandez-leur qui va les consoler dans leurs tristesses, les guérir de leurs maux ?

—Marthe, Marthe, pardonnemoi, râlait Sinave en se traînant sur les genoux.

—De tout mon cœur, comme ma mère vous a pardonné et j’offre ma mort pour la vie de votre âme, mon père, pour que vous ne croyiez plus, en matérialiste implacable, que l’être humain n’est qu’un assemblage de chair et d’os ; pour que vous ne niiez plus l’immortalité, ni la divinité, pour que vous sachiez qu’ici-bas il y a des choses plus belles et plus utiles que la science profane, que la gloire et la renommée.

Sa main froide se posa comme pour bénir, sur la tête inclinée de Sinave.

Tout à coup celui-ci se redressa sur ses genoux vacillants, et son visage ordinairement ironique revêtit une expression solennelle et grave :

“Mon Dieu, dit-il à voix très haute, je jure de croire en vous, de vous servir et d’expier jusqu’à la fin de ma vie tout le

mal que j’ai commis, si vous me laissez mon enfant”.

A ce moment, une main lourde comme la pierre se posa sur son épaule, tandis qu’une voix étranglée murmurait à son oreille :

—Mais malheureux, vous un médecin, vous ne connaissez donc pas un contre-poison pour tenter de la sauver ?

Sinave se frappa le front : dans le paroxysme de sa terreur en se voyant le meurtrier de Marthe, son cerveau obscurci ne se rappelait plus rien... Mais à présent, à présent oui, il se souvenait ; un antidote souverain ? certes oui, il y en avait, Dieu merci ! Mais était-il encore temps ?..

Une expression mystérieuse et sereine descendait déjà sur le visage de la doctoresse. Était-ce la mort qui venait ? Cette tête si blanche, si idéalement pâle que le père railleur avait affublé d’un sobriquet grotesque, allait-elle retomber immobilisée pour toujours sur l’oreiller qui la soutenait ? Le sourire s’incrustait sur sa lèvre, elle levait son regard souriant vers la voûte d’azur qu’iradiait la nuit.

Le contre-poison semblait inefficace.

“Mon Dieu ! répéta le docteur le front contre le sol, ma vie pour celle de mon enfant. Sauvez-la et frappez-moi, je vous adorerai toujours.

“Mon Dieu, gémissait de son côté le pauvre aveugle dont les mains tâtonnantes cherchaient celles de Marthe ; mon Dieu on ne fait pas de ces choses-là. Il faut laisser les jeunes à la terre et me prendre à la place, moi, un vieil infirme inutile”.

Quant à Valdier, il faisait mal à voir, couvant des yeux avec un désespoir infini sa chère Marthe qui s’en allait.

XVII

A travers la grille de la villa on apercevait un si joli tableau, que les passants s'arrêtaient souvent pour le considérer : d'abord une multitude de fleurs, de ces fleurs qui poussent à pleins champs sous le ciel de Midi; puis un jeu de croquet planté sur la pelouse, et un homme aux cheveux gris, vieux et un peu cassé, qui se courbait très bas pour montrer à un petit garçon de trois ou quatre ans comment on doit pousser la boule avec le maillet.

Le bébé regarde, son petit doigt dans sa bouche, puis, gravement :

—Eh! ben, c'est pas ça du tout, bon papa : tu fais très mal ; on fait comme ça”.

Et, d'un coup vigoureux pour un petit homme de son âge, il pousse la boule sur le pied de bon papa qui ne crie pas, et qui se contente de frotter son orteil endolori en murmurant avec admiration :

—Celui-là ira loin, il a une énergie ! nous en ferons un médecin !”

Et le futur docteur qui, pour le moment, ne songe guère à sa vocation, continue à rouler son maillet et sa boule, d'arceau en arceau.

Un peu plus loin, dans un groupe composé de plusieurs personnes et de deux autres enfants, un homme au visage joyeux et ouvert, dit, en tirant une longue bouffée de son cigare :

—Ah! monsieur Guadia! si vous aviez l'usage de vos yeux, c'est vous qui seriez étonné de voir votre gendre se laisser mener par le bout du nez par ce bambin de trois ans!

—Je ne vois pas, mais j'entends, répond l'aveugle avec un bon sourire, et tous les jours je bénis Dieu qui a changé le coeur de Sigisbert.

—Miracle dû à sa fille, je crois, dit à mi-voix Maurice Hermont en jetant à la dérobée un coup d'oeil à Mme Valdier qui, heureuse, épanouie, berce sur ses genoux son dernier enfant.

Maurice Hermont, marié depuis quelques années à une bonne petite femme aimante et gaie, passe une partie de l'hiver à Cannes, et ses amis, les Valdier, les retiennent parfois jusqu'en juin.

—Ce petit Sigisbert, est-il brun, fort et beau! continue Maurice en désignant l'enfant au maillet; il ressemblera à son père; mais pour celle-ci, ajoute-t-il en désignant une blanche fillette de deux ans qui remue le sable à pleine pelle avec le premier-né des Hermont, quant à celle-ci elle est ravissante, mais un peu frêle avec sa petite frimousse de crème fouettée.

—Qui parle ainsi? demanda Sinave en s'approchant, tenant son petit-fils par la main; oh! ne prononcez pas ce mot! Qu'elle ressemble à sa mère au physique et au moral, c'est tout ce que je désire.

Pierre Valdier, debout derrière le siège de sa femme, écoute tour à tour les causeurs; il ne parle pas, mais il remercie Dieu dans son âme.

Et maintenant c'est toute une famille de pauvres gens qui s'avance dans l'avenue et vient consulter “M'sieu le docteur”; dans la pratique charitable de la médecine ce n'est plus à la Doctoresse que l'on s'adresse, mais à Sinave lui-même qui s'est fait le médecin et le bienfaiteur des malheureux.

Dieu lui a rendu sa fille, il tient sa promesse.

FIN.

LA MANIERE DE S'Y PRENDRE



—Jamais j'croirai!... Vous avez toujours le dernier mot avec votre femme?

—Tout ce qu'il y a de plus vrai! Je lui réponds toujours: "Oui ma chérie", ou bien: "Tu as raison, ma chérie".



Pour s'Instruire en s'Amusant

Petites Recreations Scientifiques.-- La Lunette Magique.

Quand une boule de billard, poussée d'une façon normale, vient frapper la bande, elle rebrousse chemin dans une direction nouvelle; les deux lignes suivies par cette boule, avant et après son choc contre la bande, forment avec celle-ci, deux angles égaux.

Il en est de même pour le rayon lumineux qui vient frapper une surface polie, comme celle d'un miroir; il rebondit en quelque sorte; on dit alors qu'il est "réfléchi" et l'"angle de réflexion", celui formé par la route de départ, "est égal à l'angle d'incidence", ou angle formé par la route d'arrivée.

Les écoliers, qui, parfois, ont tant de peine à comprendre cet énoncé, savent cependant fort bien l'appliquer pour faire une niche à leurs camarades en leur envoyant dans les yeux un rayon de soleil qu'ils font "réfléchir" sur un petit miroir, dont ils varient l'inclinaison suivant les circonstances. ils pourraient constater alors que le rayon de soleil qui vient frapper le miroir, rayon incident et celui qui crève les yeux du camarade, le même rayon "réfléchi", forment avec la surface

du miroir deux angles égaux.

Ceci soit dit pour les plus jeunes de nos lecteurs afin qu'ils puissent suivre avec intérêt les récréations variées que nous devons aux lois de la "réflexion" de la lumière; et puisqu'ils savent maintenant que l'on peut à volonté changer la direction des rayons lumineux partis d'un point quelconque en disposant convenablement des miroirs, la "lunette magique" que nous leur présentons n'aura point de mystères pour eux, surtout quand ils en auront construit eux-mêmes une semblable.

Sur un chandelier quelconque servant de pied, est placé une sorte de tube carré en carton, recourbé à angles droits en forme d'U et qui paraît n'avoir d'autre fonction que de servir de support à la lunette cylindrique également en carton. Celle-ci est divisée en deux morceaux que sépare, entre les deux branches de support, un vide de trois ou quatre centimètres; ce vide peut disparaître au moyen de deux tubes en carton, de diamètre un peu plus fort que les précédents, sur lesquels ils glissent, et qui peuvent à volonté être

bien qu'auparavant à travers la lunette.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire rapprochés l'un de l'autre de manière à ce que la lunette n'offre pas de solution de continuité; voyez la figure 2.

C'est en cet état que l'on présente l'appareil à une personne, en la priant de regarder un objet à travers la lunette; puis on écarte l'un de l'autre les deux tubes mobiles entre lesquels on place, en guise d'écran, soit la main, soit un livre; malgré cet obstacle, l'objet est vu tout aussi

même direction, de chaque côté des montants du tube coudé qu'ils semblent traverser.

Ce premier tube, avant d'être enlevé du cylindre de bois sur lequel on l'a moulé, aura servi lui-même de moule pour obtenir les deux bouts de tube de diamètre un peu plus fort qui doivent glisser sur lui; un bouchon de liège, maintenu avec de la colle forte sous le tube coudé, permettra de fixer à volonté l'appareil sur le chandelier qui lui servira de pied.



la construction de l'appareil; elle est des plus simples.

Les surfaces composant le tube recourbé seront tracées d'abord à l'aide de l'équerre, afin d'obtenir des angles rigoureusement droits.

Pour former les tubes de la lunette on se servira d'un cylindre de bois sur lequel on enroulera plusieurs couches de fort papier enduit de colle forte; le tube de petit diamètre ainsi obtenu sera divisé en quatre parties qui seront collées, suivant une

Si l'on voulait obtenir plus de clarté et un effet plus saisissant, on placerait deux lentilles aux extrémités de la lunette: l'une biconcave, comme les verres de lunettes à l'usage des myopes du côté de l'oeil, l'autre plus grande et biconvexe, un verre de loupe simple, du côté de l'objet.

Ces deux verres devront être écartés l'un de l'autre à la distance voulue pour que la vision soit distincte; c'est cet écartement qui règlera la longueur de la lunette.



Oiseaux Mécaniques et Dragons Volants

Par F. de Verneuil.

LA conquête de l'air est aujourd'hui un fait accompli; la magnifique randonnée de Brindejone des Moullinais à travers l'Europe dépasse toutes les prévisions et n'est probablement que le prélude d'autres exploits plus étonnants encore.

En quelques années, la science de l'aviation a fait de stupéfiants progrès et les appareils du début—quoique de création récente—nous paraissent aujourd'hui bien simples et bien démodés.

Que dirions-nous alors de ceux qui furent construits il y a quelque deux cents ans par des audacieux rêvant déjà de se promener dans les nuages!

Cette idée a préoccupé de tous temps les chercheurs et les tentatives de quelques-uns d'entre eux ne sont pas dénuées d'originalité.

En l'an 1648, à Varsovie, dans la Pologne, vivait un italien du nom de Buratini qui prétendait avoir découvert une machine aérienne en apparence de dragon et avec laquelle il pouvait suivre les oiseaux dans leur vol.

Ceci nous est raconté tout au long dans une curieuse correspondance adressée à un religieux français de l'Ordre des Minimes, le Père Mersenne par un certain Des Noyers, secrétaire de la reine de Pologne.

Ce Des Noyers étant réputé pour un homme sérieux et fort savant, ses révélations n'en ont que plus d'intérêt.

Or, les diverses inventions de Buratini, qui paraît avoir été un des esprits les plus ingénieux de son temps, intéressaient beaucoup le savant français.

Il se passionnait pour la machine à élever l'eau de l'Italien, et mentionnait avec enthousiasme, dans ses lettres, son nouveau miroir incendiaire, son thermomètre basé sur des principes inconnus jusqu'alors, son appareil à peser les liqueurs, celui dont il se servait pour calculer la force de la fièvre, ainsi qu'une amusante petite machine, au moyen de laquelle on pouvait faire cuire des oeufs juste au degré voulu.

Mais rien ne valait, aux yeux du secrétaire de la reine, le Dragon volant de Buratini, appareil plus lourd que l'air, et qui devait quitter le sol par le simple jeu de ses ailes.

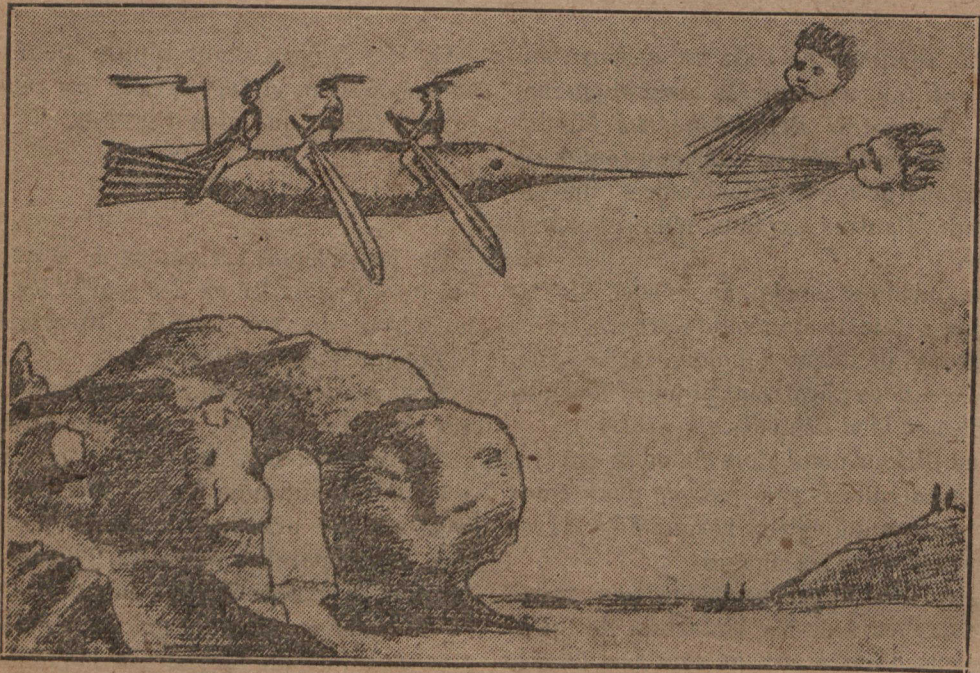
Il y avait, en outre, un gouvernail et un moteur. Enfin, le tout était complété par un parachute. "Un chapiteau qui est au-dessus le Dragon, écrivait Des Noyers, en lâchant un ressort, s'estant fort large

et est ainsi fait que sy en l'air les ailes se rompaient, il soutiendrait de sorte la machine par la résistance de l'air qu'elle ne tomberait que fort doucement."

Le gouvernail c'était naturellement, la queue du Dragon volant. "La queue se tourne en tous sens pour former le gouvernail et, quand le Dragon tomberait dans l'eau, il servirait de bateau."

On voit que Buratini avait tout prévu,

Noyers, datant sa lettre du 29, écrivait au P. Mersenne: "Il proposé d'en faire une autre capable de contenir et de porter un homme pour éprouver s'il produiroit l'effort qu'on en désire et qu'il ne veut pas promettre par ce, dit-il, qu'il ne veut pas multiplier les forces et le mouvement tout ensemble dans la proportion qu'il faut, mais que voyant d'effait que produit son modèle, il ne se peut pas destromper



Un aéroplane au XVIIIe siècle, d'a près une vieille et rare gravure.

ainsi que nos inventeurs actuels. Cependant, pour débiter, il n'avait pas osé construire un grand Dragon volant, mais simplement un petit capable d'enlever un chat.

Il montra cette première machine à son ami de France, en même temps qu'il lui confiait ses projets pour l'avenir.

C'était au mois de février 1648, et Des

de la grande machine qu'il ne l'aye faite."

En somme, Buratini n'avait pas une confiance absolue dans son Dragon volant, non pas qu'il eût le moindre doute sur son excellence, mais parce qu'il craignait que la force à laquelle il lui fallait avoir recours ne fût pas suffisante pour maintenir la machine dans les airs.

C'est tout ce que nous en savons. La

correspondance des Des Noyers reste muette sur les suites de cette belle entreprise, si bien que nous ignorerons toujours si Buraatini connut la déception qui le menaçait, ou si son appareil lui donna un peu de satisfaction.



En 1783, l'un des frères Montgolfier fut hanté de la même idée.

Estimant toutefois que la forme de l'oiseau était trop difficile à copier et ne pouvait pas donner les résultats attendus, il préféra choisir celle plutôt inattendue du poisson.

Ce nouveau poisson volant devait avoir le corps rempli d'hydrogène; une queue en taffetas solide servirait de gouvernail

et le tout avancerait au moyen de nageoires.

C'était plutôt baroque et l'idée fut rapidement abandonnée ce qui n'empêcha pas un espagnol, don Joseph Patinha de la reprendre l'année suivante.

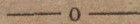
Don Joseph prétendit même avoir parcouru, sur un poisson volant, une distance d'environ douze lieues mais malheureusement pour lui, ce voyage n'eut jamais de témoins.

Il n'en fallait néanmoins pas tant pour inspirer la verve des caricaturistes et le curieux dessin que nous reproduisons constitue certes une véritable curiosité.

Que diraient les Buratini, Montgolfier et autres s'il leur était donné de revenir sur terre et de voir comment leur poisson aérostatique s'est transformé!



JOUETS ROYAUX



LES enfants des rois, comme les enfants des autres hommes, ont une jeunesse, plus dorée, mais souvent aussi plus morose, en raison des prescriptions rigoureuses de l'étiquette. Mais à ces rares moments où le protocole fait relâche, ils s'amusent avec des joujoux ainsi que les bambins d'une naissance plus obscure...

Ils furent même, assez longtemps, les seuls enfants possédant des jouets véritables, car le jouet tel qu'il est aujourd'hui, démocratique et universel, est une mani-

festation relativement récente de l'organisation sociale.



Charles VI, enfant, s'amusait déjà avec une petite voiture en laquelle "charriait des cailloux et des piéces de boys"—distraction peu coûteuse pour un futur roi de France—et l'on trouva dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale mention d'une somme rondelette payée à "Jehan du Vivier, orfèvre et varlet de chambre du

ori, pour avoir "reappareyé et mis à point un petit moulinet d'or orné de pierres précieuses pour l'esbatement de Mme Isabel de France".

Louis XI, enfant, jouait à la poupée, et Henri III... au bilboquet.

Anne de Bretagne possédait également une poupée qui lui fut fabriquée par un "maître sculpteur en bois de Rennes et payée, ornée de riches atours, sept livres tournois".

Henri IV, dès le plus jeune âge, manifesta des goûts guerriers.

Il avait reçu de sa mère une fine épée à pommeau d'or ciselé. Il l'échangea un jour contre un solide sabre de bois que possédait un pâtre, compagnon de ses jeux.

Une des dames d'honneur de Jeanne d'Albret lui ayant donné une "figurine vêtue à l'italienne, de brocart et de velours", le futur vainqueur d'Ivry la brisa à terre en déclarant que c'était là "jeu de damoiselle".

Il avait alors six ans.

Avec l'enfance de Louis XIII, la documentation devient plus complète.

Le fils d'Henri IV et de Marie de Médicis fut comblé de cadeaux, les uns guerriers et rudes, que lui donnaient son père et Sully, les autres plus riches et plus efféminés, qui lui venaient de sa mère.

Il reçut en 1603 un carrosse contenant quatre poupées représentant la reine, Mme et Mlle de Guise et Mme de Guiercheville.

Il n'en fit pas grand cas, non plus que "d'un soldat turc à cheval, en argent ciselé". Mais, par contre, il s'amusa beaucoup avec "un petit ménage en plomb, un calice, un encensoir, un coq et une femme"—bizarre assemblage—que contenait une boîte dont lui fit présent Henri IV en janvier 1605.

Mais la vraie joie de son enfance, timide et malade, ce furent ses soldats de plomb, don de Sully, qui lui fit également cadeau de deux petits canons d'argent "faisant feu".

Sur une "table percée", le jeune dauphin se plaisait à faire manoeuvrer chaque jour son armée en miniature et ce ne fut pas toujours sans difficultés que l'on parvenait à l'arracher à cette distraction.

Il s'amusait aussi très souvent avec un petit carrosse "marchant par ressorts", qui lui fut donné en 1608, et avec deux navires automatiques.

L'un était "une galère qui marchait par ressorts et dont les hommes voguaient par les mêmes moyens"; l'autre "un navire d'argent doré, sur roues, allant au vent, à la hollandaise".

Enfin il eut toute une ménagerie ainsi qu'en témoignent ces extraits des comptes royaux :

1604: un pigeon ayant des ailes en toile d'argent; 1605: un cheval, un singe, un lion en poterie, des chiens en verre; 1606: une meute de chiens (don du prince de Galles); 1610: un caméléon en verre; 1618: six chevaux et une meute de quarante chiens (don de la reine d'Angleterre).

Ces jouets, pour somptueux qu'ils fussent, demeurent bien modestes à côté de ceux qui servirent à Louis XIV.

Il eut des pouvoirs d'argent et d'or, véritables merveilles d'orfèvrerie; il eut des figurines d'émail, et, en 1650, alors qu'il n'avait que douze ans, il reçut pour ses étrennes une armée qui ne coûta pas moins de 50,000 écus.

Elle était l'oeuvre du sculpteur nantais Georges Chassel, issu d'une famille

d'artistes célèbres en Lorraine, qui exécuta lui-même tous les modèles.

Hélas! tout cela, bibelots précieux, soldats d'argent, petites chaises à porteur et poupées dorées, tout cela, le Roi Soleil l'envoya à la fonte lors de la famine de 1709 pour en faire de l'argent destiné à soulager la misère du peuple de France. Le geste était noble mais un peu... déconcertant, car le roi eût trouvé le triple de la valeur matérielle de ces objets en les vendant.

Louis XIV eut aussi des "automates". L'un d'eux, oeuvre du père Truchet, était "son petit opéra".

Il représentait un théâtre où des acteurs en miniature jouaient une pièce en cinq actes dans un décor qui changeait quatre fois.

Il suffisait de tirer une boule pour déclancher le mécanisme qui ne durait pas moins de trente minutes.

Mais plus remarquable encore fut la pièce dite "le Grand Carrosse".

Il s'agissait d'une voiture à huit chevaux complètement harnachés.

Lorsque l'on mettait le mécanisme en mouvement, le cocher faisait claquer son fouet, les chevaux partaient "en agitant les jambes", le carrosse faisait un tour sur la table, décrivait une courbe et s'arrêtait; un valet de pied, assis à l'arrière, descendait alors, ouvrait la portière à une dame qui mettait pied à terre, faisait une révérence, offrait un placet et remontait en carrosse.

Le laquais refermait la porte et l'équipage repartait. Les fabricants modernes n'ont rien imaginé de plus merveilleux.

Le grand dauphin n'eut pas des jouets moins riches que son père.

Il possédait une armée composée de vingt escadrons de cavalerie et dix bataillons

d'infanterie, exécutée d'après les dessins et sous la direction de H. de Gissey, dessinateur du cabinet du roi.

Aux comptes royaux, on trouve mentionnés les paiements suivants: 22 septembre 1670: 6,000 livres; 28 octobre: 6,000 livres; 24 novembre: 10,000 livres; 18 décembre: 4,000 livres. 28 décembre: 2,000 livres; 11 février 1671: 963 livres 14 sous; pour parfait remboursement de 28,963 livres 14 sous à quoy se monte la dépense de la petite armée de M. le dauphin de France".

C'était d'ailleurs l'époque des jouets coûteux—au moins pour les enfants des rois.

En juillet 1722 on lit, dans le "Mercure de France": "Même la duchesse d'Orléans vient de donner à l'infante une poupée, avec grande-robe variée, et une toilette qu'elle a payée 22,000 livres."

C'est presque le prix d'un trousseau de femme élégante...

Louis XV n'eut guère de jouets... Il ne les aimait pas et les cassait aussitôt.

Comme on venait de lui donner un superbe guerrier musulman en porcelaine et vêtu d'un manteau en drap d'or, "il alla, tout courant, le jeter dans le bassin du palais de Versailles".

La naissance de Louis XVI coïncida avec la vogue des "pantins", qui firent fureur de 1747 à 1756.

A leur sujet, Barbier écrit, en 1748: "Dans le courant de l'année dernière, on a imaginé à Paris des joujoux qu'on appelle pantins, pour d'abord faire jouer les enfants, et qui ont servi ensuite à amuser tout le monde... Il y en a eu de peints par de bons peintres, notamment par M. Boucher, un des plus fameux de l'Académie, et qui coûtaient fort cher.

On a fait sur eux la chanson suivante:

Que Pantin serait content
 S'il avait l'art de vous plaire;
 Que Pantin serait content
 S'il vous plaisait en dansant.
 C'est un garçon complaisant,
 Gaillard et divertissant,
 Et qui, pour vous satisfaire,
 Se met tout en mouvement.

Ce fut un de ces pantins peints par Boucher que la duchesse de Chartres acquit au prix de 1,500 livres, et dont elle fit cadeau au futur Louis XVI.

Pour Marie-Antoinette, ses enfants furent des poupées. Elle leur donne peu de jouets.

Le premier dauphin, né en 1781, reçut pourtant, deux ans plus tard, un cadeau fort beau de M. le comte de la Billarderie d'Angiviller, vice-protecteur de l'Académie royale de peinture et sculpture et directeur des bâtiments et jardins du roi.

C'était un petit carrosse en émail et or. Le dessin en avait été fait par Moreau le jeune, et l'oeuvre avait été exécutée par François-Thomas Germain, ex-sculpteur et orfèvre du roi. Celui-ci était en disgrâce depuis 1779, et le comte d'Angiviller, qui l'estimait hautement, espérait ainsi le faire rentrer en faveur auprès du roi.

Mais la reine était assez rancunière. Le cadeau fut froidement accueilli et François-Thomas Germain ne fut point rappelé à son ancien poste.

Le petit carrosse fut brisé—par inad-

vertance s'il faut en croire la correspondance de la comtesse d'Angiviller— par la princesse de Lamballe.

Marie-Antoinette n'attachait pas davantage d'importance aux admirables "automates" de Vaucanson, dont celui-ci lui fit legs, "pour amuser monsieur le dauphin", dans son testament daté de la veille de sa mort (21 novembre 1782). C'étaient là, cependant encore, des merveilles de mécanique que la science moderne n'a guère surpassées.

○

Pour terminer cette étude sur les jouets des enfants des rois, il nous faut dire deux mots de ceux du fils de Napoléon Ier.

Sa mère, la frivole Marie-Louise, lui donna des poupées. Il s'en amusa beaucoup...

Son père lui donna des soldats avec lesquels il joua également. Mais, ce qu'il paraît avoir préféré, c'est un cheval-bascule, cadeau de son oncle Murat.

Une gravure de 1813, exécutée d'après un dessin de J. Conéd, le représente à cheval sur son coursier de bois. Elle porte comme titre: "La première course de l'enfance".

De tous ces jouets, bien peu nous restent, car les enfants des rois sont comme les autres enfants: ils cassent leurs jou-joux.





Quelques Insectes Curieux

— o —

LES TAPISSIERS

— o —

LA MEGACHILE ET L'ANTHOCOPE

— o —

VRAIMENT, lorsque nous étudions de très près le tout petit monde qui fourmille autour de nous, et dont la vie journalière est cependant si active, nous restons confondu, émerveillés, de trouver parmi les insectes de véritables artistes capables de rivaliser avec les meilleurs ouvriers de l'espèce humaine. Tour à tour terrassiers, mineurs, fousseurs, tisseurs, architectes, etc., ils sont aussi des tapissiers émérites, témoin le Mégachile dont nous nous occuperons aujourd'hui.

Le Mégachile sorte d'abeille au costume grisâtre se rencontre fréquemment dans les jardins. Tout le monde a pu remarquer dans les parterres les feuilles de rosiers souvent entraînées par d'étranges découpures les unes rondes, les autres ovallaires et d'une régularité mathématique, on les croirait découpées à l'aide de ciseaux ou à l'emporte pièce, c'est la Mégachile qui cause ces dégâts et qui emporte les parties ainsi enlevées pour en tapisser son nid. L'instinct géométrique est inné chez

elle car ses ronds et ses ovales sont taillés de manière à s'adapter de la façon la plus exacte. L'insecte doit donc se souvenir d'une façon absolue du diamètre de son nid.

Les rouleaux ainsi fabriqués présentent un aspect tel, qu'à première vue, le jardinier croit se trouver en présence d'un travail exécuté par un spécialiste et ne songerait jamais à l'intervention d'une bestiole aussi minime.

Cela nous remet en mémoire une anecdote racontée par Réaumur lui-même, qui prouvera que la confusion est possible, et a engendré parfois de curieux quiproquos.

“Dans les premiers jours de juillet 1756, le seigneur d'un village proche des Audelys, vint voir M. l'abbé Nollet, accompagné entre autres domestiques, d'un jardinier qui avait l'air fort consterné. Il s'était rendu à Paris pour annoncer à son maître qu'on avait “jeté un sort” sur sa terre. Il avait eu le courage, et certes il avait fallu qu'il en déploya, d'apporter

les pièces à conviction et qu'il croyait propres à convaincre tout l'Univers. Il prétendait les avoir produites au curé du lieu, qui n'était pas éloigné, de penser comme lui. A leur vue, le maître ne prit pourtant pas tout l'effroi que son jardinier avait voulu lui donner; s'il ne resta pas absolument tranquille, il jugea au moins qu'il ne pouvait y avoir rien que de très naturel dans le fait, et il eut devoir consulter un chirurgien. Celui-ci, bien qu'habile, ne se trouva pas en état de donner des éclaircissements sur un sujet qui n'avait aucun rapport avec son genre d'étude, mais il indiqua M. l'abbé Nollet,



Travaux des Abeilles tapissières.

comme très capable de décider si l'histoire naturelle n'offrait point quelque chose de semblable à ce qu'on lui présentait. Ce fut donc sa réponse qui a valu à M. l'abbé Nollet une visite qui a servi à m'instruire. Le jardinier ne tarda pas à mettre sous ses yeux des rouleaux de feuilles, qui, selon lui, n'avaient pu être faites que par des mains d'homme, et d'homme sorcier. Outre qu'un homme ordinaire ne lui sem-

blait pas capable d'exécuter rien de pareil, à quoi bon les eut-il faits, et dans quel dessein les eut-il enfoui dans la terre de la crête d'un sillon? Un sorcier pouvait seul les avoir placés là pour servir à quelques maléfices. L'abbé Nollet certifia au bonhomme que ces jolis ouvrages étaient faits par des insectes et comme preuve, il tira un "gros ver" d'un des rouleaux. Dès que le paysan l'eut vu, son air sombre et étonné disparut; un air de gaieté et de contentement se répandit sur son visage, comme s'il venait d'être tiré d'un affreux péril."

L'abeille tapissière ou Mégachile construit son nid dans une cavité qui n'est pas l'oeuvre de la mère, mais dans un moule creusé par un autre animal et abandonné; ce sont tantôt les galeries de mine de gros vers ou d'autres animaux, quelquefois même les roseaux creux ou les fissures des murailles. Il comble ces cavités avec les morceaux de feuilles du miel et du pollen, de tout rangé avec un ordre parfait. Il n'utilise de la galerie du ver que la portion antérieure, deux centimètres au plus. Avant de commencer sa première outre à miel, il obstrue le couloir avec une barricade composée de feuilles empilées sans ordre; les rouleaux sont placés les uns dans les autres à la façon de ces cornets de pâtisserie dont les enfants sont si friands. Les matériaux sont en général des feuilles robustes de vigne, de ciste, d'yeuse, d'aubépine ou de grands roseaux.

Après cette première barrière, vient la série des cellules de 5 à 12 en moyenne, puis la loge divisée en deux parties, l'une ovulaire, formant le nid à miel, l'autre ronde servant de couvercle.

La première partie se divise en 8 ou 10 cases de différentes catégories, 10, celles

de l'extérieur plus grandes chevauchant un peu l'un sur l'autre; leur bout inférieur s'infléchit en courbe concave pour former le fond de l'outre. 2o, celles de l'intérieur épaississent la paroi et comblent les vides laissées par les premières.

Il importe donc que la taille des feuilles soit en rapport avec le travail à accomplir. L'animal profite de toutes les plus petites parcelles de ses matériaux et finit par obtenir un travail extrêmement soigné qui lui sert à la fois de gîte et de grenier d'abondance où s'entasse le miel produit de son incessant labeur.

Lorsque ce godet ainsi construit est rempli d'un mélange de miel et de pollen, et qu'un oeuf a été déposé, il le recouvre d'un couvercle composé uniquement de pièces rondes plus ou moins nombreuses.

Cette loge achevée, l'abeille en construit une autre immédiatement au-dessus et ainsi de suite, et termine la série des nids par une barricade analogue à celle qui se trouve à la partie inférieure.

Les Mégachiles n'ont pas un choix spécial de feuilles pour la construction de leurs nids, chacun choisit selon ses goûts et la flore avoisinante. Tout leur est bon pourvu que le morceau coupé soit d'un emploi facile. Certains même se servent des pétales des fleurs au lieu d'utiliser les feuilles telle est le cas de la "Megachile imbecilla" qui tapisse souvent avec les pétales de géranium ordinaire.

L'Anthocope du pavot creuse également des terriers à peu près verticaux dans les

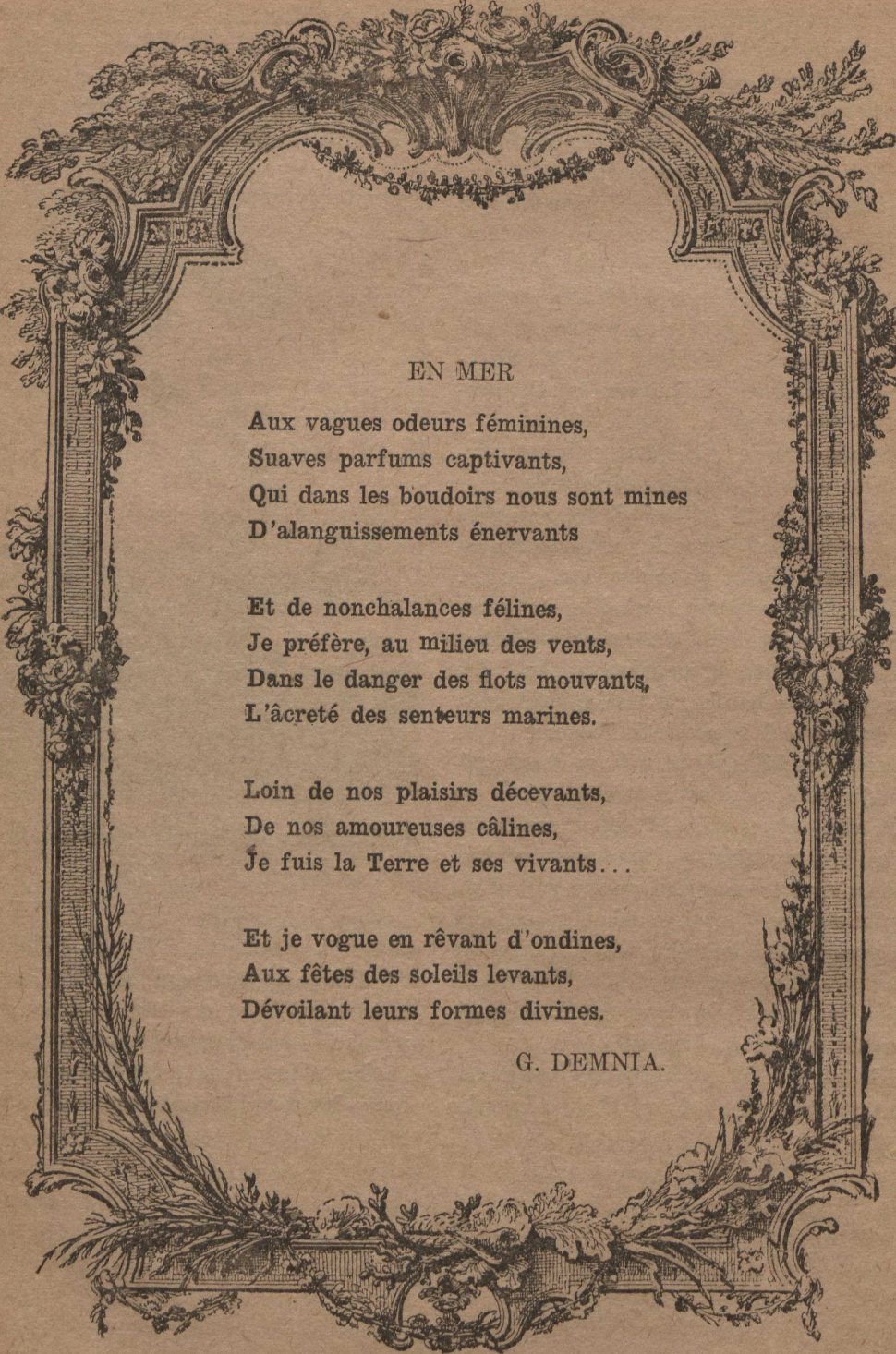
chemins battus qui séparent les champs, chacun ne contenant qu'une alvéole par nid, l'intérieur est tapissé avec les pétales du coquelicot, il figure absolument un sac que l'insecte ferme dans la partie supé-



Anthocopes du Pavot construisant leur nid.

rieure en rabattant les bords. Comme des fils d'empereurs les enfants de l'Anthocope naissent dans la pourpre et pourraient porter le nom de "porphyrogénétés" que les Grecs donnaient autrefois aux descendants des souverains de Constantinople.





EN MER

Aux vagues odeurs féminines,
Suaves parfums captivants,
Qui dans les boudoirs nous sont mines
D'alanguissements énervants

Et de nonchalances félines,
Je préfère, au milieu des vents,
Dans le danger des flots mouvants,
L'âcreté des senteurs marines.

Loin de nos plaisirs décevants,
De nos amoureuses câlines,
Je fuis la Terre et ses vivants...

Et je vogue en rêvant d'ondines,
Aux fêtes des soleils levants,
Dévoilant leurs formes divines.

G. DEMNIA.



LES ECHECS HUMAINS

— o —

Il s'est joué, un jour, sur le vélodrome de Saint-Pétersbourg, une partie d'échecs absolument originale : les pièces furent remplacées par des personnes vivantes costumées, et qui plus est, la partie avait à donner la représentation d'un combat livré en 1848, entre des troupes russes et des insurgés hongrois.

A la vérité l'on comprend parfaitement de prime abord que l'on puisse remplacer les pièces par des figurants, mais il n'apparaît pas bien comment les mouvements si réguliers, si étroitement déterminés des échecs, où souvent une pièce en menace une autre du camp adverse à une très grande distance, où un cavalier par exemple saute sans aucune difficulté par-dessus un groupe d'ennemis, comment tout cela peut servir à figurer les phases d'un combat militaire.

Toujours est-il que, ne envisageant la chose à un point de vue plus général, ce n'est pas une invention nouvelle que cette idée de jouer une partie d'échecs animée : on la retrouve dans l'histoire du noble jeu qui a passionné et passionne encore tant de gens.

On sait combien longue est cette histoire dont les découvertes modernes tendent encore à reculer l'origine.

Généralement, et nous ne le rappellerons que d'un mot, on attribue l'invention des échecs à un brahmane qui vivait au premier siècle et qu'on nommait Sissa ou Sista : on lui attribue aussi la fameuse histoire qui fournit un exemple bien caractéristique de la loi des progressions.

Il avait demandé pour tout paiement de sa découverte, que le roi Sirham voulût bien faire mettre un grain de blé sur la première case de l'échiquier, deux grains sur la deuxième, quatre sur la troisième, huit sur la quatrième, et ainsi de suite en suivant la progression.

L'anecdote est-elle vraie ? nous nous permettrons d'en douter quelque peu, d'autant que d'après le "New-York Evening Post", de récentes excavations faites sous la pyramide à Sakkara, ont détruit les notions acquises.

Au nord de la pyramide du roi Tetu ou Teti, comme vous voudrez l'appeler, on a découvert en effet, deux chambres funéraires qui avaient été construites pour deux hauts fonctionnaires de ce souverain.

L'un était Kabin et l'autre Mera ; et la salle funéraire de Mera, qui est reliée à une série de petites salles secondaires par de multiples corridors, à ses murailles

décorées d'un nombre considérable de peintures.

Ce sont des scènes de chasse, de pêche. On y voit l'excellent Mera dans les occupations les plus variées, et notamment on l'aperçoit "jouant aux échecs".

Or le roi Tetu, souverain de Mera, appartenait à la sixième dynastie, et son règne, d'après le professeur Lepsius, remonte à l'année 2700 avant Jésus-Christ; encore le professeur Brugsch corrigerait-il cette chronologie et estime-t-il que Tetu remonte à l'an 3300; mais la première date suffit à reculer fort loin l'époque de la naissance des échecs.

On comprend qu'un jeu qui peut se piquer d'une origine si lointaine, doit avoir subi quelques modifications depuis son invention première.

Le fait est que d'après ce que nous en savons, les échecs ont passé au moins par trois périodes.

Pendant la première, c'était le "chatouranga" des Hindous, qu'on jouait à quatre personnes, divisées deux par deux en partenaires qui ne se trouvaient point côte à côte; au moyen âge survient la deuxième période, pendant laquelle le jeu se nomme "tehatrandj"; les deux partenaires se fusionnent, un de leurs rois devient la pièce nommée maintenant fort mal à propos "dame", et qui devrait s'appeler "général", si l'on s'en tient à l'étymologie indienne.

Enfin on en est arrivé aux échecs tels qu'on les joue actuellement, après qu'on eut inventé le roquage, le pas double des pions au départ, et enfin qu'on eut modifié légèrement la marche de certaines pièces.

On sait, lors même qu'on n'y a jamais joué, combien les échecs sont passionnants: on aurait mille exemples pour s'en

convaincre, notamment celui de ces seigneurs mogols qui, au siège d'Ontala, ne se dérangèrent point de leur jeu tandis que les ennemis envahissaient la ville, et demandèrent comme grâce, avant de mourir, de finir cette dernière partie.

Le féroce Tamerlan était, lui aussi, un passionné d'échecs; et enfin, dans les temps modernes, l'on pourrait trouver un nombre considérable de joueurs célèbres, depuis l'illustre Philidor, qui vécut au milieu du dix-huitième siècle et dont les publications en la matière font toujours autorité, jusqu'à Moprhly, qui est né en 1858 aux Etats-Unis, et qui est un des joueurs les plus extraordinaires qu'on ait jamais vus.

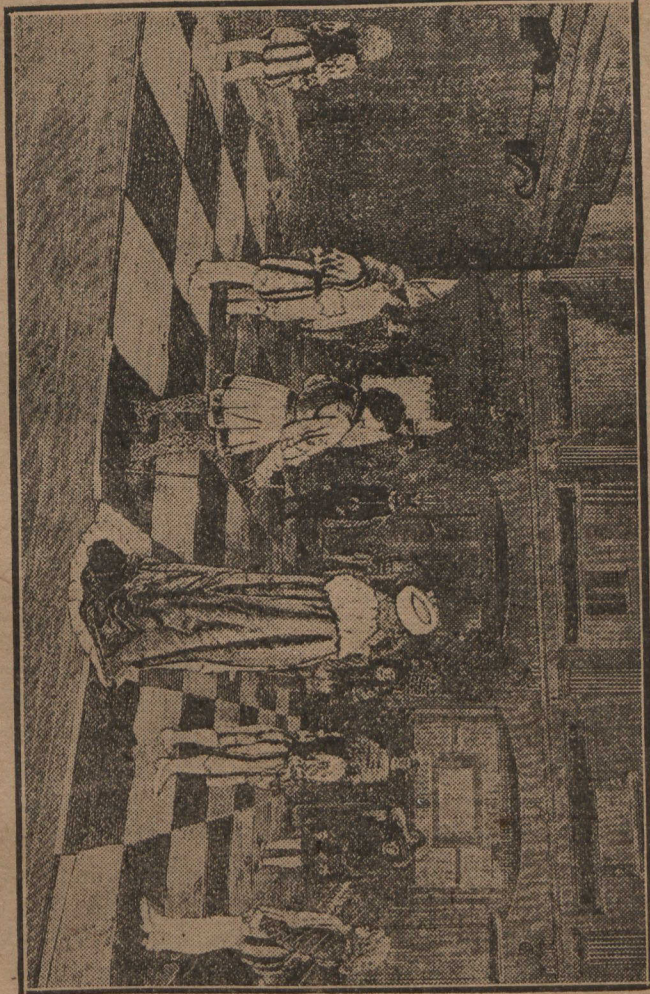
Mais, quel que soit l'intérêt du jeu, on a voulu le varier un peu, y apporter du nouveau, et c'est pour cela que les Hindous eux-mêmes avaient imaginé les échecs animés.

Ces parties d'échecs animées se sont continuées longtemps chez ceux qui avaient à leur disposition un personnel assez nombreux de figurants; notons du reste en même temps, que le luxe s'introduisait dans les échecs sous forme de pièces énormes et magnifiques en ivoire sculpté, tout incrustées de pierres précieuses, et marchant sur des damiers de rubis et d'émeraudes.

Aujourd'hui, on fait généralement les choses plus modestement, l'on se contente de parties à distance par correspondance télégraphique.

Et cependant les parties animées ne sont pas complètement disparues, comme le montre la photographie ci-jointe, prise tout récemment à Berlin.

C'est le 10 avril dernier que cette partie a été jouée, à l'établissement connu sous le nom de "Centrum", par la société



Une partie d'échecs au 'Centrum' de Berlin.

des joueurs d'échecs.

On avait eu cette idée bizarre, ou tout au moins originale, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'empereur Guillaume.

On voit quel luxe on avait mis dans les costumes des personnes qui représentaient les diverses pièces du jeu; on aperçoit notamment au premier plan, sur le tapis à carreau tendu dans la cour du "Centrum" le roi et un cavalier des blancs.

Bien entendu les costumes avaient pour couleur dominante les uns le blanc, les

autres le noir, afin qu'il n'y eût pas de confusion possible.

Les joueurs les plus distingués ont pris part à cette partie, sur laquelle on avait cru utile de broder une sorte de petit livret en faisant une pièce de théâtre.

Nous ne raconterons pas les péripéties du jeu: nous dirons seulement que les noirs ont gagné, et que les passionnés d'échecs de Berlin ont été enthousiasmés de l'intérêt nouveau que cette façon de faire donne à leur jeu favori.



LES OMBRES CHINOISES

— o —

CE fut, dit-on, au XVIII^e siècle que naquit la vogue, dans certains salons, de représenter des ombres d'animaux et de personnages, par des moyens à la portée de tout le monde, et n'exigeant pas de préparatifs très compliqués; des mouchoirs, des draperies, des balais, des ustensiles de ménage, étaient disposés tour à tour de mille façons ingénieuses, et les ombres de ces objets formaient des profils variés.

C'est alors, sans doute, que naquit l'ombre du petit lapin que chacun sait représenter; puis, à force de chercher, on trouva d'autres figures.

Un pauvre diable gagna jadis, dit-on, sa vie, pendant plusieurs mois, en allant représenter dans les salons, avec l'ombre de ses mains, le profil de Louis XVI ou celui de Robespierre, selon la nuance politi-

que des spectateurs devant lesquels il opérait.

L'art de l'ombromanie—car c'est un art véritable, et qui demande adresse et esprit d'observation—semblait devoir rester stationnaire, lorsque, il y a vingt ans, parut, à Rome, un certain Campi qui, le premier, sut donner de la vie à ses ombres très originales, et représenter, avec le seul secours de ses dix doigts et de quelques fragments de papier aux formes très simples, de véritables scènes comiques.

Aussi la vogue de Campi fut-elle énorme dans toute l'Italie, et l'ombromanie y fit fureur.

On nous a raconté que dans les villes où Campi avait passé, on voyait journellement, jusque dans les rues, des gens s'amuser à faire des ombres; il n'était point

de mur blanc, vivement éclairé par le soleil, où quelque gamin ne s'amusât à reproduire le chat, le curé, ou l'avocat de Campi; et le chat faisait sa toilette, et le curé prêchait, l'avocat se démenait et gesticulait: tout cela avec un entrain qui faisait s'éclater de rire les badauds qu'avait arrêtés ce spectacle vraiment divertissant.

Trewey reproduisit à Paris, il y a quelques années, avec un égal succès, les ombres de Campi; puis Duperrez et Jacobs l'imitèrent au théâtre Robert-Houdin.

Les figures les plus faciles à représenter ont été publiées souvent et sont bien connues; nous les avons retrouvées, sans la moindre variante, dans des almanachs français datant de soixante ans, dans de vieilles brochures allemandes, sur un prospectus de poudre dentifrice, et sur des fragments de livres perdus dans la boutique d'un bouquiniste italien; nous les reproduisons ici en y ajoutant un assez grand nombre de figures nouvelles, avec des instructions précieuses sur la manière d'opérer et sur les exercices utiles pour acquérir l'agilité des doigts nécessaires, et les moyens d'arriver à créer des figures nouvelles.

Pour donner une séance d'ombres à un très petit nombre de spectateurs, on se contentera d'un mur blanc et d'une bougie; au milieu se placera l'opérateur. Sur un mur de couleur sombre, on fixerait, avec quatre épingles, une feuille de papier blanc.

Une disposition différente devient nécessaire quand l'assistance est nombreuse.

Les spectateurs sont alors placés dans une chambre dont on a éteint les lumières, et en face d'une porte ouverte, devant laquelle est tendu, sur un cadre de bois, un morceau de calicot que l'on peut rendre plus transparent, soit en le mouil-

lant, soit au moyen de l'un des deux procédés suivants:

On fait dissoudre au bain-marie, à une douce chaleur, 20 grammes de cire blanche dans 100 grammes d'essence de térébenthine; on enduit de cette composition l'étoffe, sur laquelle est passé ensuite un fer chaud.

Ou bien: étendre au pinceau sur le calicot, une couche de vernis copal; mais dans ce cas on ne peut plus ni plier ni rouler l'étoffe qui resterait collée en un paquet.

À un mètre environ derrière l'écran établi comme nous venons de le dire, on dispose, sur une petite table, une bougie, ou mieux, une lampe à réflecteur, et l'artiste se place entre la toile et la lumière.

Plus les mains seront rapprochées de l'écran, plus l'ombre sera petite, nette et tranchée. Quand, au contraire, les mains se rapprocheront de la lumière, leur ombre se projettera plus grande et plus douce.

En tenant compte de ce fait, on pourra obtenir des silhouettes de dimensions différentes, et, jusqu'à un certain point, proportionnées, selon qu'il agira de représenter un écureuil ou un boeuf, un pigeon ou un éléphant. la chaire à prêcher sera plus grande que le prédicateur, et la tête de l'avocat plus grande que sa main qui gesticule.

Les manches de l'habit seront baissées ou relevées, selon qu'elles pourront produire ou non un effet utile; la seule inspection de nos dessins fait voir qu'on en tire parti pour la chaire, et qu'elles doivent être relevées quand on montre le cygne au long cou.

Ce serait une erreur de croire que tout le spectacle des ombres consiste à les représenter telles qu'on les voit dans nos

dessins, immobiles et mortes; il faut leur donner de l'animation et de la vie, faire parler les hommes et crier les bêtes, ou bien tout juste le contraire, si vous croyez ce que nous content les journaux, touchant le langage des poules et des singes.

Il est temps de passer à l'exécution. Voici le coup de clochette qui annonce le commencement de la représentation.

Numéro 1. La main gauche, d'abord

ne doit pas prendre part au mouvement.

Ici je m'arrête un instant, car j'entends gronder sourdement la vaix maussade de quelqu'un que j'ai peut-être scandalisé!

—Mais monsieur, y pensez-vous bien! représenter ainsi un curé en ombre chinoise, c'est un manque de respect coupable! Vous êtes donc anticlérical!

—Eh non, cher monsieur, je suis au contraire tout à fait clérical, mais notre



seule en position, donne le profit d'une chaire surmontée d'un abat-voix.

Voici M. le curé qui paraît; il s'avance lentement derrière la chaire qui le cache un instant, puis il gravit sans doute le petit escalier, car on voit émerger son bonnet carré, formé d'un petit morceau de papier, puis la figure et le buste tout entier de l'orateur.

Le sermon commence, accompagné de beaux gestes. Ne pas oublier que la chaire

excellent journal s'adresse à des lecteurs, gens d'esprit, et ne prend cure des faux dévots et des niais.

Passons au numéro 2; c'est un avocat; ses gestes véhéments démontrent bien jusqu'à quel point il prend à coeur les intérêts de son client; il doit crier bien fort, car sa bouche s'ouvre d'une façon démesurée; sa tête s'agite, et, dans un mouvement d'éloquence pathétique, sa toque vient à tomber; il prend son mouchoir,

pour éponger son front ruisselant de sueur.

Ne pas oublier pour ce numéro, que la main qui gesticule doit rester tout le temps très rapprochée de l'écran, tandis que la main qui forme la figure de l'avocat reste beaucoup plus en arrière.

Notre numéro 3 est un petit homme qui peut être chargé d'annoncer le programme du spectacle.

Si l'on a eu soin de mettre sur la pointe antérieure du papier qui figure le chapeau, un peu de cire vierge, ramollie à la chaleur des doigts, le pouce de la main droite venant s'y appuyer, représente le personnage enlevant sa coiffure pour saluer l'assistance, et la replaçant ensuite sur sa tête. Ce même personnage peut servir aussi pour l'exécution d'une scène comique, alternativement avec les deux figures suivantes.

Le numéro 4 est un commissaire de police qui vient frapper à la porte de la maison, formée par l'ombre de la tête de l'opérateur, dont l'oreille est la porte, et dont la coiffure produit l'apparence d'une

terrasse. Le propriétaire y monte ; on cause, on se dispute, on se prend aux cheveux, on s'explique ; pour imaginer la comédie, il suffit d'avoir assisté une fois dans sa vie à une représentation de Guignol. Bien entendu, c'est toujours le commissaire qui est battu ; ce malheureux, se montrant à une plus grande échelle dans le numéro 6, laisse fort bien voir qu'il n'est pas content du tout.

Voici le numéro 7, une bonne tête de grand papa.

Numéro 8 est un Indien que Buffalo a oublié à Paris, après l'Exposition.

Numéro 9 est un personnage qui, grâce à la disposition des doigts de la main gauche de l'opérateur, peut changer cent fois de physionomie. Tel que nous l'avons représenté, c'est peut-être la photographie du monsieur à qui l'ombre de notre curé a déplu, et qui nous appelle anarchiste depuis que nous avons fait battre le commissaire.

Enfin, le numéro 10 est un nègre auquel il ne manque rien, pas même la couleur.





LULU

— o —

ASSIS sur la galerie d'un des grands hôtels d'Atlantie City, un groupe de fumeurs, venait d'écouter le récit des aventures du gros monsieur chauve qui avait fait fortune dans les huiles. Chacun y avait été de son histoire, c'était probablement la dernière, car personne ne s'attendait à entendre dire un mot du paisible monsieur que tout le monde appelait l'"étranger", mais ce dernier les détrompa en annonçant que lui aussi avait des phases dans sa vie qui pourraient les intéresser, et, de suite, après avoir allumé un "perfecto", il commença :

"Au temps où commence mon histoire, qui disait capitaine d'un navire, disait "roi et maître". Désireux de voir le monde, avec très peu d'argent dans ma poche, sans autre avoir que mes études universitaires, grâce à la protection d'amis de la famille, je venais d'être inscrit comme comptable et garçon de cabine, sur le vapeur "Ines", qui faisait un commerce d'échange entre Boston et les îles Kanaques, poignées de madréphores jetées par le créateur dans les mers tropicales.

Notre capitaine, le vrai type du loup de mer de Mayne Reid, était assez abordable les jours où il était à jeun, mais, lors-

qu'il avait plus que sa ration ordinaire de rhum, le bateau devenait un enfer.

Pour un rien, c'était le fouet, le cachot, la demi-ration, les corvées sans fin. Pour moi, la vie était relativement exempte de ces tempêtes, car le capitaine qui était un parfait ignorant avait besoin de moi et craignait de me perdre à la prochaine relâche. Il me savait aussi le protégé des amateurs. En dernier lieu, il m'avait un jour vu lever à bras tendu un géant Norvégien qui avait été impoli à mon égard. Tout cela lui donnait à réfléchir.

Mais cela ne pouvait durer.

Un jour qu'il était plus saoul que de coutume, pour un rien il assomma un chauffeur avec une pelle et le laissa baignant dans son sang sur le plancher.

Un peu plus tard dans la journée, il cassa d'un coup de poing la mâchoire d'un matelot qui avait mal interprété un ordre.

Le soir, il se mit à rosser son épouse, une espèce de Cendrillon qui ne sortait de la cuisine que pour aller à sa couche.

N'ayant pas l'habitude de laisser maltraiter le beau sexe devant moi, je voulus m'interposer. La brute tourna alors sa colère vers moi et il s'ensuivit une lutte corps-à-corps dont je me souviens encore.

J'en sorti victorieux, laissant le capitaine plus mort que vif.

Après m'avoir débarbouillé du sang qui me marbraît le visage, j'étais allé à ma cabine où j'avais pris mon revolver pour l'accrocher à ma ceinture, ainsi que quelques pièces d'or et une boîte de cartouches que j'avais glissée dans ma poche.

Puis, nu pieds, demi vêtu, j'étais monté sur le pont. Je savais que nous approchions des îles Corrégio, que nous devions y aborder et y décharger des ferronneries. C'était pour moi le moment de déguerpir. J'étais à l'avant du bateau, penché sur le bastingage, fouillant l'horizon d'un oeil avide avec l'espoir d'y voir quelques lumières.

Tout-à-coup je me sentî saisi par les jambes et, avant d'avoir pu me défendre j'étais à l'eau, bousculé par le remou, un instant le jouet de la succion de l'arrière du navire, puis, me débattant à pleins bras pour me tenir à la surface.

Lorsque je pus enfin me tenir à la surface, les feux du vapeur étaient déjà bien loin.

Je n'avais plus que mon acte de contrition à faire, ensuite le plongeon.

Mais, je voulais retarder le plus possible. Comme j'étais bon nageur, je savais qu'il m'était possible de retarder la fin d'une bonne heure.

Nageant par moments, à d'autres, flottant comme une épave, j'attendais le jour. La brise du matin faisait clapoter l'eau et un murmure sourd venait jusqu'à mon oreille.

Un peu plus tard le bruit s'accrut et la mer devint plus moutonneuse, j'étais dans les "brisants" qui entourent presque toutes les îles madréphoriques. Puis ce furent des poussées d'eau qui me balayèrent comme un fêtu de paille, me fai-

saient pirouetter dans des tourbillons monstres, me donnant à peine le temps de respirer avant de me reprendre dans leur étreinte.

Et le bruit de houle, de flots brisés sur les rocs devint de plus en plus fort, quelques minutes encore et la houle meurtrière allait me briser sur les dents de corail qui défendaient la plage.

Au moment où j'allais fermer les yeux pour le dernier assaut, mes pieds heurtèrent le fond, une vague me saisit, me jeta plus en avant sur la grève qui me déchirait les membres et finalement me laissa épuisé sur le sable.

Un soleil brûlant qui me rôtissait, une sensation de mouvement sur le corps me sortirent de ma stupeur. Tout autour de moi, à perte de vue, des crabes avançaient avec un singulier cliquetis, avec un bruit de jointures qui craquent. Me levant tant bien que mal, me traînant par moments, je me fis un chemin à travers toutes ces carapaces d'un vert glauque, m'édriant vers un espace où le sable se montrait jaune: arrivé à mon but je pris un instant de repos et je me remis en marche, cette fois vers un bouquet de palmiers nains où je trouvai l'ombre et la fraîcheur qui me procurèrent un repos dont j'avais bien besoin.

Combien de temps ai-je dormi? Je n'ai jamais pu m'en rendre compte, d'ailleurs, j'ai eu un réveil qui m'a fait oublier bien des choses.

Imaginez-vous un homme qui se ferme les yeux sur un cauchemar de crabes de grève et qui les ouvre, regardant à pleines prunelles, un jeune fille de seize ou dix-sept printemps. Une petite déesse au teint presque blanc, au corps à peine voilé par une ceinture écarlate, et un visage, un visage mes amis, à faire rugir de dépit tous

les peintres du passé, du présent et de l'avenir.

La belle me regardait en souriant et ne disait mot.

Après avoir souri un temps raisonnable, je souhaitai le bonjour à ma compagne.

Je lui fis ce salut en trois langues. L'espagnol obtint une réponse.

Elle en savait assez pour me faire comprendre que j'étais tombé de Charybde en Scylla.

Elle me raconta que son nom était Lulu. Qu'on l'avait enlevée, elle et quelques autres femmes de la station d'un espagnol. Les Kanaques qui avaient fait le coup avaient partagé tout le reste du butin, mais deux jeunes guerriers avaient jeté les yeux sur elle. Pour éviter les discussions inutiles et dangereuses, le chef avait envoyé la jeune fille sur l'île aux Crabes, sous la garde de deux vétérans, ensuite il avait annoncé aux deux rivaux que celui qui lui apporterait le plus de perles avant la nouvelle lune, deviendrait le propriétaire de la jolie esclave hispano-maori.

Je demandais alors à Lulu ce qu'elle pensait de la situation.

De sa ceinture elle sortit un os effilé comme un dard et me dit que le jour avant la nouvelle lune elle s'en servirait pour s'ouvrir une veine.

Elle me confia cela bien gentiment comme s'il s'était agi de l'annonce d'une promenade sous les palmiers.

Puis, elle m'annonça que ses gardiens étaient à l'autre bout de l'île, jouant aux osselets la part de prise qui leur restait. Ils ne s'inquiétaient pas beaucoup d'elle, sachant bien que la captive ne pouvait quitter sa prison, d'ailleurs, elle leur avait fait accroire qu'elle se montrait charmée de la situation.

Comme dernier avis elle m'engagea à ne pas me montrer si je tenais à ma peau, de prendre patience pendant trois jours encore, qu'au bout de ce temps je serai seul et libre d'agir. Lulu me dit aussi où se trouvait une source et un coin de plage où des bivalves comestibles abondaient et, me promettant de revenir le lendemain, elle disparut.

Laisse à mes réflexions, avec l'aide d'un morceau de ma chemise, je me mis à nettoyer mon revolver qui m'avait suivi dans mes évolutions, mes cartouches qui étaient graissées n'avaient aucun mal. J'avais une vingtaine de coups à tirer.

Profitant des dernières lueurs du jour j'allai vers la source qui étancha ma soif, vint le tour des moules qui apaisèrent ma faim.

Ensuite, que faire?

Les gardiens de Lulu étaient au nombre de deux. Mon meilleur mode d'agir était d'aller leur rendre visite et de me rendre maître de la situation.

Vers minuit je me mis en route vers le feu qui se mourait devant l'abri des gardes, à la pointe de l'île.

Peu après, j'étais à deux cents pieds d'eux, couché dans la lisière de broussailles qui séparait la partie boisée de ma prison, de la plage qui s'étendait jusqu'à la mer.

Devant le feu les gardiens jouaient encore aux osselets.

Tout-à-coup, un chien qui dormait à côté d'eux, leva la tête en reniflant; de mon poste, à la lueur rougeoyante des tisons qui se rallumaient par moments, je pouvais le voir comme en plein jour. D'ailleurs, les nuits des tropiques, sont, comme le dit un de vos grands écrivains, des "nuits lumineuses".

Finalement l'animal se leva, aspira

l'air, et, lentement, s'avança de mon côté. J'étais en mauvaise passe.

Tirer, c'était perdre ma chance de vie et celle de Lulu. Je pouvais assommer l'animal à coups de crosse, l'étouffer, mais il y aurait une lutte, du bruit.

Si j'avais pu prévoir que les deux joueurs seraient venu à la défense de l'animal j'aurais pu les recevoir... Mais, si l'un deux restait au camp?

Et le chien avançait toujours,, plus il approchait, plus il se baissait sur ses pattes, à quelques pas de moi, il rampait.

Je fis le mort.

La bête se pencha sur moi avec un long cri plaintif qui me fit figer le sang dans les veines.

C'était le moment.

D'un mouvement brusque je saisis la brute à la gorge, plantant mes doigts dans sa chair chaude, serrant, serrant que mes doigts se crispaient. Me labourant les poignets de ses pattes aux ongles aigus, l'animal se défendait sans un cri, pouvant à peine râler.

Un des joueurs s'était levé et scrutait l'horizon, appelant son chien d'un sifflement doux qui détonnait lugubre dans la nuit tranquille.

Ma victime ne faisait plus que de faibles soubresauts, peu à peu ils cessèrent. Un de mes ennemis était mort.

Le siffleur, n'entendant ni ne voyant revenir sa bête, se mit en marche après avoir cherché les pistes dans le sable avec un tison enflammé: lui aussi venait de mon côté.

Tranquillement, rampant à travers les ronces, je m'éloignai du chien.

Le Kamaque glissait vers moi comme un serpent, siffant et appelant sa bête d'un cri guttural. Lorsqu'il arriva près du cadavre, il regarda autour de lui ensuite il

se pencha vers l'animal, le tâta, et lança un appel à son compagnon qui vint immédiatement vers nous, porteur d'un de ces fusils à long canon, reste des armées européennes, que l'on retrouve dans toutes les parties du monde.

Le gardien au fusil se trouva en peu d'instants près de son compagnon. Après un court pourparler ils se préparèrent à porter le chien vers le feu de camp.

Mais ils ne s'y rendirent pas.

Crac... fit mon revolver et l'un des mécréants leva les bras au ciel et se jeta hurlant sur le sol. Crac... crac... et l'autre, tournant sur lui-même, s'affaissa lui aussi, mais non sans me décorer le front d'un bobo dont vous pouvez voir la cicatrice. Mais heureusement pour moi, ce fut le dernier coup de feu du pauvre diable.

J'étais à essayer de comprendre tout ce qui venait de se passer si rapidement, lorsque j'entendis un cri d'appel venant de la hutte.

Peu après, ma protégée était dans mes bras, mais nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions garder le reste de notre vie pour nous raconter tout ce que nous avions à nous dire.

Il était important pour nous de parvenir sans tarder à l'île Amigo que je savais géographiquement à trente mille marins de l'île aux Crabes. Pour y arriver nous avions probablement trente-six heures, car les Kamaques ne reviendraient pas avant ce temps-là. Pour faire la traversée nous avions un canot indigène, quelques vivres et un capitaine qui ne savait pas naviguer, mais je savais, toujours par ma géographie, que je devais aller vers le sud.

Avant de laisser l'île nous avons entermé le chien et ses maîtres de manière à ne laisser aucune trace d'eux, ensuite nous avons mis la voile, que Lulu maniait de

main de maître.

Trente heures plus tard nous étions à Amigo. Deux heures après notre arrivée Lulu devenait mon épouse. La cérémonie se fit au consulat.

Avec Lulu m'était venue la chance. L'agent de la maison Brekenridge de Londres, avait laissé son poste vacant à la station. Le consul, à qui j'avais raconté mon histoire, me nomma agent provisoire et finalement obtint le poste pour moi.

Messieurs, il faut avoir vécu sous les tropiques pour comprendre la vie.

J'avais hérité de la résidence de mon prédécesseur. Une maison en bambou, couverte de feuilles tressées, juchée sur pilotis sur la rive d'une anse. D'un côté l'eau, de l'autre une végétation comme on n'en voit que dans les serres des monarques et des multi-millionnaires. L'air vous berce, vous enivre par le parfum qu'il recueille en caressant des fleurs qu'on ne s'imagine que dans les contes.

Je n'avais que peu de besogne à faire, et c'est ce que je voulais. La vie n'avait de jouissance pour moi que lorsque j'étais à côté de Lulu.

Le soir, couché côte à côte, dans deux hamacs que balançait la même brise, nous passions heure après heure à réciter le catéchisme amoureux. Le matin me trouvait debout à genoux près de son lit, tenant sa main dans la mienne.

Les blancs, résidant à Amigo, me battaient froid parce que j'avais marié une "sang-mêlé" Maori, mais leur dédain me faisait grand plaisir, il m'isolait près de Lulu.

Tous les ennuis du jour disparaissaient devant les charmes du soir, alors que ma petite reine assise à côté de moi gazouillait aussi naïvement qu'un enfant qui raconterait ses aventures du jour à sa ma-

man, gazouillis dont l'accompagnement était la brise qui susurrant dans la cime des arbres tropicaux dont les larges feuilles semblaient autant d'éventails. La vague qui dans un clapotis doux se mourait à nos pieds ajoutait encore au charme.

Cela dura dix ans.

J'avais placé mes économies dans une exploitation qui me jeta un jour une fortune dans les bras, une fortune si énorme que je résolus de planter là Amigo et ses habitants et retourner pour quelques années aux pays civilisés, c'est pourquoi vous me voyez ici.

Le conteur, son histoire finie, ralluma son cigare et jeta un mélancolique regard devant lui, semblant fouiller l'horizon au-delà de la ligne bleue qui se confondait dans les nuages.

Et ce silence ne fut interrompu que par un des auditeurs qui demanda :

—Avez-vous jamais revu le capitaine de l'"Ines"?

—Certainement. Un an après mon arrivée à Amigo, ne sachant pas qui elle était, le capitaine qui faisait escale à l'île, parla légèrement à ma femme et je l'ai tué.

Et comme un frisson passait sur l'assistance, un magnifique équipage, parfait depuis les laquais jusqu'aux chevaux s'arrêta devant le perron de l'hôtel. Il en descendit une énorme femme, au visage bouffi de graisse, au teint olivâtre, au costume criard et surchargé de bijoux trop marqués.

Le gros monsieur qui avait fait fortune dans les huiles s'écria en la voyant :

—Du diable, que cela peut-il bien être.

Et, placidement, secouant la cendre de son cigare, l'étranger répondit :

—Messieurs, c'est Lulu, ma femme....

Yan Van Heusden.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Aye ! Mes Pieds...

— o —

Nous sommes en plein été, la végétation pousse, la température est plus ou moins douce, il fait assez bon s'asseoir sur la mousse, pendant une petite "escousse" ou bien faire une promenade "à la va comme je te pousse"...

La promenade, voilà la chose délicate. Tout le monde l'aime mais après le premier mille, plus personne n'en veut... l'un se plaint de ses pieds et l'autre de ses chaussures ce qui, comme résultat, revient exactement au même, aussi devant un tel état de choses, j'ai pensé que c'était faire oeuvre pie que de donner aux lecteurs de la "Revue Populaire" quelques bons conseils relatifs à l'entretien de leur base.

Il faut, si vous voulez goûter tous les charmes des promenades estivales :

Porter des chaussures assez larges, pour que les doigts de pied y soient à l'aise, ce qui évite les oeils-de-perdrix — mais pas tellement au large, cependant que le pied glisse à l'intérieur à chaque pas, d'où frottements et excoriations.

Laver les pieds fréquemment, de préférence le soir, à l'eau tiède et rincer à l'eau froide. Dans les périodes de marche, les arroser le plus souvent avec de l'alcool avant de se coucher.

Contre les sueurs exagérées, les baigner dans une solution faible de formol. Saupoudrer avec un mélange de talc et de salicylate de bismuth.

Eviter de crever les ampoules. Ne jamais entreprendre aucune opération sur le

pied, telle qu'enlèvement de cors, d'oeils-de-perdrix, sans l'avoir lavé très soigneusement auparavant. On n'oubliera pas que la poussière de la route, qui le souille, renferme les spores du tétanos, qui peuvent s'introduire par la moindre coupure.

Pour l'ongle incarné, l'arrêter de bonne heure par l'application quotidienne de teinture d'iode; plus tard, s'il persiste, décoller la chair de l'ongle et glisser dans



la rainure un mince bourrelet d'ouate imprégné de bichlorure de fer.

Autant qu'il est possible, prendre l'habitude de porter à la maison des chaussures larges pour bien reposer les pieds des fatigues de la locomotion.

Et nunc, erudimini...

Pierre le Termite.

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

Les Grêlons Mortels

— o —

L'instinct naturel des oiseaux les porte à l'approche d'un orage à grêle, à chercher un abri aussi sûr que possible.

Ils sont naturellement avertis qu'un danger les menace et leur manière de faire constitué pour l'homme un avertissement toujours vérifié.

C'est donc que les oiseaux connaîtraient mieux que nous les causes de la grêle sur lesquelles nous en sommes encore à faire des hypothèses et des suppositions.

Le danger est en effet certain, non seulement pour eux, mais pour nombre d'animaux et même pour l'homme.

On vient de calculer quelle était la grosseur des grêlons nécessaires pour occasionner par leur chute la mort d'un animal.

Le calcul pouvait se faire en raison de la densité constante de la glace, toujours et partout égale à un.

Pour connaître la force vive d'un grêlon à son arrivée au sol, il n'y a qu'à connaître la hauteur d'où il est tombé, ou ce qui revient au même, sa vitesse à la fin de la chute.

D'autre part, des expériences ont démontré qu'une masse sphérique de la dureté et de la densité de la glace occasionne la mort d'un animal lorsque la force vive au moment du choc est à peu près égale en kilogrammètres au septième du nombre de kilogrammes de l'animal.

C'est établir, en chiffres précis, tout le danger d'une cheminée qui vous tombe sur la tête.

Si alors on regarde le poids normal des oiseaux et des petits animaux on peut con-

clure qu'un grêlon de $\frac{1}{2}$ pouce de diamètre est dangereux pour les tout petits oiseaux, un de $\frac{2}{3}$ pouce pour les perdrix, un et un pouce pour les lièvres.

Si l'on veut aller plus loin on voit qu'un grêlon de 3 pouces peut causer la mort d'un homme.

Normalement le diamètre des grêlons ne dépasse guère un tiers de pouce et leur poids 1/60e d'once. Les petits oiseaux seuls risquent donc d'en être les victimes courantes.

Mais très souvent ces proportions augmentent. Lors du cyclone du 16 juillet 1905 à Paris on put ramasser des grêlons ayant la grosseur d'un oeuf et pesant jusqu'à 1 once $\frac{1}{2}$.

Dans la forêt de Saint-Germain ce fut une véritable hécatombe de moineaux et d'hirondelles tués malgré l'épais rideau de feuillage qui les protégeait.

La progression du danger est très rapide. Alors qu'un grêlon d'un demi-pouce de diamètre peut tuer un animal de 2 onces, celui de 2 pouces peut tuer un animal de 30 livres et un de 3 pouces un animal de 140 livres.

Voici donc définitivement mise au point cette question longtemps controversée : la grêle peut tuer et elle tue.

Raison de plus pour essayer encore de la combattre malgré l'insuccès des moyens employés jusqu'à ce jour.

— o —

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

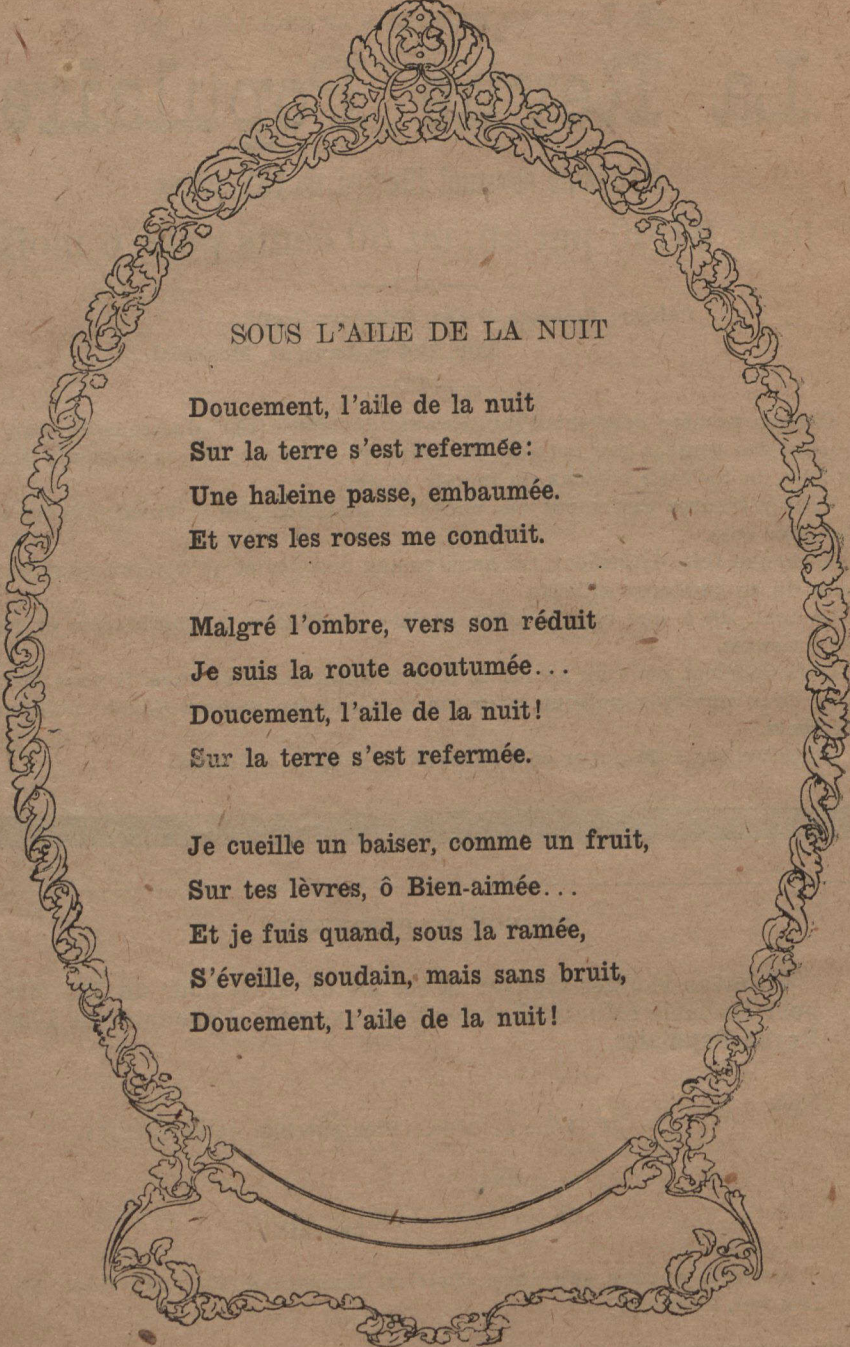
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

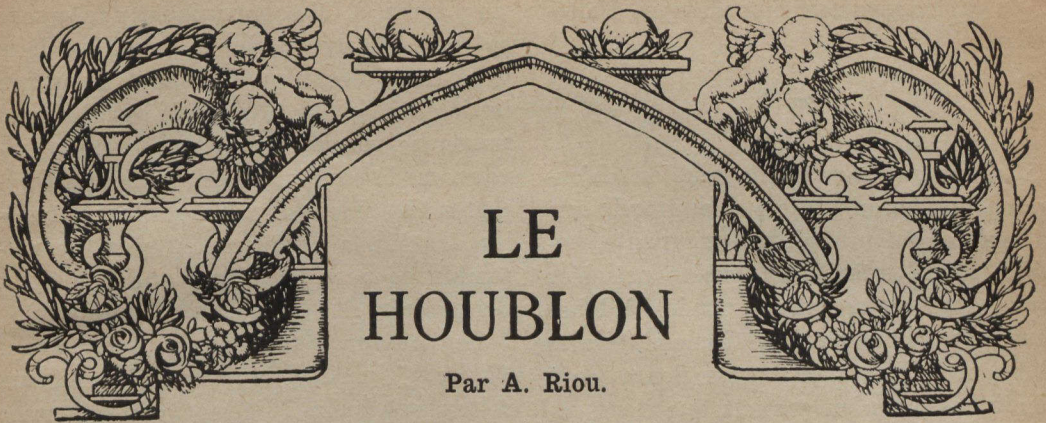


SOUS L'AILE DE LA NUIT

Doucement, l'aile de la nuit
Sur la terre s'est refermée:
Une haleine passe, embaumée.
Et vers les roses me conduit.

Malgré l'ombre, vers son réduit
Je suis la route acoutumée...
Doucement, l'aile de la nuit!
Sur la terre s'est refermée.

Je cueille un baiser, comme un fruit,
Sur tes lèvres, ô Bien-aimée...
Et je fuis quand, sous la ramée,
S'éveille, soudain, mais sans bruit,
Doucement, l'aile de la nuit!



LE HOUBLON

Par A. Riou.

NOUS avançons rapidement vers l'été, et les journées de chaleur étouffante. Déjà il nous a été permis depuis quelques jours de faire connaissance avec les rayons du soleil, et nous savons tous que pendant quelques mois, messire Phébus se montre prodigue de ses bienfaits. Sans doute tient-il à se dédommager de son long repos de l'hiver, et cherche-t-il à compenser pendant les mois de juin et juillet tout le temps perdu au cours de la saison hivernale? Toujours est-il qu'il s'en donne à cœur joie et qu'il rôtit impitoyablement nos congénères Canadiens, sans pitié, comme sans remords.

Déjà, nos rues et nos avenues présentent le spectacle d'une population haletante, ruisselante de sueur, les mouchoirs se transforment en vulgaires lavettes, les faux-cols perdent de leur rapidité classique et s'effondrent lamentablement sur les plastrons frippés des chemises, les faces se congestionnent, et d'un bout de Montréal à l'autre on perçoit dans toutes les bouches ce leit motiv continuel : "Dieu qu'il fait chaud!" Or, cette température Sénégalienne incite tout naturellement à une évocation spontanée, celle de la bonne et saine boisson bien fraîche, dégustée tranquillement sous des ombra-

ges verdoyants, dans le doux farniente et la quasi somnolence des heures de repos.

Quel moment exquis que celui-là, alors que sur la route poudreuse les malheureux piétons tirent la langue, la gorge contractée par la sécheresse, le palais en feu, les lèvres frippées par le soleil, de se voir confortablement installé sur le "rocking chair", bien à l'aise, en face d'une excellente bouteille de bière! En effet, notre pauvre humanité est ainsi faite, que le plaisir qu'elle ressent, est décuplé en songeant que nombre d'autres en sont privés. Si tout le monde pouvait avoir ses aises, un intérieur confortable, une table exquisite, le luxe deviendrait banal, et nous n'éprouverions aucune satisfaction à réaliser de temps en temps ce qui ne serait plus "un désir longtemps caressé" puisque nous l'aurions à portée de la main.

Donc par les temps de grosse chaleur, la boisson fraîche joue un grand rôle dans l'existence et parmi les liquides préférés se place au premier rang la bière.

Or parler de la bière, nous reporte tout naturellement à causer du houblon qui en est une des principales essences, celle qui lui donne le goût qui charme le palais du dégustateur, et qui permet de la conserver

et de la transporter sans danger d'altération.



D'abord qu'est-ce que le houblon? L'encyclopédie botanique nous apprend que le houblon est une plante grimpante, volubile, dont les feuilles apposées, petiolées à cinq ou sept nervures palmées, à lobes dentés sont pourvues de stipules latérales libres et persistantes; leurs fleurs sont dioïdiques, on n'en connaît que deux espèces. La plus intéressante est le houblon grimpant plante de 2 à 3 mètres de haut à tiges dures et grêles s'enroulant de gauche à droite autour des supports; ses fleurs femelles forment des chatons globuleux qui se transforment pendant la fructification en cônes ovoïdes longs de 2 à 3 centimètres, à écailles amples et couvertes d'une poussière jaune odorante et amère le "lupulin".

"Croissant naturellement dans les haies, à la lisière des bois, dans tous les lieux humides et abrités de l'Europe tempérée, cette espèce est cultivée en grand dans toutes les contrées septentrionales pour se prêter à la culture de la vigne. Les cônes écailleux, sont employés à cause du lupulin pour aromatiser la bière.

"Cette savante explication ne nous donne qu'imparfaitement une notion exacte de la plante dont nous allons nous occuper, et mieux vaut encore pour la compréhension de nos lecteurs entrer dans certains détails peut-être un peu plus prosaïques, mais certainement d'une compréhension plus facile et plus accessible à tous.

Le "Houblon", a souvent été dénommé, la "Vigne du Nord". Il y a dans cette dénomination une légère erreur, car cette plante ne sert pas comme on le pense communément à fabriquer la bière, mais tout

simplement à lui communiquer une saveur spéciale. L'orge et le blé sont les deux végétaux qui entrent dans la composition initiale du liquide. Toutefois cette comparaison ne manque pas d'une certaine saveur, car le houblon, avec ses racines vivaces, sa tige fine et flexible, ses larges feuilles dentées, a certainement plus de ressemblance avec la vigne que les deux plantes céréales déjà nommées.

Le houblon fut découvert bien avant l'ère chrétienne, et le parfum de ses fleurs attira tout d'abord l'attention de l'homme sur cette liane, très répandue à l'état sauvage en Europe, en Asie et en Amérique. Les peuples du centre de l'Europe attribuèrent de bonne heure au houblon une action calmante et laxative et lorsque le Christianisme prit racine au-delà des Alpes, les moines se mirent à cultiver dans les jardins de leurs couvents cette plante médicinale.

Ils ne tardèrent pas à l'ajouter à certains breuvages et remarquèrent ainsi qu'elle s'unissait parfaitement bien à l'orge maltifiée, avec laquelle ils préparaient depuis longtemps leur boisson favorite, la bière, et qu'elle lui donnait une saveur des plus agréable.

Très ancienne était l'habitude de fabriquer des breuvages avec du blé germé et grillé, mais ces boissons ainsi obtenues avaient le grand défaut de ne pas se conserver et ce n'est que lorsqu'on se fut avisé d'ajouter la graine du houblon à l'orge maltifiée, que le grand problème de la conservation de la bière fut résolu.

Un des premiers résultats de cette découverte fut la culture régulière de cette liane sauvage et comme on s'aperçut assez vite que les cônes aromatiques fournissaient seuls la matière désirée, on leur accorda une attention particulière et on se mit à greffer régulièrement au printemps

et en automne la plante femelle, en éliminant autant que possible les pieds mâles dont on n'admettait qu'un très petit nombre pour favoriser la fécondation.

Tel fut le début au point de vue industriel de cette gracieuse plante qui attire facilement notre attention et qui charme

ne est vivace et au printemps après s'être fortifiée au cours de l'hiver, elle pousse de nouveaux germes et reprend sa vigoureuse frondaison.

Aujourd'hui, le houblon se cultive absolument comme les autres primeurs, légumes ou fruits. Selon les besoins du com-



Une houblonnière en Alsace



Le séchage et le triage du houblon.

si souvent nos yeux au cours de nos promenades, lorsque nous la voyons enrouler son feuillage et ses grappes vertes autour des frênes et des hêtres, qui bordent à la campagne les habitations des paysans.

Ses feuilles tombent en automne comme les autres feuilles des arbres, mais sa raci-

merce on produit du houblon hâtif ou tardif.

Les endroits où se cultivent le "houblon", se nomment des "houblonnières", et se rencontrent surtout dans les pays particulièrement propices à la culture de ce végétal, tels que l'Allemagne, la Bel-

gique et le Nord de la France. La chose essentielle est la nature du terrain, car même les meilleurs plants transportés sur des terres non propices, dégénèrent rapidement et ne produisent que du houblon inférieur.

Entre tous les pays Européens, l'Allemagne est celui qui se prête le plus à la culture du houblon. Aussi les bières allemandes sont-elles de beaucoup les plus réputées et les plus appréciées du monde entier. Saaz en Bohême et Spalt en Bavière, sont les deux centres les plus importants de production.

On compte en Allemagne de 36 à 47,000 hectares de houblonnières, mais la récolte est des plus irrégulière et les écarts dans le rendement sont extraordinaires. Il n'est pas rare de voir une différence de 200,000 à 700,000 quintaux par an, ce qui naturellement détermine une plus value sur la vente. Ainsi, tel houblon qui se vendra cette année 15 marks le quintal, peut atteindre l'année suivante le chiffre colossal de 800 marks.

La culture du houblon s'exerce principalement, comme nous l'avons dit en Bavière, puis vient le Wurtemberg, l'Alsace Lorraine, le Grand duché de Bade, etc.

Cette culture est aussi en honneur en Angleterre, en Autriche Hongrie, en Pologne.

L'Amérique du Nord n'a pas voulu rester en arrière, et s'est mise à cultiver le houblon dans des conditions telles qu'elle tend à prendre place immédiatement derrière la Bavière. Son sol s'y prête d'ailleurs merveilleusement et les résultats obtenus n'ont pas tardé à être des plus probants.

Voyons maintenant comment on procède pour la culture du houblon.

Cette plante se multiplie par boutures qui doivent avoir de 5 à 10 centimètres de

haut, et être pourvues de nombreuses radicales. Au printemps on prépare soigneusement le terrain, puis on plante ces boutons par trois ou quatre à une distance de 1 mètre ou 1 mètre $\frac{1}{2}$. On les recouvre ensuite complètement d'une couche de terre, puis on laisse à la nature le soin de faire le reste.

Quinze jours environ après la plantation, les premiers sarments commencent à apparaître, et dès que leur longueur atteint 40 centimètres, on s'empresse de leur fournir le tuteur, autour duquel pourront s'agripper les vrilles des nouveaux jets.

Le choix des tuteurs dans la culture du houblon est extrêmement important. En effet, de leur hauteur, de leur disposition, dépend le développement plus ou moins sérieux de la plante. Ce sont généralement de jeunes sapins de 20 à 25 ans. Pour le houblon précoce, ils devront avoir de 6 à 8 mètres de hauteur, pour le tardif de 10 à 12 mètres.

Ils ne devront pas être trop rapprochés les uns des autres, car il est important que la plante soit aérée et de plus qu'elle ait suffisamment d'espace pour se développer.

On peut se fixer sur cette donnée, c'est qu'un pied isolé de houblon donne environ 200 grammes de cônes, et la moitié en plantation rapprochée. Or, bien qu'il importe de ne pas perdre trop de terrain, on pourra réduire le pourcentage de production au minimum de perte, en prenant soin de veiller à l'écartement normal des tuteurs.

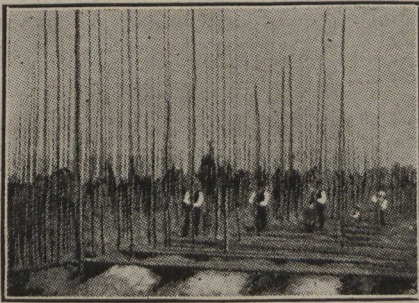
Lorsque la plante a donné son feuillage, les houblonnières présentent un aspect vraiment pittoresque et font de leurs contrées des endroits spéciaux, marqués au coin de la plus grande originalité.

Toutefois la rigidité de ces grands po-

teaux droits, offre une grosse difficulté au moment de la cueillette, aussi s'est-on ingénié à trouver une solution amiable. Il semble que le problème ait été résolu par l'emploi, soit de tuteurs mobiles, soit de treillages stables en fer. Cette dernière innovation offre sur les tuteurs mobiles

l'avantage de pouvoir stationner sur l'emplacement, alors que les poteaux mobiles doivent être retirés tous les hivers, sous peine de pourrir sous les pluies et de devenir inutilisables.

Nombre de cultivateurs ont donc adopté



Mise en place des poteaux dans un champ de houblon

le treillage métallique en ayant soin de ne pas le faire trop élevé, et en lui laissant un écartement suffisant pour que l'aération puisse facilement se produire.

Le pied ne produisant généralement ni fleur ni fruit par suite de son rapprochement du terrain, il est bon de sectionner les branches jusqu'à un mètre du sol environ. Cette précaution accélérera la poussée des branches supérieures, et leur donnera plus de force pour supporter le poids des fleurs et des fruits.

Avant le développement complet de la racine, on ne peut compter que sur une récolte plutôt médiocre, et sur une qualité

de fruit inférieure, mais au bout de deux ans, on est amplement dédommagé de la peine prise pour le cultiver.

La floraison se produit de la mi-juin jusqu'à la fin août. Les fruits sont cueillis, au moment où leur couleur vert tendre, commence à prendre la teinte jaunâtre qui en annonce le déclin. C'est le moment le plus délicat, car si la cueillette exige la pleine maturité des fruits, il ne faut cependant pas attendre le moment où les écailles qu'abritent les graines de "lupuline" commencent à tomber.

Il faut éviter de couper les tiges de houblon immédiatement après la cueillette faite. Cette manière de procéder est fâcheuse pour la plante qui ne produira dans ces conditions que fort peu l'année suivante, il est de toute nécessité de laisser les pampres sécher le long des tuteurs et ne les enlever que lorsqu'ils seront absolument dépourvus de sève.

Après la cueillette, on procède à la première opération, qui consiste dans le triage des fruits. On met de côté les cônes malades, malingres, ou qui n'ont pas atteint leur développement normal, puis on transporte les bons dans un hangar très aéré, où on les laisse sécher, car à ce moment de la récolte ils contiennent de 60 à 70 % de liquide qu'il est essentiel de laisser complètement évaporer.

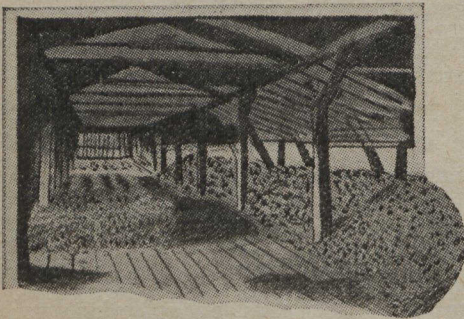
Pour que le séchage s'effectue dans de bonnes conditions, on étend à terre les fruits par couches très minces de façon à ce qu'elles sèchent plus rapidement. Au fur et à mesure que cela se produit, on les réunit et on augmente le volume de la couche jusqu'à ce que le tas ainsi formé atteigne la hauteur d'un mètre.

Cette opération dure environ deux ou trois semaines et demande une attention soutenue, car si les fruits n'étaient pas suffisamment secs, ils fermenteraient et se

gâteraient très rapidement.

On se sert aujourd'hui d'étuves pour le séchage, le seul agrément que procure ce procédé est de gagner du temps, car il est admis que le séchage en plein air est de beaucoup supérieur.

Le houblon est ensuite mis en sacs et expédié au marchand qui le soumet à un nouveau triage, et même à un nouveau séchage dans le cas où le cultivateur n'aurait pas pris toutes les précautions nécessaires au début. C'est d'ailleurs là une des raisons pour lesquelles le cultivateur ne vend pas sa récolte directement au bras-



Le séchage du houblon

seur, lequel préfère de beaucoup passer par le canal d'un intermédiaire.

Ce dernier cherche lui aussi à liquider rapidement sa marchandise qui subit une sérieuse dépréciation dans les sacs de toile où elle est enfermée, et à moins qu'il n'ait à sa disposition d'immenses caisses métalliques hermétiquement fermées, il a tout avantage à ce que sa provision soit lestement vendue.

De nombreux industriels ont essayé de préparer des extraits de houblon pour la fabrication de la bière, en faisant infuser les fruits dans de l'alcool, mais ce système n'a pas donné de merveilleux résultats. Toutefois ces extraits se vendent couram-

ment en Angleterre et en Amérique où ils servent à la fabrication de boissons pour les familles, boissons d'ailleurs très rafraichissantes et très hygiéniques.

Ce que l'on ignore généralement c'est que le houblon, en dehors des services qu'il rend au point de vue de la fabrication de la bière, produit aussi l'effet d'un légume succulent, très prisé des gourmets.

Les jeunes pousses de houblon cueillies au printemps, préparées comme les asperges, font un excellent entremets. On peut encore opérer de la façon suivante, on met en cave et on recouvre de terre les boutures qui apparaissent en automne sur la racine du pied, et, vers la fin de décembre, après leur avoir laissé le temps de se reposer, on les plante sous châssis, où ils font pousser une quantité de petites têtes, dans le genre de celles des asperges. On les arrache, on les fait cuire et on les assaisonne de la même façon que leurs soeurs plus volumineuses, les asperges.

Ce n'est d'ailleurs pas là, empressons-nous de le dire, un plat qui peut être à la disposition de tout le monde et on ne trouve pas ce genre de légumes dans le commerce. Il n'est possible de se les procurer que par le concours de certains gros cultivateurs qui ne font cette culture qu'accidentellement, et surtout dans le but d'être agréables à leurs amis.

En ce qui concerne la boisson on peut à l'aide du houblon en fabriquer une excellente en faisant infuser 100 grammes de houblon et 50 grammes de racine de gentiane dans vingt fois leur poids d'eau bouillante. On passe à travers une toile cette infusion et on la divise en deux parties; dans l'une on délaye 2 k. $\frac{1}{2}$ de mélasse; dans l'autre on mêle 50 grammes de levure de bière; puis on réunit les deux mélanges dans un tonneau; on agite et on

laisse fermenter. Cette petite bière est bonne à boire au bout de 5 à 6 jours.

Au point de vue pharmaceutique le houblon s'emploie également comme dépuratif, ses précautions ont une odeur aromatique spéciale et une saveur amère. On l'emploie surtout en infusion, en tisanes, dans la proportion de 10 grammes de cônes par litre d'eau bouillante. Souvent aussi le luputin est administré en pilules à la dose de 0 gr. 20, ou 0 g. 50 par jour.

Enfin les feuilles et sarments frais, fournissent une excellente nourriture pour les moutons et les bêtes à cornes et à l'état

sec une excellente litière.

Les tiges servent également de liens, et dans les provinces du Nord, elles sont converties en cordages qui possèdent une résistance et une élasticité égales à celle du chanvre.

Telles sont dans ses grandes lignes les qualités du houblon, plante difficile à cultiver il est vrai et qui nécessite des soins spéciaux, mais qui par la variété de ses attributions, par son rapport sérieux, dédommage amplement de ses peines et de son labeur l'agriculteur qui s'est adonné à sa culture.

— o —

Un Violon Qui Ne Coute Rien

Par le Chercheur

SIL faut mettre beaucoup d'argent pour se procurer un bon violon, il est néanmoins possible de s'en fabriquer qui ne coûtera pas même la modique somme de 5 cents et qui vaudra bien des articles vendus 5 dollars et plus.

Dans la fabrication que nous allons entreprendre, il faudra donc chercher de quoi faire la caisse de notre violon.

Je vous avouerai d'abord franchement que mon expérience dans le métier difficile de luthier ne me permet pas néanmoins de donner à ma boîte la forme classique, mais un peu contournée des caisses ordinaires des violons.

Je me contenterai, et vous aussi, je l'espère, d'une boîte rectangulaire ayant contenu des cigares.

Nous séparons le couvercle de notre petite caisse et, au moyen d'une petite scie

à découper ou d'un couteau, nous pratiquons deux entailles, vers le milieu de chaque côté de la ligne qui partage le couvercle par moitié dans le sens de sa longueur; ces entailles ont la forme grossière d'un S.

C'est la forme qu'on adopte en général pour les violons; mais ces ouvertures pourraient avoir un tracé quelconque; elles ont principalement pour objet de laisser sortir de la caisse l'air en vibration.

Avant de fermer notre boîte, nous allons fabriquer et mettre en place notre manche M.

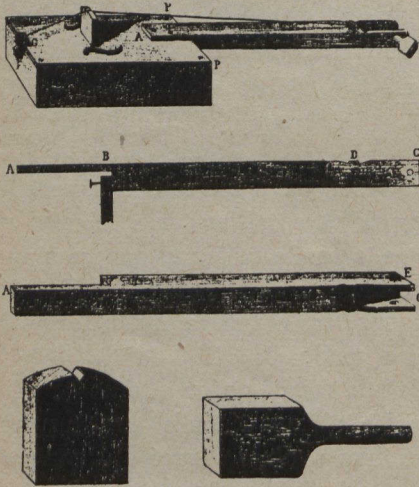
Dans notre gravure nous le voyons figuré à une échelle assez forte et dans deux positions, vu de face et vu de côté, au-dessous de la partie de gravure qui représente le violon dans son ensemble.

Pour le faire, nous trouvons aisément

un morceau de bois blanc, long de 10 à 11 pouces, large de un à peu près, un peu moins épais et équerri.

En B nous donnons un coup de scie bien perpendiculaire, à une distance de 2 pouces environ du bout A de ce manche ; nous faisons sauter le bois ainsi détaché, autrement dit nous entaillons notre manche de façon à ne lui laisser de A en B qu'une épaisseur suffisante pour empêcher toute fracture.

A l'autre extrémité, de D en C, nous creusons une autre entaille en pente, un plan incliné assez profond, un évidement laissant par suite, de chaque côté, une bordure où le bois a été épargné.



Si ces explications minutieuses semblent un peu difficiles à suivre pour nos lecteurs, nous pensons qu'elles deviendront très claires avec l'aide de notre gravure.

On y verra notamment qu'en D on ménage une nervure de chaque côté de laquelle deux petites coches sont entaillées : comme nous l'expliquerons tout à l'heu-

re, cette nervure constituera un des deux points d'appui de la corde, l'autre étant fourni par le chevalet.

Nous n'en avons pas fini avec le manche, qui est la partie délicate de l'instrument.

Prenant un clou aussi gros que possible que nous faisons rougir au feu, nous l'entrons en E, entravers du bout du manche, de manière à ce qu'il traverse l'évidement creusé tout à l'heure ; si cela est utile, nous nous y reprenons à plusieurs fois, faisant rougir à nouveau notre clou jusqu'à ce qu'il traverse de part en part.

Voici le trou où entrera la cheville qui doit nous servir à tendre la corde.

Cette cheville n'est pas difficile à fabriquer. Nous la voyons représentée, dans des proportions plus grandes que le dessin du violon, à droite, en bas de notre gravure : c'est simplement un petit morceau de bois plat, assez long pour traverser par sa portion pointue toute la largeur du manche, et pour former en outre une partie plate par laquelle on puisse le tourner.

Il doit entrer à frottement dur dans le trou percé tout à l'heure, par la partie aiguisée en pointe telle que l'indique le dessin ; en plus, vers le milieu de cette portion, nous perçons, avec un fil de fer rougi, un petit trou par où passera la corde.

Mettons maintenant le manche en place.

Pour cela nous le plaçons partant par l'entaille faite en B sur la paroi PP de la caisse, de façon cependant à pouvoir tout à l'heure glisser le couvercle sous le prolongement mince BA ; puis, avec un ou deux clous piqués dans l'intérieur de la boîte, et comme l'indique la figure qui représente le manche vu de côté, nous fixons en partie ce manche.

Nous plaçons ensuite verticalement dans

la boîte (en le clouant dans le fond) un petit morceau de bois juste de la hauteur de cette boîte, et de manière qu'il vienne supporter le couvercle quand il sera placé, entre les deux ouvertures en S: c'est lui qu'on nomme l'âme du violon; il soutient les parois et transmet les vibrations d'une des faces à l'autre.

Nous pouvons maintenant glisser le couvercle en place, sous le prolongement du manche. Nous clouons celui-ci à cette planchette au moyen de quelques clous en A; et, de même, nous fixons encore le couvercle aux côtés de la caisse.

Il ne nous reste qu'à tailler un chevalet, morceau de bois plat de la forme indiquée par notre gravure, en y faisant une entaille par où passera la corde.

À ce propos, remarquons que nous ne ménageons qu'une seule entaille, de même que nous n'avons placé qu'une seule cheville; c'est que nous ne prenons la peine que de faire un monocorde; mais le système serait le même, seulement un peu plus compliqué, pour mettre deux, trois, quatre cordes; il faudrait notamment deux, trois, quatre chevilles.

En F (voir figure d'ensemble), nous piqons un clou doré de tapissier auquel nous fixons par un noeud notre corde, une petite ficelle résistante; en G nous disposons, sur la tranche de la boîte, une petite lame de fer blanc ou plusieurs épaisseurs de papier d'étain, pour que la corde n'entre pas dans le bois.

Nous passons cette corde sur le chevalet, puis dans le trou de la cheville, et nous tournons celle-ci jusqu'à ce que la corde soit tendue et rende un son net, le chevalet étant, bien entendu, posé debout entre les deux ouvertures en S.

Vous voilà muni d'un instrument à corde avec lequel vous ferez de nombreuses expériences, le son obtenu en pinçant la petite ficelle variant selon que vous tournez, détournez la cheville ou déplacez le chevalet.

Si vous ne craignez pas de vous induire en dépense, vous pouvez acheter une vraie corde à violon, qui rendra des sons plus agréables et, muni d'un archet, vous ferez concurrence à Paganini, sur un monocorde, comme lui, mais avec un instrument quelque peu primitif.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



L'ONGUENT EXTIRPATEUR DES CORS GARANTI
L. DE LIMBOURG,
(de Paris)
Pédiatru Spécialiste.

Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

291 rue St-Denis 291. Phone Est 2109
Dépôt Générale pour l'Onguent Extirpateur des Cors Garanti,

QUENNEVILLE & GUERIN,
90 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

Le Spécialiste BEAUMIER



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

UN PEU DE TOURISME

Jos Traveller.

EN PORTUGAL

Le Tage est une rivière qui offre aux touristes une agréable promenade au cours de laquelle les points de vue intéressants ne manquent pas.

A Sacavem, cinq milles au nord de Lisbonne, on peut, entre autres, admirer un pont d'une rare hardiesse de construction et dont l'aspect est très original.

Il est d'un seul jet, c'est-à-dire qu'il se compose d'une seule arche et est complètement réservé aux piétons; notre photographie fait comprendre pourquoi.

Il faudrait, en effet, un cheval d'une rare vigueur où une automobile extraordinairement puissante pour grimper la



rude montée d'un côté et ne pas descendre en vitesse l'autre côté.

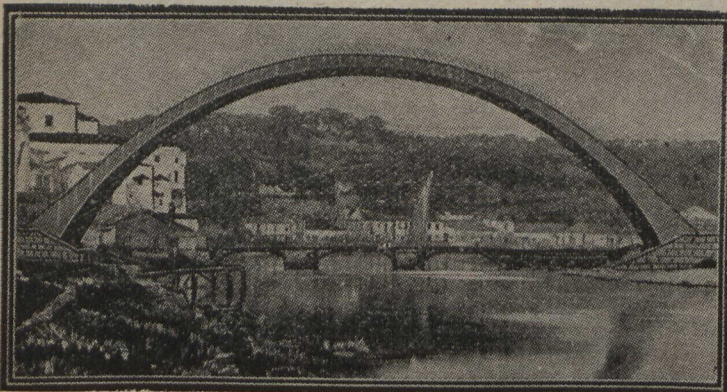
Un proverbe prétend que les Portugais sont toujours gais: ceux qui ont construit ce pont-là méritaient sûrement cette qualification.

— o —

LA CATHEDRALE D'ALBI

La Cathédrale d'Albi, dont les premières fondations furent jetées au Ve siècle par Saint-Clair, l'apôtre du Christianisme dans la Gaule Narbonnaise, fut élevée sous la protection de la Sainte-Croix dans la capitale des "Albigeuses", et il en fut lui-même le premier évêque.

Malheureusement cet



évêché livré à lui-même, fut sujet à des péripéties nombreuses. ballotté par les évènements politiques et les passions qui se faisaient jour entre les comtes et les vicomtes, ceux-ci en disposèrent à leur gré pendant plusieurs siècles.

C'est ainsi qu'en 1037 le comte de Toulouse fait don à sa femme Majore de l'Évêché et de ses revenus et que de 1062 à 1079, Frotard le gouverna comme évêque, après l'avoir acquis pour le prix de 15 chevaux.

A la suite de la croisade contre les Albigeois on voit cependant s'accroître l'autorité des prêtres et au commencement du XIII^e siècle, Simon de Montfort ayant hérité du domaine des vicomtes d'Albi, ils acquirent le droit de haute justice dans la cité.

Ce fut à ce moment que l'on jugea comme indispensable l'érection d'une nouvelle cathédrale devant remplacer la première église qui tombait en ruines. L'évêque Bernard de Castenet en décréta les plans et résolut d'élever à son lieu et place un monument vaste et somptueux.

Ce fut le 15 août 1282, qu'il en posa la première pierre, à son retour de Rome, où il s'était rendu aux fins de hâter la canonisation du roi Louis IX. Le gros de l'oeuvre ne fut terminé qu'en 1383.

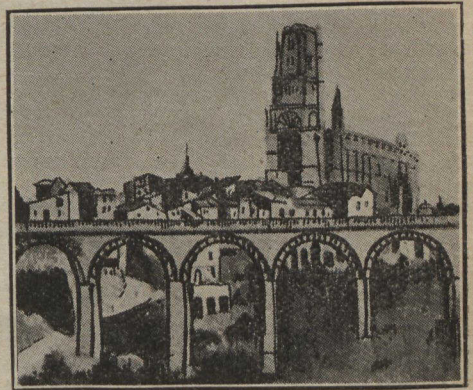
Cette église offre à première vue une impression très spéciale avec ses murailles de 38 mètres de hauteur, sa tour massive, de 78 mètres d'élévation, divisée par étages et terminée par une plateforme octogonale symétrique de 64 mètres de surface. Sa construction fut tout aussi bizarre, car elle ne s'éleva que par le travail volontaire du peuple, par les dons et les legs des évêques, des prêtres et des seigneurs.

De nombreuses personnalités englou-

tirent dans ses fondations à la fois leurs revenus et leurs fortunes entières, témoin le cardinal Raymond de Castene, Raymond comte de Toulouse, le vicomte de Narbonne et sa femme Adélaïde, les comtes d'Albigeois, le vicomte de Beziers et Sicard d'Alaman.

Ce ne fut que le 23 avril 1480 que l'église à peu près terminée intérieurement fut consacrée à Sainte Cécile dont la première cathédrale portait déjà le nom. Toutefois elle était encore loin d'être achevée et ses travaux se poursuivirent jusqu'en 1512.

L'art retrouve dans la construction de



ce monument toute une histoire sur les églises fortifiées, dont le nombre s'accrut considérablement par la suite dans le midi au XIII^e siècle.

L'extérieur donne tout l'aspect d'une forteresse avec ses murailles de briques, presque noires, flanquées de contre-forts et percées de longues fenêtres étroites et sa tour carrée, sans sculpture, sans statues, sans couronnement, qui semblable à un donjon, pyramide à 130 mètres au-dessus du niveau du Tarn.

FILLES ET FEMMES MAIGRES

Peu Favorisées de la Nature

C'est pour vous qu'a été inventé le **BUSTINOL** du Dr **SIMON** de PARIS, FRANCE.



Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille n'est jamais fashionable, et se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le **BUSTINOL** est toute une révélation. Il transforme rapidement les poitrines plates, fait grossir les seins peu ou pas du tout développés, raffermir et remonte ceux qui sont atrophés ou flétris par l'allaitement ou la maladie et assure à toutes une apparence superbe, une beauté

parfaite tout en améliorant la santé en générale.

Pour vous en convaincre il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de Poste et emballage et vous en recevrez une échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez Dr **SIMON**, DEPT. 7, No 203 rue des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance et communication quelconque, strictement confidentielle. Les commandes, paquets ou lettres sont toujours expédiés de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu.



PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des ongles et ongles incarnés.

M. E. Ratelle
163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

Maison fondée en 1852. Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successor de A. Lavallée.

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE et MUSIQUE EN FEUILLE

Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pelisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - - - Montréal

En étudiant le monument au point de vue purement archéologique, on remarque tout d'abord le portail sud, en pierre sculptée construit en 1380 par l'évêque Dominique de Florence, il donne accès à un escalier qui mène à une plate-forme sur laquelle s'ouvre la porte principale de la cathédrale. Celle-ci est précédée du magnifique portique gothique que Louis d'Amboise fit sculpter à jour au XV^e siècle.

L'intérieur est remarquable et donne une impression saisissante par ses proportions grandioses. Il a 107 mètres de largeur sur 28 de large et 30 de hauteur. La nef unique en son genre se coupe en deux par un admirable jubé et se termine par un chœur immense.

Dans les contreforts qui butent l'église et la soutiennent pour ainsi dire, s'étagent 29 chapelles à double étage. Au premier étage elles sont reliées par des portes de communication pratiquées dans les contreforts pour former une large galerie.

En l'an 1500, l'évêque Louis d'Amboise fit élever un jubé en pierre qui reste comme l'un des spécimens les plus admirables de l'art français de cette époque. Dans cette énorme dentelle de pierre, on sent tout le soin des artistes à rechercher le mouvement intense de la vie et aussi le caractère mystique des personnages dus à leurs ciseaux.

A considérer aussi une cloture du chœur remarquable avec son pourtour inférieur garni de 72 niches garnies chacune d'un ange, ce qui forme avec la galerie du sanctuaire et ses douze apôtres, un ensemble extrêmement harmonieux et du plus brillant effet.

On peut remarquer aussi les conceptions spéciales qui animèrent le burin des sculpteurs et toute la phraséologie infer-

naïve du XV et XVIe siècle se retrouve dans les merveilleuses sculptures de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les peintures elles aussi inspirées de l'école Italienne et principalement de Raphaël sont admirables, deux surtout attirent l'attention. Fixées sur les murs qui forment l'encadrement de la chapelle que l'évêque le Goux de la Berchère fit ouvrir en 1093 et dédiées à Saint-Clair, patron de la Cathédrale. Beaucoup d'autres ornent la voûte.

La Cathédrale d'Albi a vu se dérouler des événements importants, témoin le concile de 1254 sous la présidence de l'évêque d'Avignon, légat du pape, tendant à compléter les décisions prises par les précédents pour extirper l'hérésie des Albigeois.

De 1314 à 1339, le neveu du pape Clément V gouverna la cathédrale qui fut visitée par des hôtes illustres, au nombre desquels il nous est permis de citer Charles VII en 1419, Louis Dauphin, le futur Louis XI en 1439; le roi d'Aragon 1494; Henri d'Albret, roi de Navarre et Marguerite Vallois en 1535; François Ier en 1533; Richelieu en 1629.

Le monument n'échappe pas, du reste, comme la majeure partie de ses pairs à la tourmente révolutionnaire de 1789. Ses statues et ses vitraux furent mutilés et brisés; son trésor où s'accumulaient des richesses inouïes fut volé. Un décret en ordonnant la vente avait même été signé, lorsqu'une mesure de clémence du Ministre de l'Intérieur, vint y faire surseoir, il échappa au pillage et fut restitué au culte en 1802.

Le XIXe siècle a inauguré des travaux de restauration, mais il est malheureux de constater que les artistes chargés de ce travail, n'aient pas compris toute

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

GRAND DIEU! QUELLE AFFLICTION



Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement jusque dans leur racine, sans douleur, sans rougeur, sans irritation de la peau qui devient au même instant blanche, souple et veloutée.

Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents, pour frais de poste en emballage, adresser

COOPER & Co.,

Dépt. 7,

No 203 des Commissaires, - Montréal.

Prix du traitement complet, \$1.00.

Atelier moderne défiant toute
compétition.

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,

**MONUMENTS FUNERAIRES EN TOUS
GENRES D'UN TRAVAIL ARTIS-
TIQUE IRREPARABLE.**

Constructions de Granit diverses
Gros et détail. Tel. Up. 1466

Renseignements et estimations sur
demande aux offices et ateliers.

675 Chemin de la Côte des Neiges
Montréal.

SAUVEZ VOS CHEVEUX

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les che-
velures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur pri-
mitive et ne présente aucun danger; mais
ce ne sont pas les seules qualités de ce fil-
tre régénérateur de beauté, il donne encore
à la chevelure le brillant, l'abondance et
la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

LA COMPAGNIE R. J. DEVINS, Ltée.

en est de représentant général au Canada
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

—§—

En écrivant mentionnez la Revue Popu-
laire.

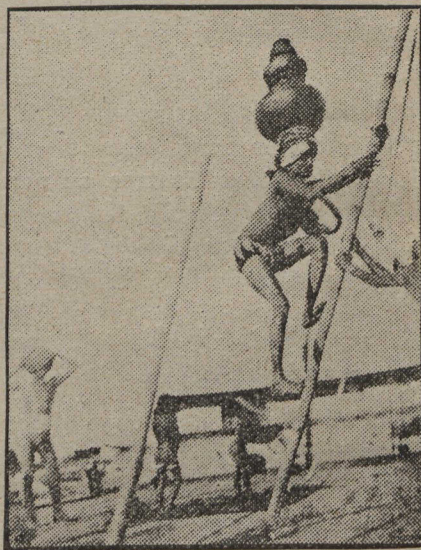
l'importance de la tâche qui leur était
confiée, et se soient cru autorisés à déna-
turer le style de cette merveille d'archi-
tecture.

Enfin l'évêché qui avait été institué en
1678 par le pape Innocent XI ne fut réta-
bli qu'en 1822.

— o —

DANS LES INDES

Autant de pays, autant de moeurs dif-
férents et de procédés divers. voici, par
exemple un système "d'ascenseur" en
usage aux Indes et qui est plus curieux
assurément que pratique.



Dans certains villages de ce pays, il y a
des porteurs d'eau qui transportent, chez
leurs clients, ce liquide contenu dans d'é-
normes vases maintenus en équilibre sur
la tête.

Parfois le client demeure au deuxième
étage et il n'y a pas d'escalier pour mon-
ter chez lui; notre porteur d'eau ne s'em-
barrasse pas pour si peu; il appuie une
longue et solide perche en bambou contre

le mur de la maison et, tel qu'un singe, grimpe avec agilité le long de cet escalier improvisé.

C'est primitif, sans aucun doute, mais ce système a tout au moins l'avantage d'être continuellement prêt à fonctionner.

— o —

EN AFRIQUE CENTRALE

Le terme de "beauté" désigne également la richesse de formes au point de vue athlétique et sous ce rapport, les Lòbis sont assurément au premier rang.

Les Lobis habitent la région montagneuse de Gaoua, sur la rive droite de la



Volta noire, au nord de la Côte d'Ivoire.

Aucun métissage n'est venu altérer la pureté de la race.

Guerriers et chasseurs, très probablement arrivés en Afrique occidentale à la

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

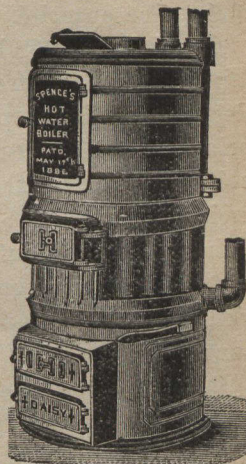
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bel St-Louis
4109
MONTREAL



CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

suite des Sousous, il y a plusieurs siècles, ils se sont jalousement maintenus sur leurs positions, infligeant un échec à Samory, considérant comme ennemi tout étranger au pays—noir ou blanc—et le traitant comme tel.

La peine autorité.

Généralement établis à flanc de coteau, à proximité des terrains de chasse, ils sont devenus agriculteurs dans la mesure où cela leur était nécessaire: semailles et récoltes ne leur prennent pas plus de trois mois par an.

Individualistes intransigeants, ils sont restés d'une indépendance farouche et se tiennent prêts à la défendre à chaque instant.

Dès son plus jeune âge, le Lobi, court la brousse, l'arc à la main.

La lutte, la course et la danse sont ses plaisirs favoris.

En vérité, sa danse est l'exercice de

gymnastique le plus complet qui se puisse imaginer: parmi des mouvements de bras, pectoraux et dorsaux tressautant jusqu'à se dessiner nettement, pendant une gigue éperdue autour des tambourins et des balafous.

L'amour des combats a persisté chez les Lobis au point que, par distraction, ils simulent des attaques, se dispersent en tirailleurs, foncent, montent à l'assaut.

À l'arrière, les femmes excitent le courage des guerriers, prêtes à les ravitailler de flèches, à leur donner à boire, à relever et soigner les blessés.

D'ailleurs, des haines de familles ou de clans les amènent parfois au combat réel!

À les voir, admirablement découplés, de haute taille, larges de poitrine, souples, la démarche légère, les jambes musclées, d'une gaieté exubérante et saine, ils donnent une impression de force singulière.

— o —

Beauté et Fermeté de la Poitrine !



Disparition des creux des Epaules et de la Gorge
par l'emploi de la Méthode Scientifique

La Méthode Scientifique, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument **sans danger**, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi très rapidement la Poitrine.**

D'une efficacité remarquable, il exerce une **action reconstituante certaine et durable** sur les seins, sans faire grossir les autres parties du corps.

Bienfaisant pour la santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix de la Méthode Scientifique, \$1.00

PROF. FRED. ROBERT,
Dept. 18,

Boîte Postale 2244, Montréal, Qué.

Toutes les correspondances sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiées de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée en joignant un timbre de 2 cents pour frais de Poste.

La Voiture Idéale

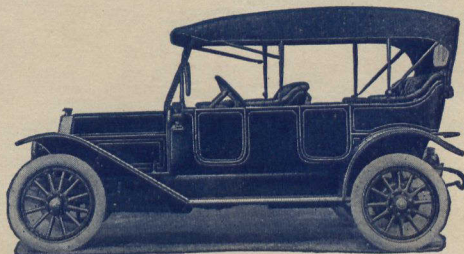
CAR "ENGER"

1914

FORCE - SOUPLESSE - RAPIDITE

LUXE - CONFORT

Trouver une voiture permettant de répondre à tous les besoins, à toutes les aspirations, présentant à la fois les garanties les plus sérieuses de solidité, de force motrice, tout en y joignant le luxe et le confortable, tel est le problème qui vient d'être solutionné par la fabrication du "Car Enger", modèle 1914. Cette voiture idéale joint "l'utile à l'agréable", et pour un prix défiant toute concurrence, sera la voiture rêvée, aussi bien pour le touriste que pour l'homme d'affaires.



Construite avec un soin extrême, elle rassemble dans ses différentes organes, les derniers perfectionnements, et ses essais ont été absolument merveilleux. Jugez-en:

Moteur (45 chevaux) Milwaukee 4 cylindres $4\frac{1}{2} \times 5\frac{1}{4}$. Refroidisseur par pompe et thermo-siphon, 3 changements de vitesse et une marche arrière, graisseur automatique. Carburateur modèle Schebler. Accélérateur à pédale et à manette. Volant de direction de 18 pouces. Embrayages indépendants à la main et à pédale. Système d'éclairage et embrayage électrique marque North-East.

Carrosserie de luxe, Châssis en acier pressé 3-16 d'épaisseur. Ressort avant 38 pouces de long, 2 pouces de large. Ressorts arrières 50 pouces de long, 2 pouces de large. Rayons en frêne, 1 pouce $\frac{1}{2}$ de largeur, avec rechange. Roues 36 x 4, munies de pneus Dunlop ou Diamond. Empattement, 120 pouces. Vitesse de 52 à 60 milles à l'heure. Pesanteur de la voiture, 3,200 lbs. Réservoir à gazoline, 25 gallons. Capitonnage cuir, capoté démontable. Couleur bleu-royal, gris ou vert.

Allumage par magneto Remy, basse tension. Compteur de vitesse automatique avec chronomètre marchant 8 jours.

Pouvant contenir 5 ou 7 passagers.

PRIX \$2,150, F.O.B., CINCINNATI, ETAT DE OHIO.

Le "Car Enger" est en vente depuis quelques jours seulement. N'hésitez pas si vous avez besoin d'une voiture solide et élégante. Un catalogue détaillé sera envoyé sur demande.

S'adresser à

FRED. POIRIER, jr., 200, Boulevard St-Laurent, Montréal, P. Q.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

